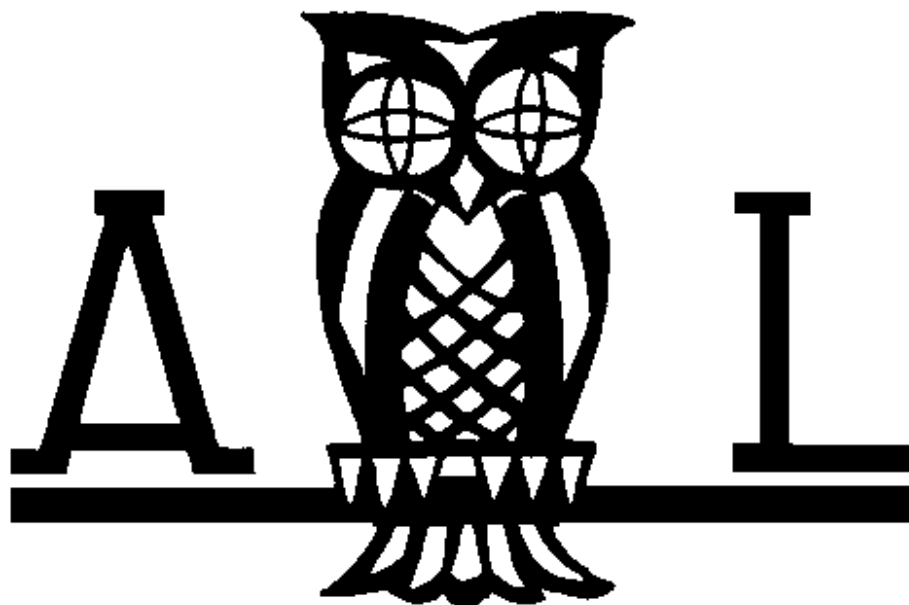




BULLETIN DE LIAISON DES ANCIENS DE L'ATHÉNÉE

Sommaire

Editorial	page	1
Gradus ad Parnassum	page	3
Scoutisme	page	9
D'Gëlle Fra	page	19
Gesiichter aus dem Athenee	page	46
Erziehungsminister Rust in Luxemburg	page	47
D'Pädagogik vun de Jesuiten	page	51
Un élève reconnaissant	page	67
Léopold Hoffmann	page	69
Jean David [suite]	page	77
Etre élève à l'Athénée	page	94

ditorial

PAROLE, PAROLE, PAROLE ...

Qui ne se souvient pas de la chanson, top au hitparade, que chantait la belle Dalida? Les "Parole, Parole, Parole ..." sont l'avertissement que la jeune femme lance en face de son soupirant, beau-parleur, mais autrement pâle et sans ce dynamisme vital qu'elle souhaite trouver chez lui.

Pourquoi n'allons-nous pas plus loin? Par une analyse impartiale et sine ira et studio, faisons la part du progrès qu'apporte à notre société le flot des paroles dites et écrites, comparé à celui d'actions et de prestations plus discrètes dans leur essence.

L'Histoire ancienne, récente et actuelle nous fournit une ribambelle de personnages, parfois à la limite du clownesque, qui par leur verbe savent subjuguier, méduser même des milliers et des centaines de milliers de citoyens oui, de braves citoyens, en premier lieu des gens naïfs. Par leur prétention, leur imposture, ils titillent l'instinct de grandeur qui semble nous habiter tous, que nous la voulions ou non. Ils sont les Méphistophélès de la société, faisant miroiter les illusions, créant parfois des fantasmagories.

Curieusement, des personnages hors norme passent inaperçus ou le commun des mortels les a rayés de sa mémoire. Le citoyen, de plus en plus, vit au jour le jour. Récemment, un journaliste allemand, sarrois en l'occurrence, a demandé à un jeune homme qui était Charlemagne, Karl der Grosse. La réponse fusa du tac au tac: «Un footballeur du F.C.Elversberg.» Combien de gens se souviendraient d'Einstein, si ce grand homme n'avait pas eu l'idée saugrenue de tirer la langue en présence d'un photographe, qui bien à propos appuya sur le déclencheur de son appareil photo. Probablement qu'il se procura par-dessus le marché une belle recette.

Dans un passé récent, les médias ont mis en exergue l'architecture prestigieuse de Dresde et de Saint-Pétersbourg. N'oublions pas Paris, Rome et la magnifique Place Stanislas à Nancy. Au lecteur de compléter cette liste, d'en dresser d'autres. Le commun des mortels ignore les noms des bâtisseurs, des artistes qui ensemble ont créé ces chefs-d'oeuvre.

Et pourtant, le développement de la société se fait par le truchement de leur effort, de leur créativité. Mais, attention, nous lisons dans notre poème épique national "De Renert": "Schéi Riede sin ze brauchen, ma d'Praxis as den Drot."

Faut-il avoir peur de celui qui aura lu "400 Joer Kolléisch" d'un bout à l'autre? Il aura fait preuve d'assiduité, mais il aura aussi enrichi ses connaissances. Combien de nos membres et amis l'ont déjà parcouru? Sa présentation est prestigieuse, digne de l'Ecole qu'il raconte, son poids l'est aussi: 10 kg. De ce volumineux roc de savoir jaillissent force informations sur l'Athénée. On nous raconte les 400 ans de son histoire parfois avec des détails ignorés jusque-là. Certains textes sont touffus, d'un très haut niveau. Il s'agit non de les ingurgiter en hâte, mais de les savourer, comme un repas mijoté par un grand chef de cuisine. Nous apprenons toutes les facettes de l'enseignement, des programmes, des options, les finesses et les raffinements pédagogiques. Nous lisons l'appréciation dans les styles les plus variés d'Anciens et de représentants de la vie publique. Nous devinons ce que sera notre Ecole à l'avenir.

Une école n'est pas un but en soi. Rien de plus inefficace, de plus contreproductif, de plus décevant qu'une institution qui se considère être seule au monde et qui est l'esclave de son autosatisfaction. Quelle était, est et sera la place de l'Athénée dans notre société grand-ducale, sarre-lor-luxienne et aussi européenne? N'oublions pas de regarder devant nous, ne promenons pas trop notre regard dans de lointains paradis.

Quelle fut notre déception en parcourant le chapitre consacré aux "Grands Anciens". Les biographies sont rédigées avec soin, les recherches consciencieuses, les données objectives, les textes sont classiques, aucune étincelle n'y trouve une place. En bref, des statues de marbre défilent devant nous, ils ne sont que 58. Selon une statistique rapide, - excusez ma déformation professionnelle, - l'aréopage se compose de 20 hommes politiques, de 15 professeurs, de 5 scientifiques ayant servi à l'étranger, enfin de 6 hommes de lettres, les 46 sont la grande majorité. Avec 58 Grands Anciens, l'Athénée ne semble pas prolifique dans la production de matière grise? Les vocations d'ingénieur, d'économiste auraient déserté notre Ecole? L'industrie du fer, de loin le pourvoyeur essentiel de notre croissance pendant un siècle, est passée quasiment sous silence. Emile Mayrisch n'était pas Athénéen, mais il n'était pas le seul sidérurgiste d'envergure.

Soyons sérieux, l'Athénée, au cours de ses 400 ans de vie, n'a pas manqué de former des «gros gabarits» de la société luxembourgeoise. C'est à eux que nous devons notre place actuelle dans le concert des nations. Ils ne sont pas les oubliés de l'histoire, ils ont été oubliés tout simplement.

Peut-être que des lecteurs attentifs et critiques trouveront quelques fautes d'orthographe, quelques erreurs de ponctuation. D'ailleurs, Joseph Hurt n'était pas "*péré*", il était abbé, curé à Hamm. A mon sens, ce ne sont que des erreurs sans importance, des fautes vénielles. Ce qui m'a choqué profondément, c'est de voir cette caricature de l'Athénée, absent de la formation de ceux qui ont créé, forgé notre société, celle du «pays le plus riche du monde». La richesse, il faut le savoir, ne se réalise guère rien que par des paroles.

«Au commencement était le verbe,» ... pour «400 Joer Kolléisch» tout se passe comme si «...le verbe ne s'était jamais fait chair.»

Jos Mersch



DIALECTICA NOVA,

Omnibus Scholis accommodata,

In qua

TERMINI OMNES VOCALES,
Eorúmque Affectiones, Item Propositiones
Vocales, & Syllogismi, omniáque
illuc spectantia, accuratè, & ex-
actè explicantur.

Omnibus

Non modò Logicæ, sed etiam
Philosophiæ ac Theologiæ
Studiofis.

Perquam utilis, ac necessaria.

Authore

P. Paulo Aler S. J. Sacrosanctæ
Theologiæ Doctore, ac Professore.

TREVERIS,

Apud JACOBUM REULANDT,

Sumptibus viduæ

GODEFRIDI MEUCHERS, Bibliopole. Col.
Cum approbatione Superiorum & Privilegio.

ALER (Paul), né à Saint-Guy, petite ville du duché de Luxembourg, le 9 novembre 1656, entra chez les jésuites, et se distingua par son zèle et ses lumières, particulièrement à Trèves et à Cologne, où sa mémoire a été longtemps en vénération. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans la *Bibliotheca coloniensis* du P. Hartzheim, pag. 264. Ils ont pour objet la théologie, la philosophie, la morale, la piété, les belles-lettres. Ce savant et estimable religieux mourut à Dueren, dans le comté de Juliers, le 2 mai 1727. Parmi ses ouvrages, celui qui a pour titre *Gradus ad Parnassum* est devenu livre élémentaire pour ceux qui étudient la poésie latine. On a aussi du P. Aler plusieurs tragédies latines, comme *Joseph*, *Tobie*, etc.

PRAXIS POETICA,
SIVE
METHODUS,
Quodvis carmen facile & eleganter
componendi,
A P. PAULO ALER conscripta, in breve
compendium ab eodem redacta.

GRADUS
AD PARNASSUM.
SIVE
NOVUS SYNONY MORUM,
EPITHETORUM
ET PHRASIUM POETICARUM
THESAURUS.

Cette note biographique sur le jésuite Paul Aler se lit chez François Xavier de Feller.

Le champ d'intérêt d'Aler embrassait entre autre la dialectique, comme nous le révèle le livre sur la «DIALECTICA NOVA» que nous avons consulté et qui comporte 413 pages et a été imprimé à Trèves en 1712. [Bibliothèque du Séminaire]

Ce travail sur l'art de discuter ou le mode de raisonnement va de pair avec son affinité pour les jeux avec les mots: il analyse les moyens de construire la poésie, il en dégage les règles et les pratiques et les présente dans son: «PRAXIS POETICA», ouvrage de 48 pages.

CATALOGUS
LIBRORUM.
*Quorum usus est in Scholis humanioribus Collegii
Societatis JESU Luxemburgi.*
NECESSARIISUNT.
IN LOGICA.
IN RHETORICA. IN POESI.

Author.
Cypriani Soarii de arte Rhetorica, Libri 3.
Emmanuelis Alvari Proodia.
Philippi du Trieu Dialectica.
Jacobi Gretseri Institutionum linguæ Græcæ
Liber
Candidatus eloquentiæ.
Gradus ad Parnassum.
Candidi Catechismus.

Author.
Emmanuelis Alvari { Proodia.
Syntaxis.
Cypriani Soarii de arte Rhetorica.
Jacobi Gretseri Institutionum linguæ
Græcæ Liber 1.
Candidatus eloquentiæ.
Gradus ad Parnassum.
Candidi Catechismus.

Mais sa pièce maîtresse est un volume de 760 pages, le «GRADUS AD PARNASSUM», manuel qui figure aussi sur la liste des auteurs à utiliser par les élèves du Collège! C'est en principe un dictionnaire latin-allemand qui réfère à la littérature de l'antiquité grecque et romaine, mais qui renseigne en sus sur les bases de l'art de la poésie. Cet ouvrage était toujours en usage au 19^e siècle à l'Athénée.

grādūs,ūs,ein Tritt/Stampfel In gradibus sedis populus de cespite factus. O.
SYN. Grēsisūs,pāsisūs,incēsisūs PHR. Cēlēr,praccēps,cītātūs,vēlōx,præ-
pēs,vāgūs,præpērūs,tārdūs,lēutūs,sēgnīs,lnērs,dūbīūs,cērtūs,firmūs,
tītūbāns,trēmūlūs,rāpīdūs,tūgāx,sūbītūs,incērtūs ānhēlūs,sūccīdūūs,
lābāns,felsūs,agēr,cōmpōsītūs,sūspēnsūs,sūblīmīs,sūpērbūs. v.
Gradior.
Gradus scholarum,ein Esproffe. EPIT. ālrūs,sūrgēns,scānsīllīs,āsūrgēns.
PHR. Scānsīllē lignum,sāxum.

GRADUS
A D
PARNASSUM,
SIVE NOVUS
SYNONYMORUM,
EPITHETORUM,
ET PHRASIVM POETICARUM
THESAURUS,

ELEGANTIAS, FLAVISSAS POETICAS
Parnassum poeticum, Thesaurum Virgilii, Smetium, Januam
Mufarum, aliisque id genus libros, ad Poësim
necessarios complectens.

IN QVO SINGVLIS ETIAM PHRASIVM SYLLABIS,
ac Nominum & Verborum Crementis, apposita sunt Nota quantitas
Indices, unâ cum Poetarum testimoniis, quorum autoritate
singularum vocum quantitas comprobatur.

Accedunt, quæ ex Historia, Fabula & Geographia ad
Poëticam Artem conferunt.

INSERUNTUR DESCRIPTIONES, ET COMPA-
rationes plurimæ, ex optimis Poëtis excerptæ.

Opus emendatissimum, politiori elegantia ex cultissimum,
& Germanico ad quodvis vocabulum initiale addito auctum.

Nunc denno variis ad Poësim spectantibus locupletatum.

Addito praxis Poëticæ ad facilem, & perutilem stu-
diosæ juventutis usum conscriptæ compendio.

A. P. PAULO ALER.
Societatis IESU, S. Th. Doct. & Gymnasii
Trium Coronarum Regente Colonia.

Editio
Correctior &
M.DCC.



Quinta.
Emendatio.
XXII.

Cum privilegio Casaræo & Societatis.

COLONIÆ AGRIPPINÆ.
Sumptibus Viduæ GODEFRIDI MEUCHERI Bibliopolæ,

Vorred des Verlegers an den günstigen Leser.

Nachdem ich diese dreyzehnte Edition des *Gradus ad Parnassum* vorzune: men resolviret, wurde ich von unterschiedlichen, so wohl Professoren als Studierenden, erinnert, dieses Buch bey gegenwärtiger Edition von so unzählbaren Fehlern (mit welcher etlich vorige Editionen, wie auch der jetziger Hamburger verderblicher Nachdruck überschüttet ist) verbessern zu lassen, gestalten ohne diese nothwendige Correction das Buch kaum mehr brauchbar, auch von mehreren Ortheren, wie vorhin mehrmalen geschehen, wurde zurück gesandt werden; zu dem End habe ich dieses Buch einem in der Poesi erfahrenen zur Correction anvertrauet, der so dan der Poetischen Jugend zu Lieb den äuffersten Fleiß angewendet, so, daß er an mehristen Orthern kaum Platz genug gehabt, die so vielfaltig vor und nach eingeschlichene Fehler zu corrigiren, wie auß folgenden Versen zu ersehen.

Geneigter Leser! der du den Musen bist ergeben,
 Dir wünsch ich gutes Glück, Gesund und langes Leben,
 Nun wird zu deinem Ruh vorhero angemerckt,
 Wie daß dis jeko sey ein accurates Werk.
 Dan weil der *Gradus* schon vor vieler Zeit und Jahren,
 Den sonst gehabten Ruhm (wie leyder man erfahren)
 Verlohren, so den Lob des Authors dunckel macht,
 So bin mit gutem Zug auff besseren Druck bedacht.
 Kein Blat noch Seite war, wo nicht gar viel geirret,
 Es ware durch und durch das ganze Werk verwirret,
 Ein kurze Sylbe war zum öffteren lang, so fort
 Die lang hingegen kurz gesetzt an machem Orth;
 Ein Sensus oft gestümmt, zu viel oft dron gehencket,
 Dabey noch ohne dem die *Quantitas* gekräncket,
 Auch viel, was nöthig war, darinnen ausgesetzt,
 Also, das oft im Buch der beste Kern verlegt.
 Die Jugend hat hieben den Schaden recht empfunden,
 Dann mancher Schüler ward bald hie, bald dort gefunden,
 Der diesen *Gradum* hat hiehin zurück geschickt,
 Weil er mit Fehler war zu gröblich angespickt.
 So hat man billig dann sich äußerstens beflissen,
 Ja drüber oft den Kopff bey Tag und Nacht zerrissen,
 Umb endlich dieses Werk, nach des Authors Sinn,
 Zum bessern Stand und Druck zu fordern immerhin.
 Nun kan ein Schüler fort der Nutzbarkeit genießen,
 Und wird ihm nützlich das in seine Feder fließen,
 Was er hierinnen sucht; gebraucht's nur recht und wohl,
 Wie stets ein fleißiger Student es brauchen sol.
 Wan sonst hie und da, auch wider mein Verhoffen,
 In diesem Druck noch war ein Fehler eingeloffen,
 So wird doch künfftighin, so viel es möglich nur,
 Mit allem Fleiß geschafft ein reine Correctur.

AD

SYLLABUS BREVIS AC DILUCIDUS

variorum Pedum metricorum.

Pedes quorum in carmine usus esse solet, sunt alii simplices, alii compositi.

Simplices pedes sunt, qui ex aliis non componuntur.

Compositi, qui sunt ex pedibus aliis conflati.

PEDES SIMPLICES DISSYLLABI.

Pyrrhichius fit ex duabus brevibus, ut

Dōūs.

Spondeus, ex duabus longis, ut

Mōs.

Jambus, ex brevi & longa, ut

Dīēs.

Trochæus, sive Choreus, ex longa & brevi, ut

pāis.

PEDES SIMPLICES TRISYLLABICI.

Tribrachys fit ex tribus brevibus, ut

Dōmīnūs.

Molossus, ex tribus longis, ut

Dōctōrēs.

Anapestus, ex duabus brevibus & longa, ut

Spēcīēs.

Dactylus, ex longa & duabus brevibus, ut

Cārmīnā.

Amphibrachys, ex longa inter duas breves, ut

Vidērē.

Amphimacer, ex brevi inter duas longas, ut

Cāstīrās.

Bacchius, ex brevi & duabus longis, ut

Hōnēstās.

Antibacchius, ex duabus longis & una brevi, ut

Lūgērē.

PEDES COMPOSITI QUADRISYLLABI.

Proceleusmaticus ex duobus pyrrhichiis, ut

hōmīnībūs.

Dispondeus ex duobus spondeis, ut

ōrātōrēs.

Dijambus ex duobus jambis, ut

āmōnītās.

Ditrochæus, ex duobus trochæis, ut

Cānīlēmā.

Antipestus ex Jambo & Trochæo, ut

rēcūsārē.

Choriambus ex Trochæo & Jambo, ut

pōnīfīcēs.

Ionicus major ex spondeo & pyrrichio, ut

fōrtīfīmūs.

Ionicus minor ex pyrrichio & spondeo, ut

Dīōmēdēs.

Pæon constans ex longa & tribus brevibus, vario fit.

pæon primus ex Trochæo & pyrrichio, ut

Lxtītiā.

pæon secundus ex Jambo & pyrrichio, ut

pōtēntiā.

pæon tertius ex pyrrichio & Trochæo, ut

ālīēmūs.

pæon quartus ex pyrrichio & jambo, ut

Cēlērītās.

Epitritus constans ex brevi & tribus longis, vario fit.

Epitritus primus, ex jambo & spondeo, ut

Sācērdōtēs.

Epitritus secundus, ex trochæo & spondeo, ut

pērmānēbūnt.

Epitritus tertius, ex spondeo & jambo, ut

Dīscōrdīz.

Epitritus quartus, ex spondeo & Trochæo, ut

ādventārē.

PEDES COMPOSITI PENTASYLLABI.

pyrrho-Dactylus, ex pyrrichio & Dactylo, ut

rēpārābīlēs.

Dactylo Choreus, ex Dact. & Chor.

īngēnīōsūs.

Spondeo-Dactylus, ex spond. & Dactylo, ut

īntervērtērē.

Spondeo Scholius, ex spond. & amphibr. ut

Cāligīnōsūs.

Jambo-Scholius, ex jamb. & amphibr.

Sīlīcīōsūs.

plures numerat ad quatuor de re metrica. L. 6.

TRA.



Comme cette œuvre est «le livre élémentaire pour ceux qui étudient la poésie latine», comme elle en est en 1767 à sa 13^e édition, comme une autre date de 1794, elle est encore utilisée et consultée par les élèves de l'Athénée après le départ des Jésuites. Et notamment en 1818, un élève, rangé parmi les plus distingués du cours de langue grecque du professeur Muller et obtenant un accessit dans le cours de langue allemande du professeur Stammer, doit avoir trouvé sa passion et la technique de faire des vers, des rimes à l'aide de ce livre! Au lieu de s'exercer en dialectique, il s'enhardit dans le dialecte, il fait ses premiers pas dans la poésie dans le dialecte des «Allemands du Pays». Certainement son professeur d'allemand Stammer y est pour quelque chose; celui-ci lui a inculqué le goût de faire de la poésie comme il a réussi à enthousiasmer bien d'autres élèves et à les engager dans la même voie.

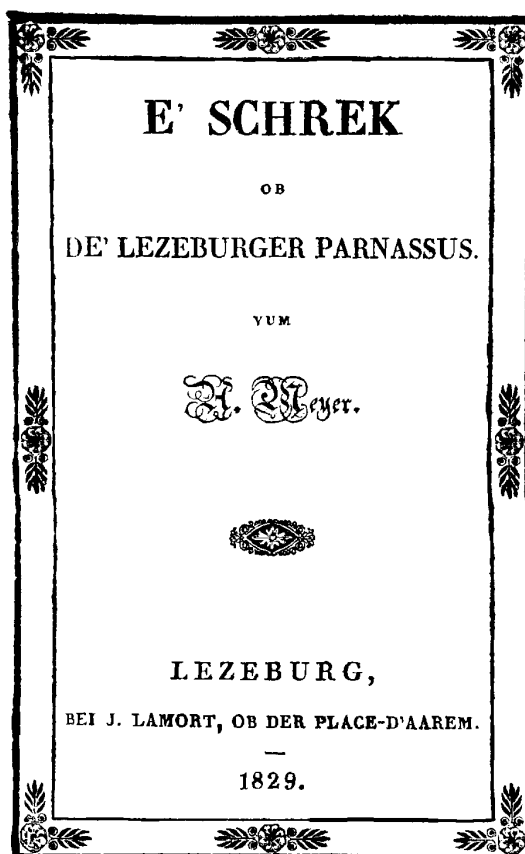
Et ce n'est pas le hasard qui fait que les premières tentatives de versifications en patois «allemands» soient publiées sous le titre bien éloquent:

«E' SCHREK OB DE' LEZEBURGER PARNASSUS» en s'inspirant du titre de son livre d'études et ... de chevet(!)

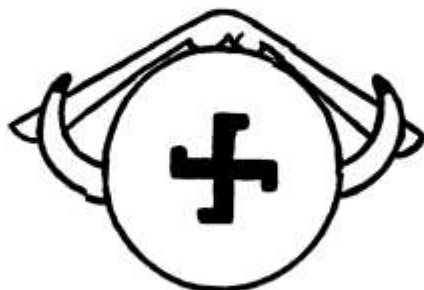
Le nom de ce jeune homme:
ANTOINE MEYER.

Quelques années plus tard,
l'auteur récidive avec
«Jong vum Schrek ob de
Lezeburger Parnassus».

maugi



Scoutisme.



Du fond de la ville-lointaine et poussiéreuse je jaillis — par
les vaux et les monts, les bois et les prés je cours, libre.
libre — offrant au soleil mon corps qui se hâte.

Et le soir, fourbu, je m'assois en rond avec les copains, au-
tour du feu du camp séculaire, et je m'endors sous la
tente, et je rêve au soleil levant.

Vous l'avez sans doute déjà rencontré dans son costume
pratique, sa blouse couleur de terre et sa culotte courte, son
kit-bag et sa couverture sur le dos, et son large feutre ou son
béret alpin sur l'oreille?

Ce n'était pas pour un vain défilé dans la rue qu'il s'était
chargé de tout cet attirail — car le vrai scout fuit le cérémo-
niel et la parade urbaine, — mais c'était pour se rendre à
son camp scout, tout là-bas dans la verdure, loin du lit douil-
let et du confort de la maison paternelle, pour construire sa
tente au coin du bois, près du ruisseau, pour y allumer son
feu et y cuire sa popote.

Vivant en commun avec les autres éclaireurs, qu'il appelle
ses frères, le scout se soumet volontairement à une discipline
qui s'appelle: «la loi scout» et qui a pour base: L'HONNEUR.

Origine du Scoutisme.

La création des boy-scouts est due au Lt. Général britan-
nique Sir Baden Powell, le tenace défenseur de Mafeking
(Afrique du Sud), qui a estimé que son pays avait besoin de
jeunes gens vigoureux, d'une moralité solide et aimant leur
patrie. Le mouvement ainsi créé a eu un succès extraordi-
naire. Fondée en 1908, cette institution voyait s'affilier en
4 ans près de 500 000 scouts dans les îles britanniques.

Bientôt des troupes furent fondées dans toutes les parties
du monde.

Dans le Grand-Duché de Luxembourg, le scoutisme fut in-
troduit par le professeur Tockert, qui lança la première troupe



de scouts en 1914, «les Eclaireurs de l'Athénée». D'autres troupes de scouts suivirent bientôt, et en 1916 toutes ces troupes se groupèrent en une association qui reçut le nom de «Fédération Nationale des Eclaireurs du Luxembourg» (F. N. E. L. Boy-scouts luxembourgeois).

Extrait d'un article de Léon Collart tiré de l'Almanach sportif Luxembourgeois 1922



Eclaireurs de l'Athénée 1914. 1^{ère} troupe du pays.

«Nos jeunes subissent l'influence néfaste d'une civilisation trop intense, qui tend à amollir les énergies et qui n'est pas suivie par un progrès moral relatif, ils ont moins de caractère; ils ne jouent plus: ils se contentent d'assister en badauds payants et fumants aux matches de quelques professionnels. Le nombre des jeunes gens qui se refusent à travailler pour tirer parti de leurs possibilités augmente sans cesse Notre discipline se relâche, alors que des nuages noirs s'accumulent à l'horizon »

Et cela déjà vers 1910 de la plume de ... Sir Robert Baden-Powel

Et toujours d'une actualité brûlante!

[Les notes qui suivent sont extraites des publications:
Journal des professeurs, Scoutisme au Luxembourg, 25 Jahre F.N.E.L., etc.]

Pfadfindererziehung an unsern Mittelschulen

In einem kürzlich erschienenen Buch von Dr. Adolf Bohlen «Pfadfindererziehung an höheren Lehranstalten»*) wird die Zahl der Pfadfinder an deutschen höheren Lehranstalten auf 15000 geschätzt.

Dabei ist zu beachten, daß es den deutschen Anstalten keineswegs an Turn-, Sport- und Wandervereinigungen fehlt. Es gibt von der Schule gepflegte Turnvereine, Ruder- und Tennisklubs, Skilauf- und Rodelvereine, Organisationen für Jugendwehr, Jugendwanderungen, Fussball, Leichtathletik, Florettfechten, ja selbst Radfahrer- und Feuerwehrabteilungen.

Alle diese körperlichen Betätigungen sind ein notwendiges Gegengewicht zu der Last geistiger Arbeit, und viele dieser Vereinigungen haben schon Jahrzehnte lang bestanden. Und doch steigen die gesundheitlichen Schädigungen an den höhern Lehranstalten von Jahr zu Jahr! Nach eingehenden militärärztlichen Statistiken der Jahre 1904 bis 1906 waren von 80454 untersuchten Schülern nur 34244, also 42,5 %, zum Heeresdienst tauglich, und 44,1 % sämtlicher zum einjährig freiwilligen Dienst Berechtigten waren mit Fehlern des Sehvermögens behaftet!

Es wäre interessant, die Ergebnisse ähnlicher Erhebungen bei uns zu erfahren. Die **ärztliche Untersuchung aller Primaner** eines Jahrgangs wäre ja nicht so kostspielig! Vielleicht wäre sogar das Ergebnis dieser Untersuchung die Einführung der Anstaltsärzte als dauernde Einrichtung! [...]

Als Ersatz für den geringen Zeitaufwand, den die Pfadfinderübungen beanspruchen, treten sie der Schule in hunderterlei Fällen helfend zur Seite. Zeichnen und naturkundlicher Unterricht verlangen offene Augen und Fühlung mit der Natur. Erdkunde, Astronomie und Geometrie gewinnen durch häufige Anschauung in freier Natur an Sachlichkeit und Unmittelbarkeit. Die beim Pfadfinden erworbene Beobachtungsgabe kommt in vielerlei Weise dem Aufsatz und dem Sprechstudium zu gute u. a. m.

Auch das **Verhältnis zwischen Lehrer und Schüler** und zwischen **Schule und Haus**, das man bei uns so wenig berücksichtigt, gewinnt durch das Pfadfindertum, wenn die Lehrer sich daran beteiligen. Disziplinlosigkeit ist ja nicht am Platze dem Lehrer gegenüber, der innerhalb und auch außerhalb der Schule sich seinen Schülern als Freund zeigt, der nur ihr Bestes will.

Auch für die vielgerühmte, aber so wenig ausgeführte Erziehung zum Leben gibt es keine bessere Schulung. Es ist wunderbar, welcher Trieb in der Jugend schlummert, den Kameraden zu helfen und zunächst ihnen, dann aber allen ihren Mitmenschen kleine Dienste zu leisten. Zu diesen Dienstleistungen auf jedem Gebiet leitet die Pfadfindererziehung systematisch an.

Die Kenntnis von Handwerken und Berufen aller Art, die Ausbildung in jeder körperlichen Festigkeit wird in Wald und Feld, im Lagerleben und auf der Streife gewonnen. Damit wird eine pädagogische Forderung, die man mancherseits mit mehr oder weniger Erfolg der Schule anzugliedern suchte, als Sport und Spiel in die Erziehung hereingezogen.

Und da grade von Erziehung die Rede ist: das, **was unserm staatlichen Unterrichtswesen sehr mangelt, Erziehung und Zucht**, bildet einen wesentlichen Bestandteil des Pfadfindertums. Ehre und Ritterlichkeit, Selbstzucht, Männlichkeit, Hilfsbereitschaft, Solidarität mit Kameraden und Volksgenossen, werden den Teilnehmern nicht bloß gelehrt, sondern durch die Praxis anerzogen.

In dem Kampf (**in dem die Schule fast überall versagt**) gegen frühzeitigen Mißbrauch von Genußgiften, wie Alkohol und Nikotin, tritt die Pfadfindererziehung ihr helfend zur Seite. **Nicht durch Zwang und Repression**, denn diese kommen überhaupt nicht zur Anwendung, und es gibt keine Strafe für den Pfadfinder außer der des Ausschlusses aus der Truppe: nein, Überredung und Beispiel allein sind hier wirksam, und in dieser Form verfehlt die Belehrung ihre Wirkung nicht.

Nur das wird betont, daß das Beispiel vieler Besten des Volks Enthaltsamkeit lehrt, daß diese zur Erhöhung der Leistungsfähigkeit des einzelnen wie der Gesamtheit unbedingtes Erfordernis ist. Das eine steht aber fest: der Schüler muß lernen, daß es ohne den Alkohol geht, ja besser noch ohne ihn. Dies zu erproben, soll der Pfadfinder während der Übungen und Wanderungen völlig darauf verzichten. Ist er mündig geworden, dann mag er selbst entscheiden. Diese Form der Verpflichtung erscheint angemessen; ist doch ein Verzicht fürs Leben, dem Quintaner abgenommen, der dessen Tragweite gar nicht zu ermessen vermag, mehr als bedenklich. Freiwilliger Zwang: das ist das Zauberwort für den Schüler.

Auch unter der Jugend unserer Mittelschulen hat die Pfadfindererziehung begeisterte Anhänger gefunden. Aus eigenem Antrieb haben sich in diesem Sommer zwei Pfadfindergruppen gebildet : die des Athenäums von Luxemburg (Gymnasium und Industrieschule) unter Leitung von Hrn. Becker, und die des Echternacher Gymnasiums unter Leitung von Hrn. Schons.

Durch Reglement vom 9. Juni 1914, untersteht die Luxemburger Truppe einem Vorstand von 7 Professoren. Handbuch ist das «Manuel des Eclaireurs» von Cap. Royet. Ein Exemplar des Reglements wird Kollegen und andern Interessenten gern zur Verfügung gestellt.

Jos TOCKERT

*) Otto Spamer, Leipzig, 1914. Die statistischen Angaben dieses Artikels sind, soweit sie Deutschland betreffen, diesem Buch entnommen.

[...] Au début de l'année 1914, dans la cour de notre vénérable Athénée, on pouvait observer un groupe de jeunes gens qui s'adonnaient à des discussions âpres et véhémentes. C'étaient des grands, que nous autres, les petits, observions avec respect et curiosité.

Quel était ce complot? Que se passait-il? On chuchotait, des rumeurs étranges nous parvenaient, on parlait de choses fascinantes: de cow-boys, d'indiens, d'éclaireurs. On ne comprenait pas, mais on était ému, on s'attendait à quelque chose de nouveau, d'inédit, de grand.

Enfin, les nouvelles se précisèrent: la troupe des «Eclaireurs de l'Athénée» était née. Le Professeur Joseph Tockert avait propagé l'idée du scoutisme, un groupe d'étudiants enthousiastes et clairvoyants l'avait réalisée. L'animateur fut Georges Schommer. [...]



[...] 1913. Le professeur Joseph Tockert avait réuni au Casino à Luxembourg six élèves de l'Athénée. Il leur exposa dans le style laconique qui lui était propre, le but et les visées d'un certain mouvement de jeunesse, imaginé par un certain général britannique, R. Baden-Powell, lequel venait de publier un livre intitulé «Scouting for boys».

Les six jouvenceaux s'en furent passablement impressionnés par les paroles qu'ils venaient d'entendre et qui étaient, pour leur jeune imagination, la révélation d'un monde nouveau.

1914. Pentecôte. - Une quarantaine de jeunes gaillards, rassemblés dans une des cours de l'Athénée de Luxembourg, en uniforme khaki, foulard bleu. Joseph Tockert est devant eux. La même voix calme et sereine lit le texte de la formule de la promesse scout. Les gars la répètent avec conviction. La première troupe régulière de scouts luxembourgeois avait pris naissance.

Joseph Tockert était dans ce domaine, comme dans d'autres domaines, un semeur d'idées. [...]

[...] Bereits im Jahre 1913 hatte der Gründer des Luxemburger Scoutismus, Professor Joseph Tockert, den Wunsch, die Lehre Baden-Powells in unser Land zu verpflanzen. Ansätze zu diesem Beginnen war ein Vortrag, den Professor Tockert seinerzeit im neu gegründeten Allgemeinen Luxemburger Studentenverband (Assoss) hielt und der wohl als der erste inländische Versuch anzusprechen ist, einer größeren, wenn auch ausgewählten Zuhörerschaft, die Grundsätze des Scoutismus zu übermitteln; ferner der Versuch, eine Gruppe junger Mittelschüler aus Tertia und Sekunda an dem «Scouting for Boys» zu interessieren. Diese erste Aussprache fand auf der Kegelbahn des hauptstädtischen Bürgerkasinos statt, und Professor Tockert

standen damals Hauptmann Michel Frank, Professor J. Koppes, Dr. Aug. Razen und, wenn die Erinnerung nicht täuscht, der ewig junge Batty Weber zur Seite. Hauptmann Frank hielt bei jener Gelegenheit einen praktischen Vortrag über Kartenlesen, während Dr. Razen einige Grundsätze der ersten Hilfe bei Unglücksfällen erläuterte. Professor Tockert aber hatte die Aufgabe übernommen, seine jungen Zuhörer über das Wesen und den Sinn der Bewegung aufzuklären.

Die besagten jungen Zuhörer hießen Ignace Bessling, später am Internationalen Arbeitsamt in Genf tätig, Aloyse Ketter, später Augenarzt in Luxemburg, Harry Rabinger, später Zeichenprofessor in Luxemburg, Georges Schommer, später Richter am Bezirksgericht in Luxemburg, Robert Steichen, später Industrieller in Luxemburg, Justin Zender, später Doktor der Naturwissenschaften in den USA.



Wir bitten, eine etwaige Unterlassung gütigst entschuldigen zu wollen, weil Dokumente aus jener Vorgeschichte des Luxemburger Scoutismus uns nicht zur Verfügung stehen und wahrscheinlich auch überhaupt nicht aufzutreiben sind. [...]

[...] Im Mai 1914 wurde auch am Echternacher Gymnasium eine Scoutstruppe gegründet, die am 18. Mai 1914 den ersten Kontakt mit der Luxemburger Truppe nahm.

[...] Im Mai 1915 wurden die «Eclaireurs de l'Athénée» aufgeteilt in zwei Truppen, die stärkste hieß «Les Eclaireurs de Luxembourg», die andere hatte sich an den Sportingclub angeschlossen und hieß «Troupe du Sportingclub». Aus beiden gingen später durch Übereinkunft die Boy-Scouts de la Ville de Luxembourg, «Les Diables Mauves», hervor. [...]

Offiziell entstand die «Fédération Nationale des Eclaireurs du Luxembourg» durch Veröffentlichung ihrer Statuten am 30. Juli 1916. Gründungsmitglieder waren folgende Truppen: Eclaireurs de Luxembourg, Sporting, Bonneweg, Düdelingen, Echternach, Ettelbrück, Institut Emile Metz, Neudorf, Strassen, Wiltz, Diekirch, Schieren.

Erster Präsident des «Comité Directeur» war Aloyse Kayser, erster Präsident des «Conseil Technique» Professor Tockert.

Das Comité de Patronage gruppierte als erste Mitglieder: die Herren Emile Mayrisch, Edmond Muller-Tesch und Batty Weber. [...]

«Aus Niederschriften von Georges Schommer und Raymond Thevenin»

[...] **Vingt ans de scoutisme luxembourgeois**

Nous étions une poignée de potaches, turbulents, comme il sied à l'âge qui est sans pitié, emballés comme il convient à la généreuse jeunesse des écoles, et pleins d'entrain comme l'exige l'évangile de Lord Baden-Powell. Nous avions un maître qui savait parler à notre coeur. Il avait vu et apprécié le scoutisme dans sa terre natale. Il avait compris l'utilité de ce beau mouvement et il avait résolu de le faire connaître aux Luxembourgeois. Après quelques tâtonnements ce fut chose faite en 1914, quelques mois avant la guerre. Une petite salle de classe de l'Athénée fut le cadre où le professeur Tockert tint le scoutisme luxembourgeois sur les fonts baptismaux. Nous l'en remercions aujourd'hui. [...]

Nous (c.-à-d. Georges Schommer et Robert Stumper) nous sommes connus dès notre adolescence, vers 1908, en usant nos culottes sur les mêmes bancs de notre vénérable Athénée. Je le vois encore, le frêle Menny, au teint blême et à la chétive constitution qu'il devra garder pendant toute sa vie. [...]

Dès son jeune âge, Georges se sentait attiré vers l'action et nous le voyons parmi les premières recrues des «Eclaireurs de l'Athénée» groupés autour du professeur Tockert, le fondateur du scoutisme luxembourgeois, dont Georges Schommer, prendra plus tard la relève.[...]

Robert Stumper

[...] Als vor 25 Jahren Professor Tockert im Athenäum zu Luxemburg sieben Aufrechte unter sein Fähnlein rief und ihnen die wunderbare Lehre Robert Baden-Powells verkündete, ahnten die wenigsten, welches kostbare Geschenk er im Begriffe stand, dem Ländchen zu machen. [...]

Im Februar 1914 gründete Professor Tockert die erste regelrechte Scoutstruppe nach englischem Muster unter dem Namen «Les Eclaireurs de l'Athénée». [...]

Direkt nach Kriegsausbruch stellten die Eclaireurs de l'Athénée sich in den Dienst des Roten Kreuzes und haben somit ausgiebig Gelegenheit gehabt, jeden Tag eine gute Tat zu tun. [...]



Meinen Scoutfreunden gewidmet.

*Was du als wahr und recht erkannt,
 Drin harre aus!
 Um dich des Lebens Sturmgebraus,
 Bleib' deinem Ziele zugewandt,
 Das du als wahr und recht erkannt!*

*Was du als schön und groß erkannt,
 Dem bleibe treu!
 Ihm glühe deines Geistes Flamme immer neu,
 Es bleibe deiner Seele Heimatland,
 Was du als schön und groß erkannt!*

*Was du in heiligem Wagemut begonnen,
 Das führ' zu Ende!
 Laß nimmer ruhen Geist und Hände,
 Bis du vollbracht hast in des Sieges Wonnen,
 Was du in heiligem Wagemut begonnen!*

*Wenn Haß und Dünkel deine Tatkraft lähmen,
 Tritt sie zu Staube!
 Daß über ihrem Wahn obsieg' dein Glaube,
 Mußt du das Niedre töten oder zähmen,
 Wenn Haß und Dünkel deine Tatkraft lähmen.*

*Du mußt im Sturme stählen deine Schwingen
 Zu Adlerkraft!
 Und wenn die jähe Bö dich seitwärts rafft,
 Mußt du am Steuer deinen Kurs erzwingen
 Und mußt im Sturme stählen deine Schwingen.
 Du mußt den lahmen Zweifel niederringen,*

*Der dich erschlafft.
Wenn seine Gifte hemmen deine Kraft,
Muß dir das Blut wie Sturmfanfaren singen
Und jeden lahmen Zweifel niederringen.*

*Wenn's nicht nach deinem Willen geht,
Verzage nicht!
In deinem Innern glüh' das ewige Licht,
Von dem dir immer frisch Ermuntring weht,
Wenn's nicht nach deinem Willen geht.*

*Wenn widriges Geschick dich übermannt,
Bleib' stolz und stark!
Und wenn das Unglück traf dich bis ins Mark,
Halt' deinen Blick den Sternen zugewandt,
Und bleib selbst im Vergehen stolz und stark,
Wenn widriges Geschick dich übermannt!*

Jos TOCKERT



Die Scoutsbewegung, 1913 in Luxemburg gegründet, feiert also dieses Jahr ihr 90-jähriges Bestehen! Photos aus den Anfangsjahren, abgegriffen, namenlos; ...die Kopfbedeckung und die Uniformen sind die einzigen Erkennungsmerkmale! Sind Bessling, Ketter, Rabinger, Schommer u.s.w. auf den Bildern zu erkennen? Waren sie anfangs zu 6 oder 7 Gerechten? Auch die Texte, nur 10 bis 25 Jahre nach der Gründung geschrieben, geben keine genaue Beschreibung der Entstehung! War es nun im Athenäum oder auf der Kegelbahn? Als «Anciens de l'Athénée» müssen wir doch glatt fürs Athenäum eintreten! Der Gedanke, ein Professor, der Jugendliche auf die Kegelbahn eines Wirtshauses lockt, um ihnen die Offenbahrung der Scoutsbewegung kundzutun, ist doch abstrus! Schreibt der gewiefte Pädagoge Tockert doch selbst: "Kampf gegen frühzeitigen Mißbrauch von Genußmitteln wie Alkohol und Nikotin ...". Wieso kann er dann seine Getreuen in ein Wirtshaus bestellen? Übrigens war der Wirtshausbesuch den Schülern des Athenäums damals verboten! Also ...

Nun, wie dem auch war, 36 Schüler, (oder 24 wie anderwärtig aufgezehlt in einer Namensliste) die meisten aus Tertia und Sekunda, waren 1914 in den «Éclaireurs de l'Athénée». Wohl hat diese große Anzahl (inzwischen waren auch Schüler aus der Industrieschule aufgenommen worden) zu der Bildung einer zweiten Gruppe geführt, die sich dem Sportingclub anschloß ... vielleicht der "mehr sportliche" Teil der Pfadfinder?!

«... Joseph Tockert en était le président, Jos Wagner, futur directeur de l'Athénée assumait les fonctions de trésorier, Lucien Koenig, dit Siggy, et Jean Rippinger firent partie du comité, Jean-Pierre Becker était moniteur d'éducation physique et Joseph Knepper chef de troupe. Celle-ci comptait 24 membres repartis en 4 patrouilles.

Il s'agissait de Joseph Knepper, chef de troupe, Jacques Birnbaum, Georges Schommer, Paul Bastian, Ferdinand Campill, Edouard Joris, Maurice Campill, Louis Christen, Raymond Daubenfeld, Lucien Cossé, Will Zander, Fritz Wiltz, Pastoret, Emile Bohler, Léon Clees, Paul dit Menn Bohr, Frank Mayer, Léon Suttor, Nicolas Junker, Jules Mersch, Jules Barbier, Paul Manternach, Adolphe Hilger. ...»

In den Promotionslisten des Athenäums fanden wir von den genannten ersten Scouts:



1914-15:

Georges Schommer
Robert Steichen

1915-16:

Aloyse Ketter

1917-18:

Justin Zender,
Paul Bastian,
Paul Manternach,
Ferdinand Campill

1918-19:

Lucien Cossé

1919-20:

Léon Suttor,
Emile Bohler

Harry Rabinger
war in den unteren
Klassen des Athenäums, dann in der
Handwerkerschule.
maugi



Blick vom Konstitutionsplatz (noch ohne "Gëlle Fra"-Denkmal) auf das von hohen Mauern abgeschirmte Athenäum und das Seminar.

DIE GÖLLE FRA

Das erste Denkmal, das in Luxemburg seit Menschengedenken errichtet werden sollte, ist nie errichtet worden. Es war für Johann den Blinden gedacht, man stritt sich schon um den Platz, es soll sogar schon ein nennenswerter Betrag als Denkmalfonds vorhanden gewesen sein. Da verlief sich die Idee samt dem Fonds im Sande, und seit Jahrzehnten spricht niemand mehr von dem Denkmal Johanns des Blinden.

Dann erstand als erstes das Amaliendenkmal im Stadtpark. Als es am 30. Oktober 1876 feierlich enthüllt wurde, sangen sie:

*"Des Volkes Scherflein hat in Erz ein Denkmal Ihr erbaut,
Der Fürstin, deren edles Herz Ihr Volk umschloß so traut."*

Des Volkes Scherflein waren auf Betreiben der Regierung geflossen, denn die Prinzessin war in weitesten Volkskreisen so unbekannt, daß die Leute vom Land noch heute nichts aus ihr zu machen wissen und sie "die schwarze Muttergottes" nennen. Zu St. Maximin wußten sie es besser. Dem Einfluß der weimarischen Prinzessin soll es zu verdanken gewesen sein, daß der Großherzog von Sachsen-Weimar in Versailles beim Friedensschluß die Wahrung unserer Unabhängigkeit durchsetzen half.

Sie war am 20. Mai 1830 auf Schloß Welden in Seeverghem bei Gent als Tochter des Herzogs Karl Bernhard von Sachsen-Weimar-Eisenach und der Prinzessin Ida von Sachsen-Meiningen geboren und hatte am 19. Mai 1853 den Prinzen Heinrich der Niederlande geheiratet, mit dem sie während der Zeit seiner Statthalterschaft im Luxemburgischen heimisch wurde. Sie starb

am 1.5.1872 und wurde von hier nach der Königlichen Familiengruft in Delft überführt. Der Einweihung ihres Denkmals wohnten mit dem Prinzen Heinrich bei: die Großherzogin von Sachsen-Weimar, Prinz Alexander der Niederlande und drei Brüder der Verstorbenen. Der deutsche Kaiser hatte einen General-Adjutanten als Vertreter und die Kaiserin ein Telegramm gesandt.

Am 5. November 1884 wurde auf dem Wilhelmsplatz das Denkmal des König-Großherzogs Wilhelm II. enthüllt. Selten waren unsere Straßen so belebt von gutgesinnten, lebensfrohen Bürgern im Kittel und im Frack, im Kattunrock und in der Sammetrobe, die gekommen waren, Oranien den Tribut ihrer Liebe und Anerkennung zu zollen.

König-Großherzog Wilhelm III. wohnte nebst Gemahlin der Enthüllung bei. In seiner Begleitung befand sich der Erbprinz von Weimar in preußischer Garde-Uniform.

Das nächstfolgende Denkmal heißt Dicks-Lentz Denkmal. Es gilt also nicht mehr einer Fürstlichkeit, sondern zwei Männern aus dem Volk. Aber man schien dazumal noch so wenig mit dem demokratischen Gedanken eines Denkmals für gewöhnliche Bürger vertraut zu sein, daß allerhand Einflüsse von oben dem Künstler ins Handwerk pfuschten und die ursprünglich gedachte Bedeutung des Denkmals durch billige Symbolik verschleierten. So wurde daraus ein Rebus und Nationalmirliton, nicht Fleisch und nicht Fisch. Wenn man unsern Unabhängigkeitswillen in Stein und Erz in den Tag stellen wollte, hätte man es an und für sich tun sollen, statt die Idee hinter einem sogenannten Dicks-Lentz-Denkmal zu verstecken, auf dem die heterogensten Dinge - reim dich oder ich freß dich - zusammengepappt sind.

Und heute weihen wir das Denkmal ein, dem wir wahrhaftig den Namen "Freiheitsdenkmal" geben sollten. Es soll uns für alle Zeiten heilig sein im höchsten Sinn des Wortes, denn seine Symbolik reicht in Tiefen und Höhen, die auf den Urquell des tiefsten und höchsten religiösen Empfindens im Menschenherzen weisen.

Seit 1876 und 1884 ist bei uns vieles anders geworden. Für das Volksempfinden ist es heute sehr natürlich, daß wir Denkmäler setzen, die keine gekrönten Häupter, aber Söhne der Nation, schlichte Helden und Märtyrer einer guten Sache, verherrlichen.

Dies Denkmal ist in viel höherem Maße, als jene andern, eine Sache Luxemburgs und der Luxemburger. Und auch die Fahnen und Uniformen von heute sind nicht mehr dieselben, die dazumal das festliche Bild belebten. Unsere Geschicke haben sich gewandt, und dies Freiheitsdenkmal ragt bedeutsam an der Zeitwende, die gestern und morgen voneinander scheidet.

Das Blut, das unsere Brüder auf fremden Schlachtfeldern vergossen haben, sei der Preis, den unser Volk für sein Glück von morgen bezahlt hat.

Darum darf kein Luxemburger an diesem Denkmal ohne das Gefühl des Dankes und der Ehrfurcht vorübergehn.

Batty Weber 27. 5. 1923

Das *Luxemburger Wort* von 1940:

Kleiner Herbstbilderbogen

Donnerstag, den 17. Oktober



Die „gölle Fra“ muß es immer wieder erleben, daß es in den kühlen Oktobertagen, wenn es so fein rieselt, daß man nicht weiß, ob es regnet oder nicht, — jedenfalls naß wird man dabei und trägt auch zuweilen einen ausgewachsenen Schnupfen davon, — einsam und stiller um sie wird. Zu ihren Füßen verglühen die letzten Begonien, um das Gemäuer drunten im Grund schlingt sich die flammende Räte des wilden Weines und jenseits über der Brücke in den Anlagen warten des Sommers letzte Rosen darauf, wehmütig angesungen zu werden. Verlassen und leer stehen die Bänke unter den Linden, es sei denn, daß ein Fremder sich für kurz dort niederläßt, um Notiz und Bild von der „gölle Fra“ zu nehmen. In diesen Oktobertagen wiegen die Linden über dem Bruchsteingemäuer ihre Kronen und schütteln die fahlgelben Blätter von sich, oft so heftig, wie die Pferde den lästigen Fliegen wehren. Dann hat der Städtische Parkdienst eine Riesenarbeit, in frühester Frühe läuft schon seine Arbeitsmaschine — sofern man diesen Vergleich für die gebiegene Handarbeit anführen kann, — auf hohen Touren und nie stehen Ordnung und Sauberkeit in so hohem Kurs wie in diesen Tagen des herbstlichen Blätterfalls.

Frühmorgens, wenn noch der Nebel milchigweiß im Tale steht, zieht schon der treue Braune, seinen Rücken fürsorglich gegen Nässe und Kälte geschützt, den zweirädrigen Wagen durch die rötlichen Sandwege der städtischen Anlagen, früher jedenfalls, als unser Kameramann an diesem Morgen zur Stelle war. Die Leica hat eben nur noch die allerletzte Phase der morgendlichen Städtereinigung im Bild festhalten können, nachdem der Lindenblätter-Rehrich vom schönsten Gelb bis zum tiefsten Ocker bereits die Tiefe des Kastenwagens angefüllt. Die weite Fläche der Anlage diesseits und jenseits des Wagens ist vorbildlich gereinigt. Nur einige wenige Blätter wirbeln noch den energischen Strichen eines mit starkem Arm und kräftiger Hand geführten birknen Besens davon. Der stille Beschauer kann sich nach der mit so viel Ernst und Würde und Beschwingtheit ausgeführten Arbeit des Wärters im Vordergrund in etwa vorstellen, wie das Bildchen geworden wäre, wenn statt einem gleich drei Männer im Takt die langstieligen Besen schwingen, mit gespreizten Beinen fest gegen die Erde gestemmt wie Diskuswerfer im Sportfeld, und wie denen die Arbeit von der Hand und die Blätter vor die Besen gehen.

tr. — —

Zum Geleit!

Mehr als tausend Jahre gehörte Luxemburg zum Reich der Deutschen. Äußere Ohnmacht und innerer Zwist, verbunden mit fürstlicher Herrschsucht und Eigenbrötelei entfremdeten dieses deutsche Volkstum von seinem Heimatland.

Französische Haßpolitik gegen Deutschland und der größtenwahnsinnige Imperialismus der „république française“ im Bunde mit der verantwortungslosen englischen These des sogenannten europäischen „Gleichgewichts“, das die Vereinigung der kontinentalen Gegensätze und Kämpfe garantieren sollte, versuchten diesen alten deutschen Volkstamm aus dem ursprünglichen moselfränkischen Volkstumsraum herauszutrennen und in scheinbar hoffnungslose Vereinsamung und Reichsfeindlichkeit für alle Zeit zu treiben.

Der Geist der alle Deutschen erfassenden geistigen Revolution Adolf Hitlers aber war stärker als alle überschlaun diplomatischen und imperialistischen Ränke einer nun für immer versinkenden Welt!

In Erfüllung und Vollendung der besten Tradition des alten Luxemburgs, das noch in der sehnsuchts- und ahnungsvollen Zeit der deutschen Romantik des vergangenen Jahrhunderts mit Regierung und Volk erklären ließ: „Die innige Vereinigung mit Deutschland ist unser Recht, unsere Pflicht, unser Heil!“ wird die heutige deutsche Generation dieses Landes erfaßt von national-sozialistischem Geist des neuen großdeutschen Reiches.

Ein dem Reich scheinbar für immer verlorener Teil seines Volkstums im Westen will nun heimfinden und sich einreihen in den Marsch der 80 Millionen zur größeren deutschen Zukunft in einer neu und besser geordneten Welt.

Diese Sonderausgabe der Jahresschrift unseres Gaues soll sprechen von der deutschen Tradition, vom Charakter und der Haltung des luxemburgischen Volkstums in Vergangenheit und Gegenwart und von der Erfüllung der politischen Forderung dieser Volksgruppe, die nun als Teil des Mosellandes wieder ihrer natürlichen Sendung zurückgegeben wird, unter dem Ruf, der die willkürlichen Grenzen des wahnwitzigen Diktats von Versailles sprengte: „Heim ins Reich!“

Albert Urmes

Gaupropaganda- u. Gaupresseamtsleiter.

[Luxemburg und das Reich, Dr. Emil Glass 1941]

Von deutscher Warte aus ist die Musik dieses Textes schon verständlich; trägt er aber damals der Empfindung des Luxemburger Volkes, nach den viel umjubelten «Jahrhundert-Feiern» quer durch das Land, noch Rechnung?

Die Geschichte Luxemburgs wurde von den Besatzern für die Luxemburger neu geschrieben. Herausgepickt und hervorgestrichen wurden all die Elemente, die irgendwie eine Verbindung mit Deutschland ermöglichten; diese wurden von der NS-Propaganda zur Geschichtsfälschung umgedeutet und sollten den Luxemburgern ihre lange Geschichte, Seite an Seite mit Deutschland, belegen. Das "Klöppelkriech-Denkmal", eine Erinnerung an das Aufbegehren der Luxemburger gegen die Franzosen, paßte in dieses Schema, wohingegen die «Gülle Fra» samt den Erinnerungen an den 1. Weltkrieg zu beseitigen waren.



Die "Gölle Fra"

Unser Klassenzimmer hatten wir als III B im Saal 15 im 1. Stockwerk, nicht weit von den Sälen 18 und 20, wo wir unseren Sitz als V B und als IV B gehabt hatten. Von diesem Saal 15 aus konnten wir im Oktober 40 die Vorbereitungsarbeiten beobachten, die Unternehmer Jacquemart auf Geheiß des CdZ vornahm, im Hinblick auf die Umlegung der "Gölle Fra". Hier ging es darum, das Gefallenendenkmal für die luxemburgischen Freiwilligen des 1. Weltkrieges, die an der Seite Frankreichs gegen Deutschland gekämpft hatten, definitiv verschwinden zu lassen.

Zuerst wurde eine hohe Holzwand rund um das Monument errichtet. Dann, am späten Nachmittag des 21. Oktober 1940, zog eine Dampfwalze an dem Drahtseil, das vorher um die Füße der Statue geschlungen worden war, bis der Obelisk in der oberen Hälfte entzweibrach und das Symbol der Luxemburger Freiheit herabfiel und in mehrere Stücke zerbrach. Ich war auch unter den Hunderten von Luxemburgern, die diesem Tun zuschauten und dabei ihren deutschfeindlichen Gefühlen freien Lauf ließen.

Als dann nicht bloß Aktivisten der VdB, sondern auch deutsche Polizisten und Gestapomänner eingriffen, um die tobende Menge mit Gummiknüppeln, Faustschlägen und Fußtritten auseinanderzutreiben und sogar zu verhaften, zog ich mich hinter die schützende Mauer des nahen Athenäums zurück. Diese erste öffentliche Schandtat war richtungsweisend für die Zukunft.

[Aus «Paul Diederich: Athenäum 1932-1946»]

Am 21. Oktober vergreift der Gauleiter sich an der "Gölle Fra", [...] Dies geschieht zu Anfang unserer Mathematikstunde im Athenäum. Wir hören die lauten Protestrufe. Darauf unser luxemburgischer Mathematikprofessor Albert Gloden: «Vox Populi, Vox Dei»!

[Aus «Robert Loewen: vom Straflager Stahleck ins Gefangenenlager Moskau»]

Nach längeren Vorbereitungen erfolgte am 20.10.40 der erste Generalterrorakt nach dem Abzeichenkrieg: die Niederlegung des Erinnerungsdenkmal an die im Weltkrieg auf alliierter Seite gefallenen Luxemburger. Diese «Verherrlichung des Brudermordes» schien Simon ein Schandfleck auf deutscher Erde. Gerade deshalb wurde die "Gölle Fra" den Luxemburgern zum Symbol ihrer Freiheit. Die Knüppel des herbeigerufenen Verbrechertrupps der Weißhemden genügten nicht zum Auseinandertreiben der angestauten, in störrisch-schweigendem Protest verharrenden Menge. Vor den Augen der Entsetzten spielte sich dann der erste Grosseinsatz der Gestapo ab. Lastautos brachten die Büttel und führten die Verhafteten zwecks eingehender «Vernehmung» zur Villa Pauly, deren Name bei dieser Gelegenheit populär wurde. Widerstrebende wurden zu Boden geworfen und an den Füßen zum Wagen geschleift. (Der Polizeibericht meldete 48 Festnahmen während des Höhepunktes der Aktion, aber die Erregung und die Verhaftungswelle dauerte 3 Tage. *) Später brachten die deutschen illustrierten Zeitschriften Bilder über den Vandalenakt mit der Beschriftung: Zerstörung eines Kriegerdenkmals in Luxemburg durch englische Flieger.

*) Zuerst hatte der Gauleiter geplant, das Denkmal durch die Wehrmacht sprengen zu lassen. Als diese ablehnte, erging Befehl an die Städtische Bauverwaltung. Interessant ist, dass Obb. Hengst kurz nachher darüber an Hitter berichten wollte, die Beschwerde aber bei Himmler stecken blieb.

Am 18. Oktober wurde ein Bretterverschlag um das Denkmal gelegt und der Drehkran zum Einreissen herangebracht. An diesem Tag begann eine Massenverhaftung von Pennälern, die drei farbige Zündhölzer als Abzeichen trugen. Die Gestapo vermerkt mit seltener Offenheit im SD-Bericht die Verprügelung der Jugendlichen.

Paul Dostert [Luxemburg zwischen Selbstbehauptung und nationaler Selbstaufgabe]

Kurz nachdem die Deutschen unser Land besetzt hatten, vollzogen sie zwei Akte, wodurch sie den Luxemburgern die Besitzergreifung des Großherzogtums recht ostentativ vor Augen führen wollten: die Beseitigung des "Monument du Souvenir" auf dem Konstitutionsplatz und die Abtragung der Judensynagoge. [...] Die Deutschen hatten alle Mühe, einen Unternehmer zu finden, welcher die Beseitigung des Denkmals auf sich nehmen wollte. Bei der Abtragung kam es zu wüsten Schlägereien zwischen Studenten und Hitlerjugend, wobei verschiedene junge Leute von den Deutschen arg durchprügelt wurden. - Das Verschwinden des Monument du Souvenir hatte im ganzen Lande, besonders aber in der Stadt Luxemburg, helle Entrüstung hervorgerufen. Vor allem war die Jugend und die Studentenschaft empört. Bei der Abtragung desselben suchten viele Studenten ein Stück von den Gesteinsmassen des Denkmals zu erhalten, um dasselbe als Andenken zu behalten.

[Aus «Dr. Franz Delvaux: Luxemburg im Weltkriege / Kriegsjournal»]

D'Gëlle Fra

Cher Gilbert,

L'autre jour, en partant, tu m'as suggéré: „Et si tu évoquais tes souvenirs au sujet de la «Gëlle Fra»”. L'après-midi, le soir, le sujet m'a pris en otage, des images profondément enfouies dans ma mémoire sont remontées, d'abord comme immergées dans le brouillard du passé. Pendant la nuit, elles ont gagné en précision et en clarté.

La «Gëlle Fra», pour un gamin en 1940, qu'est-ce que c'était? D'abord un repère: au Centre-Ville on se repérait par rapport à la Grand-Rue, au Palais grand-ducal et à la «Gëlle Fra». J'avais bien scruté cet obélisque, mais la «Dame en Or» se trouvait trop haut située pour que j'aie pu m'en faire une idée. Au socle, j'avais dévisagé le guerrier qui paraissait sûr de lui, mais fatigué. C'était le «Monument du Souvenir», en souvenir des soldats morts pendant la «Grande Guerre», dont 300 Luxembourgeois, en souvenir du «Soldat Inconnu», de ces nombreux garçons, jeunes, morts sur le Champ d'honneur, qu'on n'arrivait pas à identifier. Leurs parents, leurs mamans quelque part n'attendaient plus leur retour, les pleuraient, pleuraient en espérant qu'ils avaient trouvé une humble sépulture et qu'honneur leur serait rendu.



J'étais encore assis sur les genoux de mon père que déjà il me racontait les événements saillants de cette affreuse guerre. Elle était l'épopée sortie de l'ordinaire de sa génération, elle avait accompagné ses vingt ans à lui:

L'attaque traîtresse des régiments du Kaiser à travers la Belgique, l'attitude énergique et courageuse d'Albert I^{er}, du «Roi-Soldat», la Bataille de la Marne, la personnalité imperturbable, un tantinet pessimiste du général Joffre, l'épopée historique des «Taxis de la Marne» du général Galliéni. D'ailleurs, cher Gilbert, des taxis, on en voyait depuis peu aussi chez nous: les Atax, les Citax (pour Citroën), des Retax (pour Renault). Avec vénération, mon père citait le message que le général Foch, futur très catholique Maréchal de France, envoya un jour à l'Etat-Major-Général au sujet de sa Troisième Armée, bataillant dur entre Paris et la Meuse: «Ma droite recule, mon centre cède, ma gauche est en débandade. J'attaque». Tu n'as pas idée, cher Gilbert, à quel point cette simple phrase-phare m'a accompagné aux moments difficiles de ma vie.



La Bataille de Verdun et la stature de paysan gaulois du général Pétain: mes parents m'avaient emmené vers 1937 ou 1938 en autocar voir le champ de bataille: la «Tranchée des Baïonnettes», le Fort et l'Ossuaire de Douaumont. Mon père évoquait aussi la «Bataille de la Somme», le «Chemin des



Dames», le courage des soldats anglais, l'arrivée du contingent américain du général Pershing, qui se rappelait l'aide française lors de la «Guerre de Sécession» en saluant par: «Lafayette, nous voilà!» Enfin, la joie du 11 novembre 1918. Les privations des quatre années de guerre, mes parents ne me les décrivirent que bien plus tard.



Ils racontaient à tour de rôle les problèmes qui se posaient en 1918 et 1919 au Luxembourg: ma mère regrettait amèrement le destin tragique de la jeune Grande-Duchesse Marie-Adélaïde, mal dans son époque et mal dans sa peau. A mon père de relater la grande crise, le déplacement par le Maréchal Foch d'une division française d'Arlon à Luxembourg. Beaucoup plus tard, un jour entre deux interventions chirurgicales, le très sympathique docteur Eloi Welter me raconta les dessous parisiens de ces événements. Il retraça ces péripéties extraordinaires où lui, jeune étudiant en médecine, avait influencé de façon spectaculaire l'avenir de notre pays.

Rarement, il est vrai, la «Gëlle Fra» nous distrait de nos occupations studieuses au grand dam de nos professeurs. Nous entendions des coups de clairon, de grosse caisse et des hymnes nationaux, le lendemain les journaux rendaient compte d'un dépôt de couronne à l'occasion d'une manifestation patriotique, les photos illustrant une notice étaient exceptionnelles. Un dimanche matin, en passant, j'ai assisté à une fête de ce genre. Des messieurs distingués, en veste noire, pantalon gris rayé, accompagnés de militaires en uniforme chamarré, portant nombre de décorations, écoutaient attentivement une brève allocution d'un des leurs, suivaient le dépôt d'une couronne, écoutaient gravement la Marseillaise, la «Heemecht». Les dignitaires quittaient la Place de la Constitution à pied, ils n'habitaient pas loin, à moins qu'ils ne répondent à l'invitation de l'Ambassade de France toute proche. Les années trente ne connaissaient pas encore le carrousel des voitures diplomatiques prestigieuses.



Tu vois, cher Gilbert, qu'une multitude de données, certes éparses, meublaient la tête de nos quinze ans. Brusquement, tout allait changer. De spectateurs plus ou moins lointains, attentifs et intéressés, nous devînmes acteurs, acteurs trop jeunes et dans un contexte tragique. Était-ce judicieux? La chape de plomb qui allait pendant longtemps peser sur nos épaules, n'était-elle pas trop lourde pour nos jeunes années?

Après l'usurpation du pouvoir, les Nazis voulaient rapidement étouffer, éliminer tout ce qui était «welsch», français: interdiction de saluer par «bonjour», germanisation des noms de rues, des noms de famille et des prénoms, interdiction de porter le béret basque. Ma mère tricota deux couvre-chefs, une sorte de calotte, digne d'un évêque, l'un était de couleur bleue, l'autre rouge brique.

Un après-midi, le bouche-à-oreille nous prévint que les «boches» étaient sur le point de démolir la «Gëlle Fra». Dès seize heures, sans perdre une seconde, nous nous précipitâmes vers la Place de la Constitution et nous manifestâmes bruyamment notre désapprobation aux Nazis présents, qui restaient bouche-bée. C'était un concert de sifflets, de huées, de hurlements. Tout à coup nous vîmes s'approcher lentement un monsieur de taille moyenne, costume sombre, à la coupe soignée, ses cheveux foncés étaient plaqués sur son crâne, certainement par l'application abondante de brillantine, son nez marquant et élégamment arqué chaussait une sorte de lorgnon pour compenser sa myopie. Un tonnerre d'applaudissements salua son arrivée, nous hurlâmes, nous sautâmes de joie. Le monsieur portait un drapeau. Un copain plus âgé savait, il éclaira tout fier la lanterne des ignorants. C'était Mr. Platt-Waller, Ambassadeur des Etats-Unis, qui résidait pour le moment à l'Ambassade de France, dont il assurait l'intérim et gérât les intérêts. Le drapeau était les «Stars and Stripes»: Platt-Waller adressa quelques mots aux Allemands en poste, certainement des «protestations énergiques». Ceux-ci,

après une concertation rapide se retirèrent tête basse, sous les huées de ceux, qui beaucoup plus tard, cher Gilbert, allaient être des Anciens de l'Athénée. Nous rentrâmes satisfaits, heureux.



Mais, ce n'était que partie remise. Je ne saurai plus t'indiquer la date exacte de ces événements. Mais tel que je te connais, en superfouineur, tu les dégoteras et après presque 63 années, tu rafraîchiras ma mémoire défaillante.

Cet après-midi-là, l'ambiance était de nouveau électrique. Notre prof, je ne me rappelle plus qui c'était, se promenait, contrairement à son habitude, tout en interrogeant et en enseignant, jusqu'au fond de la salle de classe. Il s'arrêta un instant et discrètement son regard scrutait ce qui se tramait et ce qui se passait Place de la Constitution. Tu sais, la V^e B se trouvait au premier étage de l'aile centrale de l'Athénée.

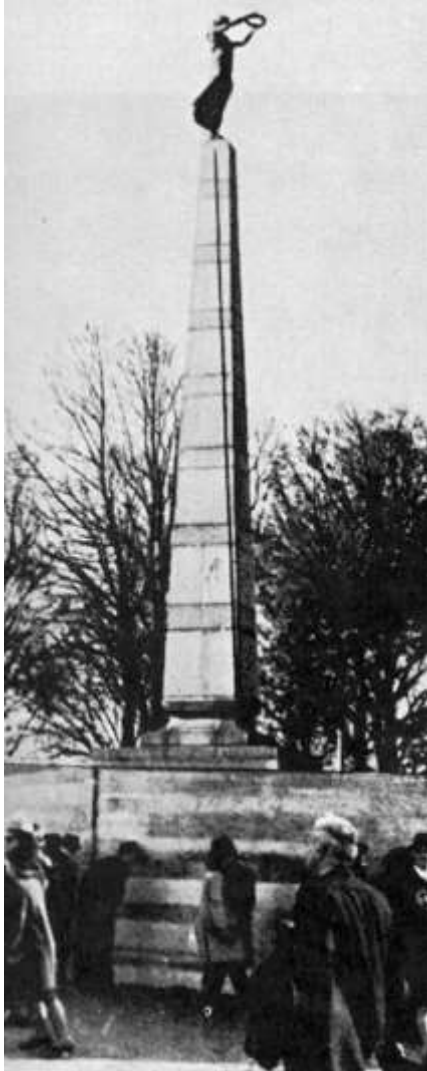
A seize heures, le bouche-à-oreille nous informa que le danger guettait la «Gêlle Fra» et nous enjoignit de nous rendre dare-dare au lieu du forfait. Je me précipitai donc vers ma bicyclette, fidèle compagne de mes années d'étudiant, je fixai solidement ma serviette avec les livres et les cahiers sur la barre et j'accompagnai en courant mes copains en direction de la place du litige.



Un rouleau-compresseur de la Firme Karp-Kneip était en place, des ouvriers s'affairaient avec des cordages qu'ils attachaient en haut de l'obélisque. Pour nous, tous ces braves gens étaient de vilains traîtres, Karp-Kneip et son rouleau-compresseur en tête. Nous ne concevions pas qu'on puisse être obligé, forcé d'agir contre son gré, contre sa conviction, sous la contrainte.



Pendant les années à venir, plus d'une fois, nous allions l'apprendre à nos dépens. Tout se passait sous nos quolibets, nos huées. Si une corde était mal fixée et qu'elle retombait par terre, nos applaudissements éclataient. Nous lorgnions avec espoir et impatience vers la rue Notre-Dame, nous attendions Platt-Waller et ses «Stars and Stripes», ... en vain, ... en vain.



Subitement, plusieurs camions débouchèrent, bourrés de militaires allemands, qui sautèrent et foncèrent dans la foule en assénant des coups à droite et à gauche. Ils nettoyèrent la place pour commettre sans encombre leur forfait. Des cris fusèrent: «D'Preisen! D'Gestapo!» C'était la débandade générale, tous fuient, qui vers la rue Notre-Dame, qui vers le Saint-Esprit ou l'un ou l'autre des deux ponts. Il y eut des arrestations. Avec un groupe de copains, je me précipitais vers l'escalier qui descend dans la Vallée de la Pétrusse, je portais ma bécane à l'épaule, avec une vitesse incroyable, je dévalais les marches. Arrivé en bas, je sautai sur ma machine et je piquai un sprint en direction de Holle-rich. Après coup je pense que si mon homonyme et ami Josy Mersch m'avait vu en action, il aurait apprécié. Rappelons que cinq ans plus tôt, Josy avait gagné un championnat international de cyclo-cross à Paris, qu'il s'était illustré par sa descente vertigineuse au «Trou du Diable».

Arrivé chez moi, je racontais ému et essoufflé les événements dramatiques à ma mère et, dans la soirée, à mon père. Tous deux me firent remarquer que l'offense des morts était un affront

indigne d'un particulier et surtout d'une nation se disant cultivée, et mon père d'ajouter: «Si kréien och nach hier Zooss».

Le lendemain, en retournant à l'Athénée, nous vîmes le monument esquiné, abattu. Quelques pierres, quelques débris par-ci par-là.

La suite, mon cher Gilbert, tu la connais. Mais tu comprends mieux maintenant ce que la «Gëlle Fra» signifie pour ma génération et pour moi: le souvenir de mes parents, de mon père qui me décrivait l'épopée de la Grande-

Guerre, ma mère qui m'inculquait le respect des morts, de toute personne humaine, notamment de ces soldats, humbles citoyens souffrant et mourant en faisant leur devoir, représentés par le Soldat Inconnu. Elle signifie l'attachement de ma génération au symbole d'une frange de l'histoire non seulement du Luxembourg, mais des femmes et des hommes qui ont vécu cette époque tragique. N'est-elle pas aussi représentative de la jeunesse dite plus tard «sacrifiée», devenue actrice contre son gré et trop jeune, précipitée vers un avenir souvent tragique?

Joseph Mersch

Am 17. Oktober gab das *Luxemburger Wort* noch einen Stimmungsartikel von der "Gëlle Fra", am 19. erschien die Abreißkolonne, am 21. wurde die Freiheitsstatue umgelegt, am 22. wurden das Parlament und der Staatsrat aufgelöst sowie das Sonderstrafgericht für Dienstvergehen der Beamten eingerichtet, am 23. wurden die ersten Professoren nach Stromberg zur Um-erziehung verfrachtet, am 24. wurde die *VAB* für Staats- und Gemeindebe- amte gesperrt, am 29. legte Erziehungsminister Rust im Cercle-Gebäude den Luxemburger Professoren die Marschrichtung in der Erziehung der Jugend dar: ... *"Hier ist uns in Adolf Hitler ein Erzieher erstanden, der uns die Gesetze des deutschen Lebens wieder gelehrt hat ... [...] Die Erzieherschaft Luxemburgs muß sich als deutsche Erzieherschaft fühlen!"*

... Dies alles, Schlag auf Schlag, dank deutschem gründlichen Organisationstalent!



Hier der Auszug aus dem SD-Bericht vom 22. Oktober 1940:

Das Denkmal wurde nach dem Weltkrieg errichtet aus Erinnerung an "den Sieg, den Frankreich auch für Luxemburg errungen hätte". Auf dem Denkmal selbst befanden sich in französischer Sprache gehaltene Inschriften, die besagten, daß Luxemburger an der Seite Frankreichs für die Freiheit des Luxemburger Landes kämpften. Außer den Namen gefallener Luxemburger und Belgier werden die Namen französischer Soldaten auf dem Denkmal ersichtlich, das die französische Bezeichnung «Monument du Souvenir», trug. Auf dem Denkmalsockel befand sich die Bronzeplastik einer Jungfrau, die in der Hand einen Siegerkranz hielt.

Am 18.10.40 wurden bei diesem Denkmal Bretter angefahren, woraus die Bevölkerung schloß, daß eine Niederlegung desselben erfolgen sollte. Die Niederlegung dieses Mals war schon seit längerer Zeit seitens der VdB beabsichtigt. Es sollte zuletzt nach der Gauleiterkundgebung am 23.9.40 zerstört werden, doch wurde davon abgesehen, da mit deutschfeindlichen Kundgebungen zu rechnen war. Nunmehr hatte Gauleiter Simon die Beseitigung des Denkmals veranlaßt. Am Sonnabend, dem 19.10.40, wurde nachmittags mit den Vorarbeiten begonnen und anschließend unter Benutzung einer Dampfwalze versucht, den Sockel umzureißen. Hierbei zerrissen die Stricke, worauf von dem Vorhaben an selbem Tage abgesehen wurde. Es hatte sich eine große Menschenmenge angesammelt, die dieser Arbeit zusah. Rufe wie "Wir wollen keine Preussen werden", "Hurenpreussen", "Saubande", "Dreckbande", "Das ist eine Gemeinheit", "Rode Loew erwach" u. ä. wurden laut. So wurde auch versucht, das Nationallied "Feierwon" anzustimmen. Der anwesende Kreisleiter Müller war mit den verschiedensten Schimpfnamen aus der Menge betitelt worden.

Die Demonstranten waren in der Hauptsache Schüler des Athenäums-Gymnasium und halberwachsene Mädchen aus höheren Schulen. Die Frauenwelt beteiligte sich in starkem Maße an den Schimpfereien. Den ganzen Tag über war die Gegend um das Denkmal Ausflugspunkt eines großen Teiles der Einwohner aus Luxemburg-Stadt. Als die Schüler des Konviktes um 14.00 Uhr zum Athenäum zogen, erschallten aus deren Mitte beleidigende Zurufe. Allenthalben bildeten sich kleine Gruppen, die ziemlich laut und erregt ihrer Meinung über den Vorfall Ausdruck verliehen. Viele Luxemburger ballten die Fäuste und bedienten sich der Ausdrücke wie "Es kommen bestimmt noch andere Zeiten", "Das Denkmal ist von unserem Geld hingestellt worden, die Deutschen haben kein Recht uns dasselbe niederzureißen". Viele Jugendliche, vorwiegend Schüler höherer Lehranstalten, trugen zum Zeichen des Protestes an den Rockaufschlägen Zündhölzer, die nach entsprechender Umänderung die Landesfarben rot-weiß-blau aufwiesen.

Das Einsatzkommando der Sicherheitspolizei und des SD schritt am 19.10.40 zur Festnahme einer Anzahl Personen. Der Propagandatrupp der VdB, der von den Vorfällen Kenntnis erhielt, setzte mehrere Angehörige des PT zur Straßenüberwachung ein.

Diese nahmen sämtliche Passanten, die das Streichholz im Knopfloch trugen, fest, brachten sie zur Dienststelle der VdB und stellten Nachforschungen darüber an, welche Kreise sich hinter den Demonstranten versteckten. Soweit diese ein widerspenstiges Verhalten zeigten, erhielten sie Prügel. Im Anschluß hieran wurden die Festgenommenen dem Einsatzkommando der Sicherheitspolizei und des SD zur Vernehmung übergeben. Insgesamt wurden 13 Personen festgenommen, bei denen es sich ausschließlich um Schüler handelte. Am 20. und 21.10.40 war die Gegend des Denkmals, das mit einer 2-Meter Bretterwand umgeben war, allgemeines Ausflugsziel. Am Nachmittag des 21. 10. 40 wurde das Denkmal endgültig niedergelegt, wobei sich eine große Menschenmenge einfand, die ihren deutschfeindlichen Gefühlen freien Lauf ließ. Die Durchführung der Arbeiten war durch polizeiliche Absperrmaßnahmen gewährleistet. Der Aufforderung der Ordnungspolizei an die Menge, sich zu zerstreuen, kam diese nicht nach. Aus diesem Anlaß wurden Männer des Einsatzkommandos der Sicherheitspolizei und des SD für kurze Zeit eingesetzt, die binnen kürzester Zeit die Menschenansammlungen zerstreuten und bei dieser Gelegenheit 48 Personen festnahmen. 40 Personen wurden nach Überprüfung und eingehender Verwarnung wieder entlassen, während 8 Personen wegen reichsfeindlicher Äußerungen, Tragens besonderer Abzeichen und wegen Widerstandes vorläufig in Polizeihaft verblieben.

Die Vernehmungen und sonstige Feststellungen ergaben, daß die Organisation der Kundgebung wie auch das Tragen des Streichholzabzeichens von Angehörigen des Gymnasiums in Luxemburg vorbereitet wurde und im wesentlichen in der deutschfeindlichen Beeinflussung seitens der Lehrer dieser Anstalt seinen Ursprung findet. Nach den weiteren Feststellungen wird der Studienzirkel der katholischen Mittelschule als Hauptträger der in der letzten Zeit verstärkten deutschfeindlichen Tätigkeit, die sich z. T in der Anbringung deutschfeindlicher Inschriften und in dem Abreißen von Plakaten der VdB äußerte, anzuführen sein. Als Hintermänner dieses Studienzirkels werden in deutschfeindlichen Kreisen der Leiter desselben, der Klerus und die Mittelschullehrerschaft angesehen.

Neben den Luxemburgern, die sich in den gemeinsten Beschimpfungen der Deutschen bei der Niederlegung des Denkmals ergingen, fanden sich besonnene Luxemburger, die daran erinnerten, daß die jetzt gezeigte Liebe und Begeisterung zu dem Denkmal nicht immer bestanden habe. Es wurde darauf hingewiesen, daß bei der Errichtung des Denkmals ein wahrer Zeitungskrieg und öffentlicher Meinungs Austausch über die Figur der "Sieger-

göttin"ausgebrochen war. Das Luxemburger Wort habe damals den Standpunkt vertreten, daß die öffentliche Aufstellung einer solchen Plastik, die eine kaum bekleidete Frau darstellte, unsittlich wäre. Das Escher Tageblatt verbat sich diese Feststellungen und machte eine Bemerkung darüber.

Die Bevölkerung Luxemburgs, die durchaus nicht einheitlicher Auffassung war, zumal sich auch die Geistlichkeit gegen die Aufstellung dieses Denkmals, das sie als Schandfleck des Landes Luxemburg bezeichnete, aussprach, machte teilweise humoristische Bemerkungen und verfolgte die Zeitungsdebatte entsprechend.

Unter Bezugnahme auf diese Feststellungen, nach denen die klerikalen, früher das Denkmal in jeder Weise angreifenden Kreise sich heute in aktiver Form für dessen Weiterbestehen einsetzten, fehlt es nicht an Hinweisen, daß der jetzige Fall deutlich zeige, daß eben jeder Anlaß, der irgendwie Angriffspunkte gegen das Verhalten deutscher Stellen zeige, entsprechend ausgeschlachtet würde, wenn dabei auch eine gegen früher grundsätzlich veränderte Haltung angenommen werde, um in möglichst weitgehender Form dem weiteren deutschen Einfluß entgegenzuarbeiten. Die Zahl dieser sachlich denkenden Luxemburger ist aber äußerst gering, wird sich im wesentlichen auf die Kreise der deutschgesinnten VdB-Angehörigen beschränken.

Die vorgenommenen Verhaftungen werden in Luxemburg zum Anlaß genommen, sich weiter in hetzerischer Form deutschfeindlich zu betätigen. Es werden Bemerkungen gemacht wie "Wenn die Deutschen meinen, daß sie damit die Luxemburger dem Anschlußgedanken näher bringen, dann haben sie sich gewaltig in den Finger geschnitten".



Rendez-vous bei der "Gëlle Fra" vrum Café des Casemates: de la gauche —>

Robert Schaack, Léon Thoss, René Hostert, Jos Hein, Jim Conrardy, Félix Engel, Edouard Kinnen, Lambert Dupong, Eug. Goergen, Vincent Thill, Roger Schneider, Marcel Gérard, René Kolbach, ... ,Emile Geisen [Photo-souvenir de la prom. 1937]

Ons Stad:

Eines der wenigen Monumente der Stadt Luxemburg war 1940 die 1923 errichtete "Gëlle Fra". Die auf einem Obelisk stehende vergoldete Siegesgöttin erinnerte an die luxemburgischen Freiwilligen des Ersten Weltkrieges, die auf alliierter Seite gefallen waren. Hier legten ausländische Delegationen, aber auch die wenigen offiziellen Staatsbesucher Blumengebinde nieder, und so wurde aus diesem von der Bevölkerung finanzierten Kunstwerk bald ein nationales Monument, das die Freiheit und Unabhängigkeit des Landes symbolisierte.



L'illumination de la «Gëlle Fra»

Vom 10. Mai bis zur Zerstörung der "Gëlle Fra" kam es immer wieder vor, daß unerschrockene Luxemburger dort Blumensträuße niederlegten, um so ihrer Gesinnung Ausdruck zu verleihen.

Als Gauleiter Simon sich daran machte, die Herzen der Luxemburger für das Deutschtum zu gewinnen, war ihm klar, daß alle Denkmäler, die an die Unabhängigkeit des Landes erinnerten, verschwinden mußten. An erster Stelle stand dabei die "Gëlle Fra".

Bei den ersten Überlegungen, die deutscherseits deswegen angestellt wurden, war daran gedacht worden, eine Einheit der Wehrmacht damit zu beauftragen. Dies scheiterte aber am Militärbefehlshaber in Belgien und Nordfrankreich, General von Falkenhausen, der dem Kommandeur der 71. Infanterie-Division untersagte, "Kräfte zur Durchführung einer Maßnahme zur Verfügung zu stellen, die ausschließlich auf dem Gebiet der Zivilverwal-

tung liegt". Von seiten der Aktivisten der Volksdeutschen Bewegung war angeregt worden, die "Gëlle Fra" im Anschluß an die erste Großkundgebung mit Gauleiter Simon am 28. September 1940 zu zerstören. Doch daraus wurde nichts, da man deutschfeindliche Kundgebungen befürchtete.

Am 10. Oktober wurde der Stadtarchitekt, Herr Petit, mit der Angelegenheit befaßt, nachdem Dr. Münzel, der Stellvertreter des Chefs der Zivilverwaltung, sich bei Oberbürgermeister Hengst darüber beschwert hatte, daß das Denkmal immer noch stünde. Stadtarchitekt Petit versuchte nun, durch verschiedene Vorschläge zur Entfernung der französischen Inschriften das Denkmal selbst vor einem Abbruch zu schützen. Diese Anregungen stießen aber auf völlige Ablehnung seitens des Gauleiters.

Am Freitag, dem 18. Oktober, wurden der Stadtarchitekt und der Leiter des Stadtbauamtes zum deutschen Stadtamtmann Boggemes bestellt und erhielten den Auftrag, das Denkmal innerhalb von drei Tagen abzureißen und das Material zu beseitigen. Trotz ihrer Proteste und des Hinweises, die Arbeiten seien in dieser kurzen Zeit nicht zu bewältigen, bestand Boggemes auf der Durchführung. Herr Petit sah sich deswegen gezwungen, Vorarbeiten zum Abbruch durchzuführen. Er nahm Kontakt mit mehreren Bauunternehmern auf, um mit ihnen die Möglichkeiten eines fachgerechten Abbruchs zu erörtern. Einige Bauunternehmer lehnten es rundweg ab, bei der Zerstörung des Denkmals mitzuwirken, und einer, der prinzipiell dazu bereit war, scheiterte an der Weigerung seiner Arbeiter, bei dieser Tat mitzumachen. Immerhin verbreitete sich an diesem Tag die Nachricht in der Stadt, daß die Zerstörung des Denkmals erfolgen sollte.

Am Samstag, dem 19. Oktober, ließ Oberbürgermeister Hengst Petit zu sich kommen. Nachdem er gehört hatte, daß die privaten Bauunternehmer sich weigerten, den Abbruch vorzunehmen, verlangte er, daß die Arbeiter des städtischen Bauamtes das Denkmal abreißen sollten. Alle Argumente gegen diesen Plan lehnte er kategorisch ab, und so kam man auf den Gedanken, den Obeliscen mittels einer Dampfwalze umzuziehen. Man bestellte eine Arbeiterkolonne, holte Seile, Feuerleitern und von Karp-Kneip eine Dampfwalze. Zwar wurde noch versucht, Zeit zu gewinnen, doch schließlich wurde der Stadtarchitekt schriftlich vom Oberbürgermeister aufgefordert, sofort die Zerstörung vorzunehmen. Von Petit informiert, rief Bürgermeister Diderich den Schöffenrat zusammen, aber ihr Antrag, den Abbruch zu verschieben, stieß ebenfalls auf Ablehnung.

Als man sich nun an die Verwaltungskommission wandte, gelang es den Regierungsräten Simmer und Carnes, bei der Zivilverwaltung eine einstweilige Einstellung der Abbrucharbeiten zu erreichen. Ein erster Versuch, den Obeliscen umzureißen, mußte aufgegeben werden, da die Stricke rissen.

In der Zwischenzeit waren Kreisleiter Müller aus Trier und der Distriktsleiter der VdB, Marius Didesch, zur "Gëlle Fra" gekommen. Sie ließen sich

't Lidd vun der Gölle Fra.

1. Ewäll stinn ech hei scho laangech,
An der Hand mei gölle Paangech;
Bei dem Daag a bei der Nuecht
Dei zwee Jongen ze bewaachen
Dei do nidde Schleiwi maachen,
Weï de Krig se haat geschluecht.
2. Stinn a Sonn a stinn a Sturem,
Lossen nie mei Rondel fuhren,
Seef de Bass och nach sou urg;
Weï den Cito mech placeiert,
Hun nach nie e Glidd gereihert,
All dei Meint a Johren durch.
3. Önnne jauwen d'Aut'mobillen
An ons Mammekanner spillen
Bei de Bänken an dem Sand,
All dei Kanner dei no Zeiten
Weï hir Eltre ginn an d'Weiten
A sech deelen 't Heemechtsland.
4. Nuets beim warme Summerwieder
Souren önnen d'Kichekieder
Un der Broscht vun dem Zaldot,
An dei komme vun de Balen
Lossen öm d'Gelänner falen
Watt s'ewäll schons laang geplot.
5. An de Summer bal all Sonndeg
Matt em Fuendel schwarz, rout, goldeg
Komme Belscher öm de Wues,
Wann se museken an Trommen,
Spillen Uelzecht, Brabançonnen,
Könnt mer Quetschgeroch an d'Nues.
6. An dei Leit aus Frankreich, Belgien
Si begleet vun de Konsälljen
Matt vill Gielercher a Strauss;
Wann ech kucken all dei Afen,
Seewen't Rouder oder Paafen,
Gi mer d'Dronkenellen aus.
7. d'Fuesend get 'mol deserteiert,
Hutt der mech all gudd geheiert?
A scho klappt mer haut de Bols,
't get gesicht e reichen Alen
An da get eng Rull gehalten:
d'Gölle Fra ass net vun Holz!

Sepp Thill. 23. 1. 1931

davon überzeugen, daß der Abbruch so schnell nicht durchzuführen sei und versprochen, beim CdZ zu intervenieren. Die Dampfwalze, die Feuerleitern und die Stahlkabel wurden in die Depots zurückgebracht. Kreisleiter Müller ordnete jedoch an, um das Denkmal einen drei Meter hohen Bretterzaun zu errichten, was gegen 19.00 Uhr auch geschehen war.

Während des ganzen Nachmittags waren zahlreiche Luxemburger zur "Gëlle Fra" gekommen, deren Verhalten der SD folgendermaßen beschrieb: [... siehe SD-Bericht]

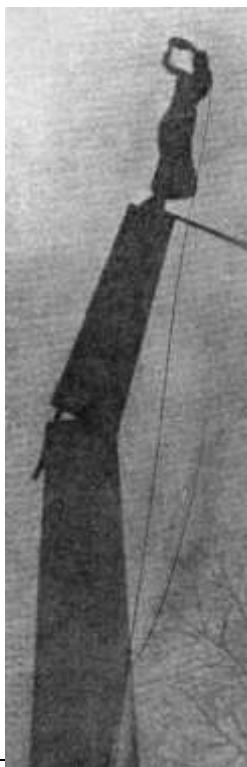
Auch am Sonntag pilgerten die Stadtbewohner zahlreich zu ihrer "Gëlle Fra". Am gleichen Tag hielt der Gauleiter seine erste große Rede vor den Arbeitern in Esch. Mit keinem Wort ging er auf die Ereignisse in der Stadt Luxemburg ein.

Am Montagmorgen blieb es dann auch in Luxemburg ruhig. Am Nachmittag des 21. Oktober aber verlangte der Oberbürgermeister erneut die sofortige Zerstörung des Denkmals. Diesmal gab es keine Möglichkeit mehr, den Abbruch zu verhindern. Ein Stahlseil wurde um den oberen Teil des Obelisken gelegt, und mit der Dampfwalze wurde dieser dann umgezogen. Beim Sturz brach die "Gëlle Fra" in drei Teile. Das untere Schaftstück des Obelisken wurde in gleicher Weise umgelegt. Vorher hatte die Firma Jacquemart aber noch die beiden Bronzefiguren am Sockel abmontiert und sie so vor der Zerstörung gerettet. Die Bruchstücke des Obelisken und des Sockels wurden dann zum Bauhof der Gemeinde nach Hollerich abtransportiert. Noch etwa eine Woche lang waren die Arbeiter der Gemeinde damit beschäftigt, den Sockel abzutragen und den Platz als Blumenbeet herzurichten. Die im Sockel eingemauerten Urkunden wurden vom Stadtarchitekten gerettet und im städtischen Bauamt in Sicherheit gebracht. [...]

Immerhin registrierte der SD auch die negativen Folgen, welche die Zerstörung der "Gëlle Fra" hatte: "Die vorgenommenen Verhaftungen werden in Luxemburg zum Anlaß genommen, sich weiter in hetzerischer Form deutschfeindlich zu betätigen. Es werden Bemerkungen gemacht wie «Wenn die Deutschen meinen, daß sie damit die Luxemburger dem Anschlußgedanken näher bringen, dann haben sie sich gewaltig in den Finger geschnitten»."

Um diesen entgegenzuwirken, versuchte die gleichgeschaltete Presse die Zerstörung zu begründen und zu erklären. Im Luxemburger Wort vom 23. Oktober 1940 sprach man vom "Ende einer güldenen Lüge", von "einer Maßnahme geschichtlicher Gerechtigkeit" und von der Beseitigung des Schandmales des Brudermords", konnte aber damit die Luxemburger nicht überzeugen. Auch als Gauleiter Simon im Februar 1941 versprach, an der Stelle der "Gëlle Fra" ein Denkmal für Johann von Böhmen, "(...) der im Kampfe gegen England gefallen ist", errichten zu lassen, hatte man dafür wohl nur ein müdes Lächeln.

Paul Dostert [Ons Stad]



Das Ende einer „gülden“ Lüge

**Beseitigung des Schandmals des Brudermords
— eine Maßnahme geschichtlicher Gerechtigkeit**

Das Denkmal des Brudermordes, das "Monument du Souvenir", ist beseitigt. Ein Schandmal wurde ausgelöscht, das jeden deutsch denkenden Luxemburger immer empören mußte, weil es den Kampf Deutscher gegen Deutsche verherrlichte.

Als es am 27. Mai 1923 in Anwesenheit französischer Jäger und belgischer Regimenter errichtet wurde, sollte es eine Erinnerung sein an jene Luxemburger, die zu französischen Kriegsdiensten gepreßt worden waren. Damals sprach man von Freiheit, Zivilisation und Kultur, für die viele Luxemburger gefallen sein sollten, und schlug damit frech der Wahrheit ins Gesicht; denn die Luxemburger, die bei Ausbruch des Weltkrieges in Frankreich und Belgien arbeiteten, wurden gezwungen, die Waffe gegen ihre deutschen Brüder zu ergreifen.

Hunderte hatten den Versuch gemacht, auf Umwegen wieder in ihre Heimat zurückzukehren; die meisten aber sperrte man in Konzentrationslager, verprügelte sie, als sie sich zur Wehr setzten, um nicht die Uniform der französischen Legion tragen zu müssen; man hat sie in den Gefängnissen gequält, mit Erschießung gedroht und mißhandelt wie ein Stück Vieh, weil sie sich nicht dazu hergeben wollten, ihre deutschen Brüder zu morden.

3000 Luxemburger mußten unter diesen Voraussetzungen mit der französischen Trikolore marschieren und den endlosen Weg des Leidens bis zur Selbstaufopferung gehen. Nur 500 kehrten von ihnen wieder in die Heimat zurück. Schlimmer wie ihre Hilfstruppen, Senegalesen, Marokkaner und Mongolen, behandelten die Franzosen die deutschstämmigen Luxemburger; sie wurden dort eingesetzt, wo die Kugeln der deutschen Soldaten am dichtesten einschlugen, sie dienten als Kugelfang, als Kanonenfutter für die dahinter liegenden Franzosen; ein Sadismus ohnegleichen, wie ihn nur der französische Haß gegen alles Deutsche gebären kann: Deutsche mußten auf Deutsche schießen. Aus dem gleichen Geist sprach Clemenceau das Wort von den zwanzig Millionen Deutschen, die zuviel auf der Welt seien.

Nein, das "Monument du Souvenir" ist kein Denkmal für Helden!

Das Denkmal hat nur dem einen schändlichen Zweck gedient, Frankreichs schlechtes Gewissen durch eine heuchlerische Geste zu beruhigen und jenes unheilvolle Gift in die Luxemburger Gemüter zu träufeln, das den Haß und die Ablehnung gegen Deutschland bestärkte. Das Machwerk der Entente, das "Monument du Souvenir" in Luxemburg, auf dem in großen Tafeln der französische General Foch Worte des Hasses gegen Deutschland einmeißeln ließ, hat nie eine Berechtigung besessen, in Luxemburg zu stehen.

Gleißnerische Worte und lügenhafte Paraden haben den Luxemburgern den wirklichen Sinn dieses Denkmals verschleiert, sonst hätten sie dieses Schandmal des Massenmordes armer Luxemburger Jungens schon längst abgerissen und vernichtet, damit es aus ihren Auge wäre.

Warum hat man nicht jenen Luxemburgern, die auf der Seite ihrer Brüder kämpften, ein Denkmal errichtet, oder jenem Mann, dem Fürsten Bismarck, der 1867 Luxemburg vor der Habgier Napoleons III. rettete, an den das kleine Land Luxemburg mit Haus und Hof und allen seinen Bewohnern von seinem eigenen sogenannten "Landesvater" verkauft werden sollte. Damals hat Bismarck, der eiserne Kanzler, durch die Macht seiner Persönlichkeit und durch die Stärke des Reiches den Krämerhandel unterbunden und bewahrte so Luxemburg vor dem Schicksal, Schacherobjekt französischer Herrschaftsgelüste zu sein.

Das hat man alles vergessen und als unwichtig gehalten, weil die französische Zunge es so vorredete. Den deutsch denkenden Luxemburgern hat dieses Denkmal des Brudermordes, das Machwerk des französischen Imperialismus, immer beleidigt. Wer heute noch, nachdem das Bewußtsein um die deutsche Wesensart Luxemburgs wieder in jeden gedrungen ist, an diesem "Monument du Souvenir" hängt, der schließt sich aus aus der Gemeinschaft des deutschen Luxemburgs, der gehört zu jenem Gesindel von Spekulanten, die aus der Umstellung dieser Tage ihren Profit ziehen wollen, die es aber niemals fertig bringen, sich gläubig und mutig zu der deutschen Sache zu bekennen. Sie können zu jenen gehen, in deren Geist das Denkmal errichtet worden ist, zu den Franzosenfreunden und Judenanhängern, die heute Südfrankreich bevölkern. Das Denkmal des Brudermordes ist entfernt, und es können sich ihm jene anschließen, die es bedauern.

[*Luxemburger Wort* / 23. Oktober 1940]



So rächt sich geschichtliche Unwahrheit

Ein Luxemburger schreibt uns:

Im Lichte der Ereignisse der letzten Tage wird es klar, daß sich die Luxemburger durchgesetzt haben, die im Mai 1923, wo auf dem Konstitutionsplatz ein Denkmal für die im Weltkriege unter der französischen Fahne gefallenen Luxemburger errichtet wurde, der Ansicht waren, und diese Ansicht in Wort und Schrift verteidigten, man täte besser daran, ein solches Monument nicht zu bauen. Es wäre nämlich falsch, wenn man annehmen wollte, damals hätten alle Luxemburger diesem Plan zugestimmt und das Denkmal wäre unter dem allgemeinen und ungeteilten Beifall aller Luxemburger zustande gekommen.



Die Luxemburger Volkszeitung war damals Chorführerin der Stimmen, welche vom neutralen Luxemburger Standpunkt aus Bedenken dagegen erhoben, daß inmitten der Hauptstadt eine dauernde Verherrlichung denen gestiftet werden sollte, welche bei aller Anerkennung ihrer persönlichen Einsatzbereitschaft für ein Ideal, an das eine Minderheit wohl glauben mochte, doch in keinem Falle mit dem allgemeinen Volksdenken und Rechtsempfinden in Luxemburg identifiziert werden durfte. Ganz abgesehen davon, daß eine solche Haltung nach vom damaligen rechtlich-internationalen Standpunkt aus allen Ernstes hätte angefochten werden können. Dazu kam dann auch noch der wesentliche Umstand, daß die 3000 Luxemburger, welche als Freiwillige in den französischen Militärlisten aufgeführt waren, gar nicht so freiwillig Waffendienst unter dem französischen Kommando

genommen hatten, als das den Anschein haben mochte. Es war nämlich in der Stadt Luxemburg zuerst und auch nachher im Lande nach und nach durchgesickert und schließlich auch von allen Seiten bestätigt worden, daß, abgesehen von einer mehr oder weniger großen Zahl Jugendlicher und zum Teil auch unreifer Enthusiasten, die sich für die französische Sache auf dem Kampffeld in Frankreich schlagen wollten, die meisten der 3000 sogenannten Freiwilligen unter dem Druck eines Entwederoder sich bereit erklären mußten, in die französische Kampffront zu treten. Sie hatten nur die Wahl zwischen dem Konzentrationslager und dem aktiven Heeresdienst.



Gerade jetzt werden die Luxemburger, denen es um die geschichtliche Wahrheit und nicht um eine romantische Verklärung einer angeblichen restlosen heldenhaften Begeisterung zu tun ist, leichte Mühe haben, an diese verbürgte Darstellung zu glauben, wenn sie sich nur erinnern wollen, wie ein großer Teil der aus unserem Süden nach Südfrankreich evakuierten Landsleute von ihren dortigen französischen "Freunden" behandelt wurden. So gut waren sie dort aufgehoben, daß sie mit allen Fasern ihres Herzens den Tag herbeisehnten, wo sie, auf welchen beschwerlichen Wegen auch immer, nach einer zum Teil verödeten Heimat wieder zurückkehren durften. Seither steht es unerschütterlich bei ihnen fest: Niemals wieder nach Frankreich. Auch damals im Weltkrieg blühte unseren Luxemburger Landsleuten in Frankreich kein schöneres Los. Sie durften in den Reihen der nicht sehr hoch im Ansehen stehenden französischen Fremdenlegion in den vorderen Kampfreiheiten den deutschen Kugelregen zuerst auffangen und so den französischen Soldaten gleichsam als Deckung dienen.

So sieht die geschichtliche Wahrheit in Wirklichkeit aus. Das Denkmal "Gölle Fra" war also im Lichte der geschichtlichen Wahrheit betrachtet eine beabsichtigte oder auch nicht beabsichtigte Täuschung des gutgläubigen Luxemburger Volkes. Dieses selbe Luxemburger Volk aber rächte sich mit

seinem instinktmäßigen feinem Empfinden für alles Wahre und Echte, daß es bei der volkstümlichen Benennung des Denkmals von seiner gefälschten Gegenständlichkeit noch nicht einmal Notiz nahm, sondern die an sich nebensächliche Figur des den Sieg symbolisierenden Genius zum Vorwurf seiner Benennung nahm, wie das ein hervorragender Schriftsteller noch in der letzten Zeit in einer geistreichen Rede feststellte.

Das Luxemburger Volk nannte das Denkmal nicht "Monument du Souvenir", wie es in der amtlichen Sprache hieß, was an und für sich noch wenig genug bedeutete, sondern "Gölle Fra". Die vergoldete Frauengestalt drängte sich seiner Beobachtung und seiner Bewertung mehr auf als der in Bronze gegossene tote Soldat. Über diesen mochte es so seine eigene, zwar nicht ausgesprochene, aber umso sicherer gefühlte eigene Meinung haben. Das Denkmal der "Gölle Fra" stand auf keinem festen Sockel. Es stand auf einem geschichtlich unwahren Fundament. Es hatte darum während der sieben Jahre seines Bestehens kein inneres und auch ein sehr lockeres äußeres Verhältnis zu den Luxemburgern gefunden.

Manche Luxemburger glauben auch, unter dem Stein der "Gölle Fra" liege der Leichnam eines im Kriege gefallenen Luxemburgers; in Wahrheit aber befinden sich die luxemburgischen Soldatengräber im Mausoleum des Liebfrauenkirchhofes.

Es ist auch anzuraten, daß wir im Zusammenhang mit dem Gesagten unsere Meinung über die geschichtliche Fundierung unserer sonstigen Denkmäler und Zeichen, welche im Lande anlässlich unserer Unabhängigkeitsfeiern vom letzten Jahr in Form von Gedenksteinen und Bäumen errichtet wurden, revidieren. Auch diese Symbole einer "Unabhängigkeit" betrafen, im Lichte der Geschichte gesehen, doch in Wirklichkeit nur eine fiktive, das heißt eine eingebildete. [Luxemburger Wort/ 24. Oktober 1940]



Gesichter aus dem Athenee



Antoinette Thill



Francis Reitz



Jean Schumacher



Jacqueline Kohnen



Paul Schiltz



Paul Margue



Gast Ternes



Edouard Wolter

Hoher Besuch in Luxemburg

«Am Dienstag, dem 29. Oktober 1940, hatten sämtliche Schüler des Landes schulfrei, da die gesamte Lehrerschaft einer Kundgebung beiwohnen mußte, in welcher Reichserziehungsminister Rust und Gauleiter Simon ihre Zuhörer aufklärten, wie sie ihren Unterricht in Zukunft in nationalsozialistischem Sinne zu halten hätten!»

[Paul Diederich: Athenäum 1932-1946]

Dieser etwas beiläufigen Aussage auf Seite 122 in dem Buch von Paul Diederich **«Athenäum 1932-1946: Wohnort und Schule»** sind wir nachgegangen und versuchen, diesen Tag und seine Konsequenzen aufzuzeigen.



Als Vorankündigung zu diesem Mega-Event war am 28. Oktober 1940 folgende Vorstellung im *Luxemburger Wort* zu lesen:

Luxemburg, 28. Okt. Reichsminister Bernhard Rust wird am Dienstag, den 29. Oktober, Luxemburg besuchen und bei dieser Gelegenheit zur gesamten Erziehererschaft sprechen.

Reichsminister Bernhard Rust, dessen Name mit dem Westmarkgau Koblenz-Trier vor allem durch die Gründung der Hochschule für Lehrerinnenbildung in Koblenz-Oberwerth und der Hochschule für Lehrerbildung in Trier auf immer verbunden sein wird, stammt aus Hannover. Dort wurde er an 30. September 1883 geboren.

Nach dem Besuch des Hannoverschen Gymnasiums hat Rust Germanistik, Philosophie und klassische Philologie studiert und im Jahre 1909 das Amt eines Oberlehrers am Ratsgymnasium zu Hannover angetreten. Als Leutnant der Reserve, später als Kompanieführer, machte er den Weltkrieg mit und erwarb mehrere Kriegsauszeichnungen, so unter anderem das Ritterkreuz des Hohenzollernschen Hausordens mit Schwertern.

Nach dem Weltkrieg wirkte Rust weiter als Studienrat in Hannover, wurde 1924 Bürgermeister in Hannover und 1930 Abgeordneter zum Hannoverschen Provinziallandtag. Seit 1930 gehört Rust als nationalsozialistischer Abgeordneter dem Reichstag an. Schließlich wurde Rust dann Gauleiter der NSDAP in Hannover. Am 4. Februar 1933 ernannte ihn das neue Kabinett Hitler zum kommissarischen Preussischen Kultusminister. Bereits am 22. April 1933 jedoch bestätigte ihn Ministerpräsident Göring als Minister für Wissenschaft, Kunst und Volksbildung. Ein Erlass des Reichspräsidenten von Hindenburg vom 1. Mai 1934 unterstellte sodann Rust das gesamte Erziehungs-, Bildungs- und Unterrichtswesen des Reiches. Rust war damit zum Reichsminister für Wissenschaft, Erziehung und Volksbildung geworden.

Reichserziehungsminister Rust in Luxemburg

Der Reichserziehungsminister und Gauleiter Simon vor der Luxemburger Erzieherchaft.

L u x e m b u r g, 29. Okt. Reichserziehungsminister Rust und der Chef der Zivilverwaltung, Gauleiter Gustav Simon treffen heute in Luxemburg ein und sprechen, wie bereits gestern angekündigt, um 11 Uhr im Stadthausaal (Cercle) vor der gesamten Luxemburger Erzieherchaft.

Die Kapelle eines Flak-Regiments, Polizei unter Waffen und die Volksdeutsche Jugend mit ihren Fahnen hatten auf dem Paradeplatz Aufstellung genommen. Der Minister und der Chef der Zivilverwaltung schritten nach ihrem Eintreffen auf dem Paradeplatz die Front der Ehrenformationen ab und begaben sich dann in den feierlich geschmückten Stadthausaal, um vor der gesamten Luxemburger Erzieherchaft über die Aufgaben und den Sinn deutschen Erziehertums zu sprechen.

Also aus dem ganzen Land, von Diekirch über Echternach bis Esch/ Alzig hatten die Deutschen die Professoren nach dem Cercle-Gebäude in der Stadt mit Autos zusammengekarrt, obschon überall solchfolgende Appelle die Leute zum Benzinsparen aufforderten:

Benzin-Sparen

Die Tatsache, daß der heutige Benzinspreis einer der größten Posten in der Kostenbilanz des Automobilisten darstellt, läßt es selbstverständlich erscheinen, daß man auf eine eventuelle Reduzierung dieses Verbrauches besonders bedacht ist.

Denn, wird bei einer 60 km-Fahrt nach jeder 5. Minute eine „Spitze“ von 80 km/St. mit einer 1/2 Minute Dauer eingeleitet, dann kann der geplante 60 km-Strecke auf 60 km/St. gebracht werden.

Durch ein Spalier von **VD**-Jugendlichen und **VAB**-Anhängern mußten die Professoren hindurch ins Gebäude und zum Saal im ersten Stock. Der Saal war geschmückt mit Fahnen, durchsetzt mit Wehrmachtsangehörigen, mit Parteigängern, mit Nazis, mit Weisshemden der **VAB**.

„Gott gibt dem Faulen kein Brot und dem Feigen keine Freiheit!“

Reichserziehungsminister Rust und Gauleiter Gustav Simon sprachen zur luxemburgischen Erzieherchaft



Reichserziehungsminister Rust nahm am Dienstagmittag anlässlich seiner Durchreise durch Luxemburg in der Hauptstadt des Landes Gelegenheit, zu der gesamten Erzieherchaft des Landes zu sprechen und ihnen die Richtlinien zu geben, die zukünftig für die gesamte Jugenderziehung des Landes im nationalsozialistischen Sinne anzuwenden sind.

Als der Minister kurz nach 11 Uhr vor dem Cercle-Gebäude in Begleitung des Chefs der Zivilverwaltung in Luxemburg, Gauleiter Gustav Simon, eintraf, war zu seinen Ehren eine Hundertschaft der Schutzpolizei sowie Gliederungen der Volksdeutschen Bewegung angetreten.

Unter den Klängen des Präsentiermarsches schritt der Minister mit dem Gauleiter die Ehrenfronten ab und begab sich dann durch die spalierbildende Jugend, die den Minister mit stürmischen Heilrufen begrüßte, zum Versammlungssaal des Cercle, in dem sich bereits die Vertreter von Partei und Staat, der Wehrmacht, der VdB, sowie die gesamte Lehrerschaft versammelt hatten.

Regierungspräsident Siekmeyer begrüßte den Minister und den Gauleiter auf das Herzlichste.[...]

"Wir Lehrer und Erzieher im Gau Koblenz-Trier sind außerordentlich stolz darauf, daß die Erzieherchaft im nationalsozialistischen Kampf eine ganz bedeutende Rolle einnimmt, und ich glaube, daß ich Ihnen als ihr Gauamtsleiter versprechen kann, daß die Erzieherchaft in Luxemburg an der Eroberung der Luxemburger Deutschen ebenso beteiligt sein wird, wie die Erzieherchaft im übrigen Gaugebiet."

Sodann nahm der Chef der Zivilverwaltung in Luxemburg, Gauleiter Gustav Simon, das Wort zu längeren Ausführungen: [...]

Der Gauleiter sprach eingangs von der Neugestaltung des Großdeutschen Reiches und damit zugleich der Neugestaltung des europäischen Kontinents. [...]

Die bisherigen politischen Aufgaben der Bevölkerung werden wahrgenommen von der Volksdeutschen Bewegung, nicht mehr von den Parteien von ehemals. [...]

An die Luxemburger Erzieherchaft gewandt, sagte er: Ich kann zu Ihnen aus Erfahrung sprechen, denn ich selbst bin aus Ihrem Stand hervorgegangen und weiß infolgedessen, wie auf dem Gebiet der Erziehung die Neuordnung durchzuführen ist. [...]

In Adolf Hitler ist uns ein Erzieher erstanden, der uns die Gesetze des deutschen Lebens wieder gelehrt hat, der uns gezeigt hat, wie wir als Einzelner und als Volk leben müssen, damit Deutschland lebt, damit das Deutsche Reich eine Zukunft hat. [...]

Er hat uns das Gesetz der Rasse, das Gesetz der Gemeinschaft, das Gesetz der Auslese, das Gesetz der Führung und der Gefolgschaft und das Gesetz der Verpflichtung zu nationaler und sozialer Gemeinschaft und vor allen Dingen und nicht zuletzt das Gesetz des Kampfes gelehrt. [...]

Wenn ich auf der einen Seite nun nicht verlange, daß Sie auf einen Schlag nationalsozialistisch werden, dann muß ich doch eine Forderung stellen, von der ich nicht abgehen kann und darf. Sie heißt: die Erzieherchaft Luxemburgs muß sich als deutsche Erzieherchaft fühlen. Jeder einzelne von Ihnen und jede einzelne Erzieherin muß ein Bekenntnis ablegen zur deutschen Volksgemeinschaft. Ohne dieses Bekenntnis ist eine Tätigkeit in der Schule nicht möglich und nicht denkbar. Dieses Bekenntnis darf kein äußeres sein. Es kann nicht nur aus Worten bestehen, es muß vielmehr bestehen in der tatsächlichen Mitarbeit am deutschen Gedanken. Sie können aber diese Mitarbeit nur in der Volksdeutschen Bewegung leisten. Infolgedessen möchte ich Ihnen verbindlichst erklären, daß auf Dauer hier niemand erziehen kann, der nicht aktiv in der Volksdeutschen Bewegung tätig ist. [...]

[...] Die interessanten Ausführungen der beiden Redner wurden oft durch langanhaltenden Beifall unterbrochen. Die Lieder der Nation beschlossen die Kundgebung.

Für die Lehrerschaft

Am Montag, den 28. Oktober findet um 11 Uhr im Festsaal des Cerclegebäudes in Luxemburg eine Dienstversammlung der weltlichen Lehrer und Lehrerinnen (Professoren und Professorinnen) aller Schularten des Landes statt. Die Direktoren der verschiedenen Anstalten, der Oberschulinspektor und die Schulinspektoren wohnen gleichfalls der Versammlung bei. — Die Volksdeutsche Bewegung führt in den nächsten Monaten in den einzelnen Ortsgruppen eine Schulung ihrer Amtsträger durch. Die weltlichen Lehrer und Lehrerinnen aller Schulordnungen sind auf Anordnung des Chefs der Zivilverwaltung verpflichtet, an den wöchentlichen Schulungsabenden teilzunehmen. — Im „Luxemburger Schulbote“ erscheint eben der Ergänzungslehrplan für die Primärschulen.

Soweit die Berichterstattung in der Nazi-eigenen Hauspostille
«*Luxemburger Wort*»

Und damit war diese "erhabene" Feierstunde überstanden!

Was die Luxemburger Erzieher noch erwartete, kann aus dem nebenstehenden Ausschnitt erahnt werden.

maugi [à suivre]



Konferenz
am Musée vun der Stad Lëtzebuerg
(6. März 2003)

« D'Pädagogik vun de Jesuiten an hirem ale Kolléisch zu Lëtzebuerg (1603-1773) »

Wann de Stater Kolléisch an dëse Méint säi 400. Jubiläum feiert, da kënnt ee net derlaanscht, op déi éischt 170 Joer no sénger Grëndung zréckzekucken, während denen d'Jesuiten d'Schoul gefouert hun. Aus der Distanz ass et sécher méi einfach, d'Stärkten an d'Schwaachpunkten vun dëser Pädagogik ze beschreiwen. Vläicht kann sech awer och eis heiteg Diskussioun no der Pisa-Studie vum lëschte Joer un där aler Erzéiungsmethod inspiréieren. Net datt sie onbedéngt Äntwerten op eis Froen an Afrostellunge vun haut hätt an datt déi Äntwerten och 100%eg géingen zoutreffen, mee doduerch, datt mir eisen Horizont erweideren a kucken, wéi d'Pädagoge vun deemools mat hire Méttelen an op hirem Wëssensstand den Enseignement ugaange sin.

Ech wëll also weder eng blann Apologetik vun de fréiere Jesuiten hirer Pädagogik maachen, nach ee Kräizzuch géint eis heiteg Lycéen oder souguer den Educationnsministère lancéieren! Als Jesuitepater an Historiker, de selwer net an engem Jesuitekolléisch opgewuess ass, war ech einfach fuerwëlzig, fir déi originell Pädagogik besser kennen ze léieren. Als mündige Bierger an Aumônier vu Jugendlechen, den esou munches vun der Schoul vun haut matkritt, läit mir d'Erzéiung vun de Jonken natiirlech staark um Häerz. Ech wëll haut probéieren, ee méiglechst objektive Bléck an dat Stéck Vergaangenheet ze werfen, mee och heiansdo Parallelen mat haut zéien, am positive wéi am negative Sënn.

Wéi also huet den originelle pädagogische System vun de Jesuiten ausgesinn, an dem während 170 Joer déi männlech Jugend vu ganz Lëtzebuerg erzugin ass ? Wat ware séng Stärkten a Schwächen? Wéi eng Ufroen an Ustéiss loosse sech vun do aus vläicht fir d'Schoul vun haut a mar fannen?

1. De Kader vum Enseignement : Entstoen an Entwécklung vum Lëtzebuurger Kolléisich

D'Jesuite konnten sech no laangem Hin an Hir am Joer 1594 hei zu Lëtzebuerg etablieren. Vun Ufank un waren sie geruff gin, fir e Kolléisich ze grënnen an d'Jugend ze erzéien. Et huet awer bal 10 Joer gebraucht, bis de passenden Terrain a Gebeilechkeeten, déi finanziell Mëttel an déi néideg Léierkräfte konnte fonnt gin. Den 1. Oktober 1603, zu där Zäit den traditionellen Datum vum Schoulufank, war et dann esou wäit : no enger feierlecher Mass an der Nikloskiirch konnt déi nei Schoul am ënneschten Deel vun der Stad, deemools dem Haus Eltz, séng Diren op maachen. Gläich 200 Jongen konnten an deem Deel vum Gebei, dat haut laanscht de Parvis vun der Kathedral geet, opgeholl an an déi 3 ënnescht Klassen agedeelt gin. An denen zwee nächste Joren ass jeweils eng Klass derzou komm, sou datt vum Hierscht 1605 un de ganzen Zyklus vun den « humanitates » funktionéiere konnt. An denen 3 ënneschte Klassen (rudimenta/figurae, grammatica a syntaxis) ass virun allem déi laténgesch Grammatik geléiert gin, während am ieweschten Zyklus (Poesie a Rhetorik) déi antik Schrëftsteller am Urtext studéiert gi sin. Un där Grondstruktur sollt sech bis 1773, wou d'Jesuiten opgeléist gi sin an de Kolléisich hu misse verloossen, näischt änneren.

De Kolléisich hat vun Ufank un ee groussen Zoulaf : 1605 gin eng 400 Schüler gezielt, 3 Joer drop 485, eng Zuel, déi sech dann ze stabiliséiere schéngt. Tëscht 1605 a 1607 war den 2. Deel vum Schoulgebei fäerdeg (laanscht d'rue de l'ancien Athénée), mat der grousser Aula um 1. Stack, dem heitige Sall Mansfeld, den Enn 1608 ageweit gin ass. Bis d'Kiirch vum Kolléisich, eis heiteg Kathedral, fäerdeg gestallt war (am Joer 1621), sin déi reliéis Officer fir d'Schüler an deem groussen Sall gefeiert gin. Et ass och do, wou d'Theaterstécker opgefouert gi sin – vu 1662 un huet de Sall souguer eng permanent Bühn fir dës Opféierungen kritt – a wou um Enn vum Schouljoer d'Präisser un déi bescht Schüler verdeelt gi sin. Alles an allem huet déi 1. Generatioun vu Studenten sech awer mat zimlech enke Verhältnisser missen zefridde gin (deemools gouf et nach keng Containeren)!

Leider hu mir keng Quellen, wéi z. B. Lëscht vum de Schüler, fir d'Evolutioun vum Kolléisich genau ze verfolgechen. D'Affiche vun den Theaterstécker, op dene meeschtens och d'Nimm vun den Akteuren opgezielt sin, weisen awer, datt sie aus dem ganzen deemoligen Herzogtum Lëtzebuerg komm sin, souwuel dem lëtzebuergesch-sproochigen Deel (eist Land an d'Eifel) wéi dem franséischsproochigen (heiteg belsch Provënz Lëtzebuerg), an oft souguer vu méi wäit aus dem Ausland! Nodeems déi zwee éischt Flilléke vum Schoulgebei an d'Kolléischskiirch 1621 fäerdeg gestallt waren, konnt de Betrieb eigentlech geregelt funktionéieren. Stéiere konnten héchstens nach d'Epidemien an d'Kricher aus dem 17. Jh. Sou hun d'Jesuiten hir Schüler vu Péngschte 1626 bis Januar 1627 wéinst der Peschtepidemie heem

geschéckt, déi am ganzen Herzogtum ausgebrach war. 10 Joer méi spéit gët de Schoulbetrieb vum 12. Januar bis am September duerch den 30-jährige Krich ënnerbrach, de nees d'Pescht an d'Hongersnout an eis Géigende bruecht huet. Der Pescht sin iwrigens 1636 net manner wéi 9 Jesuitepateren zum Affer gefall ! 30 Joer méi spéit kommen dem Louis XIV séng Kricher de normale Schoulbetrieb nees stéieren, besonnesch 1681-82 wou de Sonnenkinnék d'Festung Lëtzebuerg belagert.

Dem selwechte Louis XIV ass et dann awer ze verdanken, dass de Lëtzebuerger Jesuitekolléisch no der Eroberung vun der Festung vun 1686 un ee Philosophies-Cours vun 2 Joer beikritt. Den 1. Cours supérieur hei am Land, wann ee wëll, an dem d'Studenten no der Rhetorik an d'Prinzipien vun der Logik, der Dialektik an den deemolige Wëssenschaften (bes. Physik an Astronomie) agefouert gi sin. Et war natiirlech net puer Generositéit, déi de franséische Kinnék zu där Grënnung gefouert huet, mee virun allem ee politesche Kalkül : hee wollt verhënneren, datt séng nei Untertanen an «d'Ausland» studéiere gaang sin, z. B. op Tréier oder Louvain. Wéi och ëmmer, de Philosophies-Cours ass d'ganz 18. Jh. beibehale gin, wéi Lëtzebuerg politesch vun Eisterräich ofhängeg gin ass, dëst trotz dem Protest vun den Universitéite vun Tréier a Louvain. E puer Lëschte vu Studenten, déi eis erhal bliwwe sin, beleën, dass sie ëm 100 an engem Joergang waren. Doraus kann ee schléissen, dass d'Majoritéit vun de Schüler no de 5 Klasse vum Secondaire nach 2 Joer am Kolléisch bliwwe si fir Philosophie, Mathematik a Wëssenschaften ze studéieren. Domatt hätt mir also deemools schon een Zyklus vu 7 Joer wéi an eise Lycéën haut!

Vun Ufank un haten d'Jesuiten awer och d'Uleies, jong Mënschen op de Priesterberuff virzebereeden an hiren eegenen Nowuess ze forméieren. Sou gouf et schon 1631 een 1. Versuch, am Kolléisch Moraltheologie ze dozéieren, den awer schon no e puer Joer fale gelooss gin ass. Och en 2. an en 3. Versuch sollte spéider net an d'Rei goen, well et un interesséierte Studente gefehlt huet. Nodeems awer d'Philosophies-Couren sou ee grouse Succès fonnt hun, konnt 1693 och en theologischen Zyklus vu 4 Joer definitiv etabléiert gin, de bis 1773 mat 3-4 eegene Professere gefouert gin ass. Domatt war de Lëtzebuerger Kolléisch zu engem «collège de plein exercice» avancéiert.

Dësen Aspekt ass bis elo net genuch bëuecht gin : de Kolléisch war net nëmmen eng Sekundarschoul, mee ee Lycée mat engem philosophisch-theologischen 'Cours supérieur'. Fir d'Jesuite waren d'Humanitéiten an der Haaptsaach eng Virbereedung op déi héiger Studien, an hei besonnesch op d'Theologie. Et duerf ee net vergiessen, dass déi ganz Schoul am Zäitalter vun der kathoulescher Reform eng reliéis Grondausrichtung hat. Doduerch dass souwuel d'Schüler aus dem Secondaire wéi och d'Studente vun der Philosophie an der Theologie an dene selwechte Gebeilechkeeten ënnerbruecht waren, hun déi héiger Couren an déi « eeler Semesteren » dem ganze

Kolléisch bestëmmt eng eege Prägung gin. Ëmsou méi wéi am 18. Jh. ëmmer méi jonk Jesuiten (bis zu 15) sech am Lëtzebuerger Kolléisch der Theologie widmen an sech esou op d'Priesterweih virbereeden.

A propos Gebeilechkeeten : fir déi nei Studenten huet misse gebaut gin, wat dem Louis XIV séng Generositéit souwéi d'Ierwschaft vun den zwou Niderkorn-Schwësterechen och erméiglecht hun. Ëm 1686 an 1713 huet de Kolléisch séng definitiv Form ugeholl : ee neie Flillék ass parallel zu dem mam Mansfeld Sall gebaut a bis zur Ënneschtgaass weidergezu gin, den eelsten Deel (laanscht de Parvis) ass vergréissert an un d'Kiirch ugebaut gin an ee neie Flillék ass südlech un d'Kiirch ugebaut gin, do wou haut de neie Chouer vun eiser Kathedral steet (deen Deel ass an den 1930er Joren zerstéiert gin fir eben de neie Chouer ze bauen).

Domatt war da Plaz genuch do fir 700-800 Schüler a Studenten (1707 geet souguer vun 900 rieds!), soit eng 500 Sekundarschüler, 100 bis 200 Philosophies-Studenten a 50 bis 100 Theologies-Studenten. Ausser de jonke Jesuiten hun sie awer net am Kolléisch logéiert – de Lëtzebuerger Kolléisch war zu kengem Zäitpunkt en Internat! – mee bei den Awunner vun der Stad. Just eng kleng Minoritéit (20 bis maximal 30) sin an dem klengen Internat (« Séminaire ») ënnerkomm, den de P. Gaspard Wiltheim am Joer 1641 grënne konnt. Sou kann een d'Protester vun de Stater Bierger verstoen, wéi d'Jesuiten 1773 ofgeschaaft gi sin, well sie eng wichteg Akommensquell mat der Kolléischsjugend verluer hun !



De Conférencier huet den 10. Mee am Kolléisch och geschwat virun der Promotioun vun 1963, déi hir 40 Joer Premières-Examen gefeiert huet!

2. Den Enseignement am Jesuitekolléisch

2.1. D'Zieler vun dësem Enseignement

Ganz am Geescht vum Humanismus a vun der Renaissance besteet dat 1. Ziel vum Enseignement an de Jesuitekolléier am Studium an an der Praxis vun der laténgescher Sprooch. Déi Jonk solle no de 5 Joer "Humaniora" amstand sin, sech perfekt schrëftlech a mëndlech auszedrécken no den antike Viirbilder : Schrëftsteller, Poeten a Rhetoriker. Dat an der internationaler Sprooch vun hirer Zäit : dem Latäin. Wen also de ganzen Zyklus hannernt sech huet, soll sech souwuel gutt informéiere (Bicher lesen) wéi och gutt ausdrécke kënnen : schwätzen, argumentéieren a rieden. Hien huet eng Method geléiert, fir déi antik Schrëfte grammatéisch, stilistesch a literaresch ze analyséieren, an dat soll hien op modern laténgesch Wierker iwwerdroen a selwer esou Texter redigéiere kënnen. Ganz niewebei gët him och eng echt Bewonnerung fir déi antik Kultur an hir Wäerter mat op de Wee gin, déi zu där Zäit vill geschat gët an d'Referenz 'par excellence' vun der Kultur ass, natierlech vu chrëschtlechen Idealer beräichert an duerchdrongen.

En anert, net manner wichtegt Ziel, besteet an der chrëschtlecher (kathoulescher) Formatioun vun de Schüler. Dat heescht fir d'éischt, dass d'Pateren duerch hiren eegene Liewenswandel Zeechnis ofgin vun engem Liewen no den 10 Geboter an de Virschrëften vun der Kiirch. Dat heescht och, dass vun de Studenten erwaard gët, dass sie selwer all Dag un der Mass deelhuefen a regelméisseg zu de Sakramenter gin, virun allem der hl. Kommunion an der Beicht. De Reliounsunterricht gehéiert natierlech och zum Schoulprogramm, an der Regel an alle Klassen déi läscht Stonn samsdes nomëttes. Sonndes gët vun de Schüler erwaard, dass sie an d'Houmass kommen an der Kolléischskierch an dass sie virdrun dem Katchësem nolauschteren. An der Houmass héieren sie d'Sonndespriedegt a nomëttes an der Vesper nach eng 2. Exhortatioun, winstens op de grouse Feierdeeg. Sie hun och d'Méiglechkeet, hire perséinleche Glawen an de marianische Congregatiounen (« Sodalitéiten ») ze verdéiwen, déi a verschidden Alterskategorien opgedeelt sin. Dat berout allerdéngs op engem perséinleche Choix, et ass net verpflichtend. Um Enn vun der Rhetorik gët de Studenten och oft e puer Deeg Recollectioun oder eng kleng Retraite ugebueden. D'Handbicher vun de Sodalitéiten, déi zu Lëtzebuerg gedréckt goufen, beleeën, wéi een intensive Glawenswee der Jugend deemools proposéiert gin ass. Sou ass et net verwonnerlech, dass eng Partie vun de Jongen no hirem Kolléisch Geeschtlech wollte gin oder an en Uerden agetratt sin.

2.2. D'Matièren an d'Auteurs

An dene 5 Joer Lycée get praktesch nëmme Latäin a Griechesch geléiert. An de 1630er Joren ass déi ënnescht Klass wuel heiansdo an eng däitsch- an eng franséischsproocheg Sektoun opdgedeelt, wat sech allerdéngs net

duerchhält. Wann en awer d'Lëscht vun de Régent'en vun den zwou ënneschte Klassen duerchgeht, falen engem vill lëtzebuergesch Familljenimm op ; anerer sin aus der Géigend vun Arel oder Baaschtnech an hun oft selwer an der Stad oder an Däitschland studéiert. Et kann een also dervun ausgoen, datt Wäert drop geluegt gin ass, fir déi jéngst Proffen ze hun, déi hir Erklärungen souwuel op lëtzebuergesch oder däitsch an op franséisch konnte gin. An den ieweschte Klasse komme jiddefalls vill méi oft Régent'en aus der Belsch oder Nordfrankräich zum Zuch! Op jidderfall stungen d'Vollékssproochen net um Programm. An de Klassen a souguer an de Pausen ass Wäert drop geluegt gin, dass d'Schüler och Latäin geschwat hun, soss goufen sie bestrooft !

Déi 2. antik Sprooch, Griechesch, ass net sou konsequent dozéiert gin. Hei gouf et en eegene Professor, den an déi verschidde Klasse gaang ass, allerdéngs nëmme bis 1650. Duerno schéngt Griechesch ganz vum Programm verschwonnen ze sin, net nëmme zu Lëtzebuerg iwwrigens. Wann en sech dat eent oder anert griechescht Léierbuch aus dem 17. Jh. an eiser Nationalbibliothék ukuckt, fällt och op, datt mol net d'Halschent vun de Säiten duerchgeholl gin ass. Déi laténgesch Grammmairen an Auteurs, par contre, weise meeschtens bis op déi lëscht Säiten handgeschriwwen Annotationen a Kommentaren op. Een Zeechen, dass déi 2. klassesch Sprooch nie gläichberechtegt war mam Latäin !

Geschicht war als eegent Fach réischt op der Rhetorik virgesin, grad ewéi och eng Aféierung an d'Philosophie (Dialektik). An den anere Klassen ass d'Geschicht wuel an der Erklärung vun de klassischen Texter zur Geltung komm oder an der Relioun. Geographie gët net als eege Fach erwähnt grad wéi och d'Wëssenschaften an d'Mathematik. Iwwerraschenderweis fënnt en awer an de Joreskatalogen vun de Lëtzebuerger Jesuiten no 1660 regelméisseg ee « préfet de musique », wat drop hiweist, dass Gesang a Musik gepflegt gi sin, wéi mir et och aus der Etude vun den Theaterstécker vum Lëtzebuerger Kolléisch wëssen. Op dëst awer am Kader vum Programm oder no der Schoul geschitt ass, ass net erweisen.

Wéi eng Auteurs sin dann enseignéiert gin? Virun allem den Cicero, mee och den Tite-Live, Quinte-Curce, Sénèque an de Quintilien (an der Rhetorik). Bei de Poete koumen den Horace drun, de Virgile an den Ovide, natierlech nëmme an ausgewielte Passagen! An den Aufgabe vun de Schüler stéisst een och op de Lucien, den Homère an den Démosthène. Am Griechischen sin d'Kiircheväter Jean Chrysostome, Basile a Grégoire de Naziance beviirzucht gin. Iwwrigens gouf et eege Léierbicher fir d'Jesuitekolleicher, déi och zu Lëtzebuerg gedréckt gi sin, fir d'éischt beim Drécker Bithon, duerno beim A. Chevalier. Am Ufank vum 18. Jh. hun d'Jesuiten souguer eng eege Pabeierfabrék gebaut, an der Géigend vun eisem «Pabeierbiereg» an der Stad.

2.3. *Wéi ass Schoul gehale gin ?*

An alle Jesuitekolléischer vun der Welt ass no där selwechter Method Schoul gehale gin, der «Ratio Studiorum», déi 1599 no e puer Jorzéngter vu pädagogëscher Praxis a Reflexioun vum Generaloberen Cl. Aquaviva festgeluegt gin ass. Sie sollt bis 1773 ouni Ännerungen a Kraaft bleiwen! D'Häerz vun de Couren läit an der sougenannter «**(prae)lectio**». Hei gët sech a 4 méi theoretische Schrëtter op en Text an en Auteur agestellt :

- fir d'éischt gët de Professor déi néideg grammatikalisch, stilistes, litteraresch an historiesch Erklärungen, fir dem Schüler ze hëllefen, de neien Text ze verstoen.
- Duerno gët den Text duerchgelies, beaarbecht a souguer memoriséiert; all neie Cours fängt dermatt un, déi geléierte Regeln an Texter opzefroen.
- Wann den Text sëtzt, probéiert de Proff mat de Schüler, déi nei Regele vun der Grammatik, Stilistik, Poesie oder Rhetorik konkret am Text erëmfannen, dee gelies gouf, a sie mat anere Regeln oder literarische Beispiller ze vergläichen.
- Schliesslech gët sech och um Auteur interesséiert : wien ass hien? Wourëm geht et him a séngem Wierk ? Wat ass säi Plang a wéi eng Stilmëttele setzt en an fir ze beschreiwen, ze iwwerzeegen, emotional unzeregen oder eppes ze suggeréieren ? Stin séng Haaptiddien dene vun aneren Autoren no ? Gët et Beispiller aus der Geschicht oder der Mythologie, déi him Recht gin oder net ?

Niewt dësem méi theoretische Volet vum Enseignement gët an de Jesuitekolléier vill Wäert op stänneg Üben an Exercisser geluegt. Den 1. ass d'Widderholung («**repetitio**») : nomëttes gët z. B. den Auteur vum Moien nach eng Kéier gelies, samschdës moies gët d'Matière vun der ganzer Woch widderholl a gepréift, an den ënneschte Klassen kënnen déi nei Regele vun der Grammaire all Dag widderholl gin.

Méi aktiv kommen d'Schüler dann an den Aufsätz an Aufgaben («**compositio**») zum Zuch. Oft kréien sie Aufgabe mat heem oder nach an der Klass selwer ze maachen : Themen, Versiounen, Versen ze schreiwen, Autoren ze imitéieren oder e fräien Aufsatz ze redigéieren. An de Couren selwer huelen d'Régent'en vill Zäit, fir dës Aufgaben ze verbesseren, déi och eng wichteg Roll spillen fir d'Joer ze packen.

Mee dat Mëndlecht gët och gepflegt : an den Deklamatiounen («**declamatio**») üben déi Jonk sech fir öffentlech ze schwätzen. Sie soen entweder auswänneg Texter op oder selwer opgesate Rieden, woubi vill Wäert op d'Mimik an d'Gestik geluegt gët, eng direkt Virberedung op den öffentlichen Theater um Enn oder an der Mëtt vum Schouljoer.

An den héigere Klassen léieren d'Schüler, géintenaner ze argumentéieren («**disputatio**»), wat och eng Kéier am Mount offiziell a Präsenz vum Rekter,

vun anere Pateren oder bei de groussen Uläss virun auswärtige Gäscht oder öffentlechen Autoritéite geschéie kann. Als Virberedung op déi grouss Geleënheeten üben d'Klassen dat um Enn vun all Moien oder Nomëtteg am Kader vum Kllassesall an («**concertatio**»): entweder gët d'Klass an zwee Camp'en agedeelt, déi géinteneen optrieden a probéieren, déi richteg Äntwert op dem Proff séng Froen ze fannen, déi richteg oder méi elegant Iwwersetzung vun engem Passage, oder eenzel Schüler maachen den Exerciss zu zwee eleng oder virun der ganzer Klass. Bref, den Enseignement besteht net nëmmen am « cours magistral », mee och am praktëschen Anüben, Matschaffen, Optrieden an a spillerëscher Form eppes Beiléieren a Verdéiwen !

2.4. Den Encadrement vun de Schüler am Jesuitekolléisch

Eng vun den iwwerraschendsten Tatsaachen an dem Enseignement ass déi kleng Zuel vun de Professerer. An der Regel huet de Kolléisch mat engem Rekter, engem Studiepräfekt, engem Griechesch-Professor a 5 Régent'en, ee pro Klass funktionéiert. Fir d'Philosophie koumen da nach 2 Enseignant'en derbei a fir d'Theologie 3 weiderer + je een eegene Präfekt. De ganze Secondaire huet also op de Schëllere vu 5 Régent'en gerout ! Dëse System huet sech duerch d'ganzt 17. an 18. Jh. duerchgehal!

Wann Dir Iech un d'Schülerzuelen erënnert (ëm déi 500 fir de Lycées-Niveau), da frot Dir Iech secher, wéi do Schoul hale méiglech war mat Klasse vu 50 bis 100 Schüler, an den ënneschte Klassen souguer driwwer!! D'Jesuiten haten do ee ganz originelle System opgebaut, wou d'Participation vun den Elëven eng ganz wichteg Roll gespillt huet. All Klass war a Gruppe vun 10 («Dekuriën») agedeelt ënnert der Autoritéit vun engem gudde Schüler, den sech « decurio » wéi an der réimescher Arméie huet dierfte nennen. Dëse Schüler ass awer nëmmen sou laang decurio bliwwen wéi hien de beschten vun der Dekurie war ! Domatt war eng bestëmmte Rivalitéit a Konkurrenz ënnert de Studente gefördert, am positive Sënn awer och eng Responsabiliséierung, wou déi besser Elëven hire Kollege weidergehollef an de Régent a sénger Aufgab ënnerstëtzt hun.

D'Decuriones hun d'Verbesserung vun den Aufgaben an d'Opsoe vun de Lektione kontrolléiere missen, sief et an der Etude virun de Couren oder an der Klass selwer. Sie hun och kleng Jouten an hire Gruppen organiséiert, wann de Régent z. B. mat der Verbesserung vun Aufgabe beschäftegt war. D'Decuriones waren hirersäits dem Klassenéischten («decurio maximus») ënnerstellt a goufen vum Régent selwer iwwerwaacht. Et ass also net duergaang, ee gudde Proff ze sin, et huet een och déi ganz Klass missen animéiere kënnen ! Do derniewt gouf et nach eng Rei Schüler, déi sech ëm d'Disziplin gekëmmert hun («censores») ; sie hun driwwer gewaacht, dass ëmmer Latäin geschwat gin ass a konnten de sougenannte «signum» ausdeelen, den déi noléisseg Schüler hu missen op hiirt Kleed uspéngelen!

Fir d'Studenten awer och positiv ze stimuléieren, konnten déi bescht sech an « Akademien » treffen, déi mat der Erlaabnis vum Rekter nom normale Schoulbetrieb zesumme mat hirem Régent méi wäit an der Matière konnte goen.



François Xavier de Feller



Philippe de Scouville

2.5. D'Professeren am Lëtzebuerger Jesuitekolléis

We waren dann iwwerhaapt d'Enseignant'en am Lëtzebuerger Kolléis? Sie waren all Jesuiten, wat net verwonneren däerft – am ganzen «Ancien Régime» geet nie rieds vu Laien, déi als Professor um Kolléis ugestallt gewiest wieren ! Allerdéngs huet et sech an der grousser Majoritéit (méi wéi 75%) ëm jonk Jesuite gehandelt, déi grad eréischt hiert Noviziat hannert sech haten a nach net Priester geweiht waren. An der Regel waren sie selwer Jesuiteschüler, déi no den Humanitéiten an dem Studium vun der Philosophie an den Uerden ageetratt sin. Nom Noviziat hun sie sech een oder 2 Joer op den Enseignement virbereed andeems sie d'Matière vun hirem Lycée nach eng Kéier duerchgaang sin a verdéift hun. Duerno goufen sie fir 5, 6 oder 7 Joer an ee Kolléis geschéckt als Régent. Meeschtens hun sie an der ënneschter Klass ugefaang, déi also zimlech jong Léierkräften haten : zu Lëtzebuerg waren déi jéngste Régent'en tëscht 20 an 23 Joer al, wann sie ugefaang hun, Cours ze gin a no 5-7 Joer Enseignement haten sie ëmmer nach nëmmen 25-30 Joer.

Mir sin also a Präsenz vun engem ganz jonke Léierkierper, den sech och ëmmer nees erneiert huet, well net all Régent déi 5-7 Joer am selwechte Kolléis bliwwen ass. Dass ee Pater Carrière am Enseignement mëcht, war wierklech d'Ausnahm! An der Regel sin d'Jesuiten nom Theologiestudium an der Priesterweih nach fir 1-3 Joer an ee Kolléis zrëck komm, éier sie sech enger anerer Missioun zougewand hun. Nëmme knapp 6% vun de

Professeren aus eistem Kolléisch ware méi wéi 7 Joer am Secondaire aktiv. Déi grouss Majoritéit gët no der Priesterweih Philosophies- an dann Theologies-Professor, Aumônier vun enger Schüler- oder Biergersodalitéit, Priediger oder geeschtleche Begleder.

Dëse Fait ass schonn am «siècle des Lumières» heftig kritiséiert gin. Déi opgeklärte Philosophen hun op d'Onerfuerenheet vun dëse jonke Léierkräften higewisen an dass d'Jesuiten sech kaum an engem Fach spezialiséieren konnten. Effektiv kann een dat am 18. Jh. bedauern, wou d'Philosophie, d'Mathematik an d'Wëssenschaften autonom gin vun der kiirchlecher Autoritéit an sech rapid weider entwéckelen. Och déi nei Wäertschätzung vun de Vollékssproochen fënnt kee Néierschlag an de Jesuitekolléiger, déi stur de Programm vun der « Ratio Studiorum » weiderféieren. Dësen Décalage zur ziviler Gesellschaft ass ee vun de Grënn, firwat d'Jesuiten no 1750 op sou vill Widderstand gestouss sin.

Am 17. Jh. funktionéiert de System awer gutt. D'Régent'en gin zimlech genau vun de Rekteren a Studienpräfekten encadréiert a kontrolléiert. Zu Lëtzebuerg gesäit een och, datt verschiddener dee selwechte Niveau 2-3 mol enseignéieren, sech also méi an d'Matière konnten eraschaffen. No 1680 ass en interessante Phänomen ze beobachten : ëmmer méi bleiwt ee Régent mat där selwechter Klass, déi ën 3, 4 a souguer déi ganz 5 Joer betreit, vun de «Rudimenta» erop bis an d'Rhetorik! Offensichtlech gët do eng nei Politik gefouert, déi den Akzent méi op déi perséinlech Begleedung vun där selwechter Klass duerch dee selwechten Enseignant leet. Beim Enseignant selwer kann dat och den Interessi un der Saach waakreg halen, wann hee net Joer no Joer déi selwecht Matière dozéiere muss, mee praktësch mat sänge Schüler d'Stufe vun den antiken Humaniora eropklëmmt. Fir d'Studente bleiwt just ze hoffen, dass hie kompetent a capabel war...

2.5. Den Oflaf vum Schouljoer an de Stonneplang

D'Schoul ass, wéi gesot, den 1. Oktober, op dem Fest vum hl. Remi(gius) ugaangen mat enger feierlecher Mass an enger Theateropféierung («actio remigialis»). D'Schüler haten all Woch winstens een halwen Dag Congé, an der Regel mëttwochs nomëttes. Fir Chrëschttag an Ouschteren war je eng Woch Wakanz ugesot, fir d'Fuesend a Péngschten 2 Deeg. Dozou sin eng ganz Partie Feierdeeg komm, wäit aus méi wéi haut ! Déi sougenannte «grouss Wakanz» war allerdéngs zimlech kuerz : grad emol 14 Deeg vum 15. September bis den 1. Oktober !

D'Schüler hun all moies ëm 7 Auer an d'Etude misse kommen fir hir Lektioenen ze widderhuelen (am Wanter eng hallef Stonn méi spët). Em halwer 8 geht et an d'Klass bis 10 Auer, ouni Paus! Duerno ass d'deegelech Mass ugesot. Déi Jonk gin dann heem iessen a sin ëm eng Auer zrëck fir eng Stonn Etude. Vun zwou bis halwer 5 ass da nees Cours. D'Schüler haten also 5 Stonne Cours pro Dag an annerhallef Stonn Etude; d'Mass agerechent

waren sie also 7 Stonnen am Kolléisich; doheem gouf et selbstverständlech Aufgaben ze schreiwen !

Dése strenge Rythmus ass dann awer op de jeweilige Festdeeg duerch d'öffentlech Deklamatiounen a virun allem d'Theaterstécker («**actio**») agrémentéiert gin. Zum Schoulufank ass ëmmer Theater gespillt gin, meeschtens och ëm d'Fuesend an heiansdo souguer nach eng 3. Kéier am Joer ! Kaum ass iergend eng héichgestallte kiirchlech oder militäresch Perséinlechkeet an d'Festungsstad Lëtzebuerg komm, da goufen an der Aula vum Jesuitekolleisch Gedichter opgesot, Lidder gesongen oder een Theaterstéck opgefouert. Datt dës Geleënheete waren, Propaganda an eegener Saach ze maachen, läit op der Hand. Et kann een sech awer och gutt firstellen, wéi dës öffentlech Optrëttler d'Elève motivéiere konnten, sech drunn ze gin a virun hiren Elteren, de Bierger vun der Stad an den héige Perséinlechkeeten ze glänzen. Dës läscht hun iwwrigens oft als Mäzene fungéiert, fir d'Opféierungen ze finanzéieren, grad ewéi och d'Präisser fir déi bescht Schüler, déi bei där Geleënheet ausgedeeelt goufen.

EXPLANATIO
R H E T O R I C Æ
Accommodata

STUDIOSÆ JUVENTUTI
AUCTORE
R. P. MARTINO DU CYGNE
Societatis JESU.



LUXEMBURGI:

Apud Hæredes J. B. FERRY, Thipographi &c
Bibliopolæ. Anno 1737.

Eng weider Motivatioun fir d'perséinlecht Schaffen huet de Kolléisch 3 Mol am Joer gebueden, wann déi beschten Aufsätz an Iwwersetzungen entweder an der Aula oder an engem extra gerëschte Gang ausgehaange gi sin («**affixiones**»). Am 18. Jh. kommen déi öffentlech Concouren ëmmer méi an d'Moud, vun denen eis hei zu Lëtzebuerg eng ganz Partie Affichen erhalen bliwwen sin. A Präsenz vun héich gestallte Gäscht konnten hei déi bescht Schüler a Studenten op d'Froen äntwerten oder ënnereneen argumentéieren an Thesen diskutéieren. D'Affiche si fir eis haut interessant, well d'Matièren oder Froen drop stoungen. Sou kann een am Joer 1773 gesin, dass d'Geographie mëttlerweil um Programm steet. D'Elève aus der Poesie gin z. B. gefrot, wéi de richtigen Tittel vum Keiser vun den Türken ass, vu sengem Rot a sengem Premierminister ? A wéi enger Géigend sie d'Paradies situéieren, asw. D'Schüler aus dem 3. Joer, par conter, hu méi eng drèche Matière : sämtlech europäesch Länner an déi wichtegst an Asien an Amerika souwéi d'Notiounen vun der Kugel, der Hallefkugel, de Méridien'en, dem Äquator, Laang- a Breetegraden, déi bis haut nach méi wéi een an d'Verwirrung dreien...

Et bleift nach erfierzehiewen, dass de Passage an déi nächst Klass souwuel vum Resultat vum Schlussexamen vun all Joer ofgehaangen huet wéi och vun de verbesserten deeglechen Aufgaben an enger perséinlecher Appréciatioun vum Régent, den sech allerdéngs net vu senger Gefiller soll leede loossen, mee vun engem gerechten Urdeel am Bewosstsäin vun dem, wat um Spill steet. De Professor soll also op d'Fortschrëtt vum Elève während dem ganze Joer uechten, op säi Fläiss a seng Frömmegkeet an déi fiiregt Noute mat a Betracht zéien, virun allem vun de Prüfungen, déi viru Chrëschttag an Ouschtere gemaach gi sin. D'Examen schéngen mëndlech gewiescht ze sin.

3. Kritische Bilan vun de Jesuiten hirem Educatiounssystem

Wéi ee Bilan kann een elo haut vun dësem éischten ausgeräifte pädagogische System hei am Land an iwwerhaupt am westlichen Abendland zéien? Positiv kann een erfierhiewen, dass d'Jesuiten zum Deel iwwerhaupt eréischt mat hirem Kolléisch Kultur fir eng breed Mass vun der Bevëlkerung bruecht hun. Dofir brauch en sech nëmmen d'Zuel vun hire Schüler a Studenten virun Aen ze halen oder un déi alljährlech Theateropféierungen ze erënnere, déi an der klenger Festungsstad niewt de reliéisen Officer wuel déi eenzeg gréisser kulturell Veranstaltungen am Joer waren ! Während bal 2 Johonnerten ass am Kolléisch vun de Pateren eng intellektuell Elite erugebild gin, déi no a no fir méi en héigen Niveau an eise Géigende gesuergt huet.

Niewt dem Schoulbetrieb duerf een do op d'archäologesch Recherchen vun de Patere Jean-Guillaume an Alexander Wiltheim hiweisen, déi als 1. ee komplette Relevé vun den antike Monumenter an Inschrëften opgestallt

hun, déi an eiser Géigend ze fanne waren. Iwrigens hat den A. Wiltheim am Gaart vum Kolléisch eng eege Sammlung («archäologische Gaart») zesummege stellt, déi de Schüler an de Stater Bierger zougänglech war. Verschiddentlech gouf et och physikalisch Demonstratiounen vum de jeweilige Physiks-Professoren – leider sin hir Instrumenter a Laboratoiren no 1773 verschollen! Et kann een dann um P. Jean Bertholet séng «Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg et comté de Chiny» erënneren, déi 1741-42 an 8 Bänn erauskomm ass. Sie war zwar wëssenschaftlech net unanfechtbar an huet sech och net grad als Verkafs-Schlager erweisen... En anert international unerkannt Wierk ass dat vum P. Martin Du Cygne, den tëscht 1653 a 1664 Régent vum der Rhetorik am Lëtzebuurger Kolléisch war. Hien huet net nëmmen selwer eng etlech Theaterstécker geschriwwen, vum denen ee Buch mat 12 Komödien 1679 zu Léck verëffentlecht gin ass, mee och theoretëscht Wierker iwwer déi antik Poesie a Rhetorik, besonnesch déi vum Cicero, erausbruecht. A propos Theater duerf en och erfirhiewen, dass d'Opféierungen no 1650 ganz am Geescht vum Barockzäitalter och Deeler vu Ballett an esouguer klengen Operetten enthalen hun an ëmmer méi komplex am Opbau gi sin. Schliesslich sief och nach ernimmt, dass den 1. Versuch vu Journalismus hei zu Lëtzebuerg op ee fréiere Schüler a Professor aus dem Lëtzebuurger Kolléisch, de François-Xavier de Feller zrëckgeht. Hien huet 1767 déi al «Clef du cabinet des princes de l'Europe» iwwerholl an doraus de «Journal historique et littéraire» gemaach, eng streng konservativ Zeitung, déi géint d'Thesen vum der Philosophie des Lumières Stellung bezunn huet.

Vum Educationssystem selwer ass viles positiv als Neierung a Fortschritt ze ernimmen. Fir d'éischt d'Andeelung a Strukturéierung a Klassen, de geuerdneten Studienoflaf, wou eng Klass op déi aner opbaut an d'Kenntnisser Joer no Joer erweidert gin, wat nei fir d'16. a 17. Jh. war. Dann déi praktëscht Ausriichtung vum Studium : dass en Haaptziel doranner bestanen huet, dat Geléiert eegestänneg ze formuléieren an ausdrécken ze kënnen, wouduerch d'Schüler drop virbereed goufen, hir Iddiën am öffentleche Liewen duerzeleën, ze erklären a mat aneren ze konfrontéieren – een Ziel, dat am Fong zu all Educationssystem misst zielen! D'Konzentratioun op d'laténgesch Sprooch huet mat sech bruecht, dass déi jonk Generatioun déi 1. international Sprooch vum hirer Zäit beherrscht huet an esou problemlos op der Universitéit weider studéiere konnt. D'Konfrontatioun mat der antiker Kultur, hire Wäerter a grouse Perséinlechkeete konnt dene Jonken och noahmenswäert Idealer virun Ae stellen, allerdéngs och anengen ; hei misst ee méi genau kucken, op déi perséinlech Entfaltung och genuch am Bléck war an et net nëmmen ëm blann Innitatioun gaang ass.

Ganz modern erschéngen eis dann haut de spillerëschen Aspekt vum Léieren um Enn vum de Stonnen oder duerch den Theater, grad ewéi och, dass d'Gruppenaarbecht sou gefördert gin ass an d'Studenten eng gestaffelt

Verantwortung iwwerdroe kruten. Do gesäit sou munche moderne Léierbetrieb carrément "mëttelalterlech" am Verglach zu de Jesuitekollécher aus! Et kann een zwar kritiséieren, datt dëse System op eng staark Emulation ausgeriicht war a vläicht nëmmen déi Bescht wierklech dervu profitéiert hun. Déi Facteure ware jo awer ausgeglach duerch d'géigesäiteg Mithëllefen, an an den Akademien oder den öffentlechen Theateropféierunge sin och di Klassenéischt bis un d'Limitte vun hirem Können bruecht gin, wat an eise Schoule leider net ëmmer de Fall ass!

Christkatholische
Glaubenslehre.
 Das zweite christliche
Lehrbuch,
 In welchem der zunehmenden Jugend ein
 mehreres Verständniß der zur Seligkeit
 nöthigen, und im ersten Buche vorgetrag-
 enen Glaubensgeheimnisse gegeben wird.
 Nach Ordnung des großen
CATECHISMI
 R. P. PHILIPPE SCOUVILLE,
 à SOCIÉTÉ JÉSUS.



L u x e m b u r g,
 bei Schmitz-Brück, Buchdrucker, N^o. 403
 1822.

Munchereen wäert sech un der reliéiser Orientéierung vun de Jesuitekollécher stoussen. Et duerf ee natiirlech net d'Situation vun deemools mat där vun haut vergläichen. Positiv géing ech formuléieren, dass de jonke Jesuitenuerden der Generatioun vun där Zäit nei Repèren gin huet no (respektiv an) enger Period vu groussen Ëmwälzungen a Katastrofen (Kricher, Epidemien, Hungersnout, reliése Spaltungen a Spannungen, ...). Wéi ee staarken Halt déi gemeinsam Ausübung vum selwechte Glawen an d'Eenheet an de selwechte weltanschaulichen Opfaassungen de Leit deemools gin huet, ass haut wuel kaum méi nozevollzéien. Op d'Dauer konnt dat, wat den éischte Generatiounen Halt an Iwwereneestëmmung bruecht huet, natiirlech fir déi spéider,

méi gebilte Generatiounen anengend wierken. Woubei jo schon een Deel op sozialem Konsens baséiert huet an en aneren Deel, z. B. den Engagement an de marianësche Sodalitéiten, dem perséinleche Choix iwwerlooss war. Net ze ënnerschätzen ass sécher och, dass d'Studenten hir Profresseren a Verantwortlech bei sech haten a begéint hun an der Ausübung vun hirem Glawen. Dat huet sie hinne bestëmmt méi no bruecht an als Mënschen, an dësem Fall reliéis engagéiert Mënschen, an Erfahrung bruecht. Ech froen mech, op do net ee wichtige Schlëssel vun all Pädagogik läit, den op d'mannst esou wichteg ass wéi d'Matièren, iwwert déi sou gär a vill disku-

téiert gët : dass déi Jonk Erwuessener an hiren eegenen déifsten Iwwerzeegung kenne léieren a begéinen, a net nëmmen an der Roll vum schoulësche Virgesetzten oder fachlech Kompetenten.

D'Onerfuerenheet vun de jonke Régent'en an déi mangelhaft Upassung vum Kolléischs-Programm un déi nei philosophesch a wëssenschaftlech Entwécklung vum «siècle des Lumières» bleiwe fir mech déi zwee Haaptfiirwërf, déi een der jesuitischer Pädagogik vum Ancien Régime mat Recht ka maachen. Et muss een och derzou soen, dass bis elo nach wéineg bekannt ass iwwer den «taux de réussite» oder d'berufflech Carrière vu fréiere Schüler vum Kolléisch am 17. an 18. Jh. Sou Praxisstudien kënnen eis méi erhellen iwwer d'Liicht- a Schiedsäiten vun der aler Institutioun. Dass och deemools net alles reibungslos verlaf ass, beleën dräi (!) Studenterevolten am Lëtzebuerger Kolléisch no 1750, déi den Här Sprunck scho viru Joren ënnert d'Lupp geholl hat. Tëscht den Zeile vu séngem Artikel kënnst engem d'Reaktioun vun de Kolléischsautoritéiten vun deemools zimlech onbehollef fir! Et gouf also och deemools keng Wonner oder Äntwerten op all Froen...

Ech wëll méng Ausféierungen bewusst mat dësem Bémol ophalen, well e ménger Meenung no gutt zum Thema passt : eng ideal, perfekt a reibungslos Erzéingsmethod huet et a wäert et sécher nie gin. Ech hoffen awer, dass ët ëmmer Mënsche wäert gin, denen d'Wuel vun der Jugend um Häerz läit an déi sech dofir, sou wéi d'Jesuiten aus dem ale Kolléisch, mat Häerz a Séil asetzen.

R.P. Josy Birsens S.J.



D'Promotioun 1963 ass ganz Ouer!

Den Titel vun der Konferenz firun der Promotioun 1963 war:

«Déi nei Pädagogik vun de Jesuiten an hirem ale Kolléisch zu Lëtzebuerg»

E puer Eckdaten

- 1594 Definitiv Néierloossung vun de Jesuiten zu Lëtzebuerg
- 1603 1. Oktober: feierlech Eröffnung vum Jesuitekolléisch fir déi éischt 3 Klassen
(rudimenta/figurae, grammatica, syntaxis)
- 1605-07 Bau vum 2. Flilléck mam heitige Mansfeld-Sall, deemols Aula vum Kolléisch
- 1621 Aweiung vun der Kolléischskірch (haut Kathedral)
- 1641 Eröffnung vum "séminaire" (Konvikt fir 10-15 Schüler)
- 1686 Ufank vum 2-jährige Philosophies-Zyklus (Logik a Physik)
bis 1713 läscht Bauphas:
 - 3. Flilléck parallel zu dem Mansfeld-Sall
 - Verlängerung vum 1. Flilléck bis un d'Kirch
 - 4. Flilléck op der Platz vum neie Chouer vun der Kathedral
- 1693 Ufank vun dem 4-jährigen Theologies-Zyklus (Dogma, Moral, Bibel)
- 1750 Studente-Revolt
- 1773 Opléisung vum Jesuitenuerden an Départ vun de Jesuite vu Lëtzebuerg
De Jesuitekolléisch gët kinnéklechen (theresianische) Kolléisch

D'Pädagogik vun de Jesuiten an hire Kolléiger bis 1773

- 1) **Thes:** De Jesuiten hiren Enseignement hat eng kloer humanistesch a reliéis Ausrichtung, déi am Aklang war mat de Besoin'en vun der deemoleger Gesellschaft
- 2) **Thes:** Niewt dem "cours magistral" ass vill Wäert op déi praktesch Uneegnung vun der Matière an op d'Förderung vun der Kreativitéit geluegt gin
- 3) **Thes:** D'Schüler sin aktiv mat an de Léierbetrieb agebonne gin (Participatioun a Responsabiliséierung)
- 4) **Thes:** D'Schoulgemeinschaft war och eng Liewensgemeinschaft: d'Elève hate vill Kontakt mat hire Professeren a konnten sie als Vüurbilder vu Bildung a Glawen erliewen
- 5) **Thes:** Och deemols ass nëmme mat Waasser gekacht gin ...



Ganz fläisseg gët nogelauschtert!

Un élève reconnaissant

Malgré les jérémiades que tout professeur qui se respecte pousse régulièrement en parlant de ses élèves, ceux-ci sont souvent moins méchants qu'on ne pourrait le croire, même si leur conduite n'est pas toujours exemplaire en classe. Oui, il y en a même qui sont reconnaissants et le prouvent ne fût-ce que par un petit mot prononcé au cours de quelque rencontre fortuite. Ni les temps ni les attitudes n'ont changé depuis l'époque où mon arrière-grand-père, Hyacinthe Schaack (2 juillet 1831 au 1er juin 1915) enseignait à l'Athénée. Écoutons ce que raconte à ce sujet son fils Charles Schaack:

«Au cours de l'année 1899, papa Schaack reçut la visite de l'amiral allemand von Knorr, qui, au cours de la campagne de 1870, s'était rendu célèbre par la victoire navale qu'il remporta aux Antilles sur l'avisos français «Bouvet».

Venant de prendre sa retraite après une carrière des mieux remplies, von Knorr sentit en lui le besoin de revoir le centre d'opérations de sa prime jeunesse. Son père avait été officier-payeur à Luxembourg où le jeune von Knorr fit ses études primaires ainsi qu'une partie de ses études secondaires (Charles Schaack parle encore d'«études moyennes»). C'est ainsi qu'en 1851 et 1852 il eut comme professeur Hyacinthe Schaack, et entre autres aussi Monsieur Martha.



le professeur Martha

Arrivé à Luxembourg, sa première visite fut pour ses deux vieux professeurs. À Hyacinthe Schaack, il demanda à cette occasion, s'il se rappelait encore «le tour de France» de l'élève Knorr. De fait, papa avait plus d'une fois parlé de cette gaminerie à ses enfants.

Un soir en effet, papa Schaack avait remarqué, au silence, un mouvement insolite qui se propageait de banc en banc. Tout doucement il instruisit le fait et remarqua Knorr, glissant par terre de banc en banc, pour pincer ses camarades dans les mollets. Papa le laissa opérer jusqu'au premier banc. Lorsque l'élève y fut arrivé,

d'un jet, il le prit par la culotte, le tira dehors, et l'obligea à aller à quatre pattes par toute la salle jusqu'à la porte, ceci à la grande satisfaction de ses camarades qu'il ne cessait d'ennuyer par ses gamineries. Enfin, le professeur flanqua le gamin dans le corridor.



À la fin de l'étude, papa trouva le petit Knorr tout penaud à la porte, suppliant le professeur de n'en rien dire à son père qui, dans sa rage, le tuerait. Dès ce jour, le «tour de France» avait définitivement pris fin.

Et von Knorr de remercier encore en 1899 son vieux professeur du service lui rendu, et auquel seul il attribuait d'avoir été ramené dans la bonne voie et le chemin du devoir. Voilà donc une des petites causes à grands effets.»

Voilà donc le récit de mon grand-père auquel j'ajouterai une brève anecdote personnelle.

Jeune professeur, je donnais quelques cours à Sainte Sophie. Les bonnes soeurs m'avaient confié cette année-là une sixième en français. Habitué aux moeurs à l'époque assez rudes encore du lycée de garçons qui ignorait superbement l'existence du sexe faible, j'osais distribuer quelques «noix de coco» bienveillantes à l'une et l'autre de ces demoiselles. Or, voilà qu'un beau jour l'une d'entre elles, me regardant droit dans les yeux d'un air effronté, me lança : «Däerft Dir eis schloen?» Une seconde plus tard la réponse fusa : «Neen, ma déi's de elo just kritt hues, kraazt esouguer de Poopst Der net ewech.» L'incident était clos; jamais la direction ne me fit quelque remarque désagréable.

Je crains fort, que dans nos belles écoles étatiques, tel ne fût plus le cas aujourd'hui. En effet, si un professeur osait obliger un élève à faire le tour de la classe à quatre pattes, si de plus, il le saisissait au collet pour le flanquer à la porte, il serait sans faille accusé de cruauté physique et mentale, cité devant le directeur, rappelé à l'ordre par le ou la ministre, mis au ban des associations de parents d'élèves.

Tempora mutantur ou, en d'autres termes, O tempora, o mores!

Raymond Schaack

Léopold Hoffmann

PORTAIT ZUM 88. STEN



„Dankbar für die Dornen,
dankbar für die Rosen“

Léopold Hoffmann: Laudatio zu seinem
Geburtstag von Germaine Goetzinger

Hoffmann „Stress, Stille, Schnappschlüsse“

Lyrik und Aphorismen rezitiert von André Jung

Kerger „Damals in Clerf“ für Sopran und Instrumentalensemble



Léopold Hoffmann



Camille Kerger



Mariette Lentz



André Jung



Madame Minister,
Här Buergermeeschter,
Dir Dammen an dir Hären,

Léiwe Leopold Hoffmann,

Wéi ech d'lescht Joer am November gefrot gouf, fir haut den owend iwwer de Leopold Hoffmann ze schwetzen, war ech e bësselche schlecht drunn. Well am Géigesatz zu ville Kollegen, hat ech de Leopold Hoffmann nie an der Schoul, weder am Lycée nach um *Cours supérieur*. An obschon ech e puer Joer an deeër Schoul geschafft hunn, wou och hie laang Joeren enseignéiert huet, hunn sech eis Weeër am Athénée nët gekräizt, an ech war dofir och nie seng direkt Aarbechtskollegin. A wéi ech dunn de Leopold Hoffmann perséinlech kenne geléiert hunn, war hien net méi Prof, mee de Schrëftsteller, den Doyen vun de Lëtzebuerger Literaten, Member vum PEN-Club Däitschland, vun der Schrëftstellervereenegung *Kogge* a vum *Institut grand-ducal- Section des arts et des lettres*. Hie war de Laureat vum Batty-Weber-Präis 1993, vum Kulturpräis vum Clärrwer Kanton 1989 an den Auteur vu Bicher wéi *Reflexe und Reflexionen*, *Gegen den Tüchtigen ist kein Kraut gewachsen*, *Stress und Stille*, *Wer will schon wissen, wie spät es ist*, *Risse im Putz*, *Meinetwegen so was wie Liebe* oder *Gebrochener Zeitschein*, fir nëmmen déi ze nennen.

Ech hu mech och erënnert un deen Dag, wou hie mir zu Miersch am Café littéraire vum Servais-Haus den Du ugebueden a gesot huet *Du wees, ech hu vill Nimm. Sich der deen eraus, deen der am beschte gefällt*. Fir mech war et kloer, dass de Mann mat dene ville Nimm, den ech gelies hat, ier ech e perséinlech kenne geléiert hunn, nët de *Stucka* wier, nët de *Leopold* a nët de *Pol*, mee de *Poldi*. Fir mech hat hien och net nëmmen vill Nimm, me och vill Stëmmen a Gesiichter: *Der Literat Anatol hatte stets ein paar Eisen auf Sparflamme*.

Um Programm steet, ech géif eng *Laudatio* halen. Dat héiert sech un, wéi wann ech Luew an Tadel, Lorbeer- an Däerekränz ze verdeelen hätt. Dat steet mer net zou, awer ech well versichen, dem Poldi mäi Respekt, meng Bewon-

nerung a mäin Attachement ze soen, an ech wëll probéieren ze verstoen, wat hien fir eis Generatioun bedeit. Erlaabt mer dofir, nët mat engem falschen Ussproch op Vollständegkeet e komplette Portait vum Geéierten ze entwerfen, mee dräi Facetten vum Auteur Leopold Hoffmann ze beliichten:

1. den Erzieler vun der neier Subjektivitéit
2. de *poeta doctus*
3. den Aphoristiker, Mikrogeschichtenerzieler a Lyriker



1. Eng vum Poldi sengen Liesungen, déi ech ganz besonnesch an Erënnerung behalen hunn, war déi bei de Clierfer Literaturdeeg 1985. Hei huet de Clierfer Schoulmeeschteschjong en Text iwwert seng Kandheet zu Klierf gelies, déi Uertschaft, déi hien spéider als *sicherer Fluchtpunkt* bezeechent huet. Et ass den Text *Damals in Clerf*, de mer haut den owend an enger Vertounung vum Camille Kerger héiere wäerten. Beim spéidere Noliesen war ech erstaunt, dass deen Text, den sech beim Nolauschten wéi eng extrem präzis a geraffte Prosa unhéieren huet, vum Auteur als Gedicht verstane gouf. Déi Fonctioun, déi bei der Prosa d'Interpunktoun iwwerholl hätt, erfëllt hei den Ëmbruch a Versen mat engem wuel doséierten Enjambement. Den episodischen Charakter vum Gedicht awer, d'Erziel- an d'Erënnerungsstruktur, réckelt dat Gedicht an d'Noperschaft vum Roman vun der *neuen Innerlichkeit*, vun der neier Subjektivitéit, den och hei zu Lëtzebuerg eng bedeitend Phase vu Creativitéit ageleed huet an de *Neie Lëtzebuerger Roman* ervirbruecht huet. Nu brauch awer dem Poldi seng Exploratioun vun der *Innerlichkeit* keng Korrespondentin zu Berlin, wéi beispillsweis d'Juliett beim Roger Manderscheid senger Romantrilogie, an och ke *Monologue intérieur*, wéi beim Guy Rewenig sengem *Hannert dem Atlantik*. Dem Poldi säi Réckgrëff op d'Subjektivitéit bleift sachlech, präzis a knapp, a bezitt hir Spannung vu bannen.



Mein Vater der Lehrer
 schickte mich
 in die Hoh
 um zu sehen
 warum Pierre
 schon eine Woche lang
 nicht zur Schule kam
 Ich ging gern hin
 weil ich raus konnte
 aus der Schule
 Pierre lag in einem
 chaotischen Durcheinander
 zwischen vielen leeren Flaschen
 auf einer Matratze
 Die Mutter war tot
 Der Vater war nicht da
 Ich war genau wie er 12
 und versuchte ihm beizubringen
 daß er zur Schule kommen müßte

Pierre gähnte und gab unverständliche Laute von sich
 Ich mochte ihn sehr
 und ließ ihn schlafen
 Meinem Vater berichtete ich
 daß Pierre bettlägerig sei
 Ich wußte damals nichts
 von Alkoholismus
 Ausbeutung
 Verwahrlosung
 Verzweiflung und Resignation
 Pierre lag im Bett
 und kam nicht zur Schule
 Und das war es eben.

2. En zweete wichtegen Ament vum Leopold Hoffmann sengem Schreiw-
 wen ass d'Reflexioun, d'Reflexioun iwwert d'Schreiweng ganz allgemeng,
 dat eegent Schreiweng an d'Literatenexistenz. Dat ass keen Zoufall, well hien
 ass Schrëftsteller a Literaturwëssenschaftler zugläich. Hie verkierpert ane-
 soufern d'Ideal vum *poeta doctus*, op dat e Walter Jens sech esou gär berifft.
 Aus dem Poldi seng literaturwëssenschaftlechen Aarbechten iwwert den
 Albert Höfler, den Ernst Koch, den Nikolaus Hein, aus seng publizistesche-
 literaturkriteschen Artikelen an der Rubrik *Von Büchern und Menschen*, stecht
 ee Wierk ganz besonnesch eraus, seng Aarbecht iwwert den Heinrich Böll.

1958 zu Lëtzebuerg iwwer en däitschen Auteur ze schreiwen ass nämlech keng Selbstverständlechkeet. Dem Poldi awer geléngt et, mat sengem Essay, de spéider zu engem Buch ausgebaut gouf, de Lëtzebuerger e vun dene bedeitendsten zäitgenösseschen däitschen Auteuren, deen nëmmen zwee Joer méi jonk war wéi hie selwer, méi no ze bringen, an dat op eng Manéier, déi bewosst op literaturwëssenschaftleche Schnickschnak verzicht. Do gëtt et keng Faktenhuberei, kee germanistesche Brimborium a keen Iwwerhandhuelen vun der Sekundärliteratur. Am Mëttelpunkt steet déi eege Lektür vum Böll sengen Texter. An nawell mecht de Leopold Hoffmann eng déci-déiert international Lektür vum Böll. Hien huet ganz däitlech den Zesammenhang mam zäitgenösseschen engleschen an amerikanischen Erzielen erkannt. Sou gëtt *Billard um halb zehn* mam Joyce sengem *Ulysses* verglach, an de Böll gëtt an eng Rei gesat mam Sartre a mam Mauriac. Um Lëtzebuerger Hannergronn ass dat Buch awer méi wéi nëmmen eng Böll-Interpretatioun; et ass och en impliziten an indirekten Auto-Portrait vum Auteur. Do ass Rieds vum *einsamen Vorposten*, vum Nonkonformismus an der Risikobereitschaft vum Schrëftsteller. *Ein Hort der Freiheit* soll d'Wuert sinn, an de Schrëftsteller en *écrivain engagé*. Fir déi kommend Generatioun vun Auteuren, denen hir literaresch Sozialisatioun zu engem Deel an der Schoul ageleed gouf, huet dem Poldi seng Böll-Lecture e liewigen Ussproch op d'Schreiwewe verkierpert an de Wee gewisen zu engem Liewen, an dem d'Literatur eng Haaptroll spille sollt.

3. Wann een de Poldi als Lyriker charakteriséiere wëll, fällt engem direkt dat an, wat hie secher nët ass. Hien ass weder e *Wald- und Wiesenlyriker*, nach e *Nobelliterat*, well déi charakteriséiert hie folgendermoossen :



Der Wald- und Wiesenlyriker

*nutzte
jeden Augenblick seiner Existenz
als glücklichen Teil
seiner Ewigkeit.*

Oder

Der subtile Nobelliterat

*sagte Sie zu seiner künstlichen Kunst
und duzte die ganze Menschheit.*

Nach eng ganz Rei vun esou Literatefiguren, déi de kritesche Spigel viir-
gehalé kréien, gëtt et am Wierk vum Leopold Hoffmann. Si sinn zu engem
Deel Géigestand vun der Satir, zum aneren Projektionsfläch vun der eege-
ner Sich no Identitéit. Am léiwste géif ech de Leopold Hoffmann e Konzept-
Lyriker nennen. Well vill vu senge Gedichter dréien ëm e Begrëff, e Paradox,
a versichen deen an enger geschlaffener Sprooch ze faassen.

*Das Leben ist
ein Leerlauf
eine Intensivstation
eine Expansivstation
Man nutzt den Ausgangspunkt
zur persönlichen Inexistenz
zum Höhenflug
zur Menschwerdung
zur persönlichen Völlerei
In jedem Fall
ist die Ausgangsstation
eine Endstation
auf mehr
oder weniger
kurze Distanz*



Typesch ass den Asaatz vun der Antithese, de Gebrauch vu Friemwieder
à la Bann, vu Neologismen, Stakkatorythmen a Substantivstil. D'Resultat
vun dene Mikrophiloscuren ass awer keng hochtrabend Wourecht, mee
eng Alldagsweisheet, en Usproch zur Liewensféierung, eng Maxime vun
enger praktescher Moral. An dat lyrescht Gefill, dat - virwat nët- e barocke
memento mori ka sinn, entsteet a negativer Dialektik, dou wou den Text keng
Wieder méi fënnt.

Et handelt sech ëm déiselwescht Verfahren, déi esou typesch sin fir Aphorismen an d' Mikrogeschichte vum Leopold Hoffmann. De Leopold Hoffmann ass nämlech e Meeschter vun der fragmentarescher Kuerzform. Hien hannerléisst honnerte vun Splitter, Spéin a Microtexter. Et sin narrativ-diskursiv Konzentrater, déi Geschichten erzielen, esou wéi fréier d'Standphotographien an de Vitrine vun de Kinoen d'Geschicht vum ganze Film erahne geloss hun. Am Mëttelpunkt stinn Helden, déi éischter Typen wéi Individue sinn, an d'Resultat ass d'Entlarven vun engem Laster. D'Mëttel dozou ass hei wéi do de Paradox an d'Iwwerspëtzung, an dohannert steet implizit en alternative positive Wert.

Wachs

*Als Melchior starb, sah er in einer letzten Vision
ein Wachsfigurenkabinett mit sehr vielen Wachspuppen,
seinen früheren Geliebten.
Alle waren wächsern, teilnahmslos.*

Een Thema dat a ville Gedichter, Aphorismen an Mikrogeschichten vum Leopold Hoffmann erëmkënnt, ass d'Verhältnis vun de Generatiounen.

Generationenkonflikt

*Mit 50
war er
ganz anders betrunken
als der jugendliche Tresenhocker
nebenan
Er fand nicht mehr
so den rechten Kontakt
zu der jüngeren Generation
Ihre Sprache war ihm fremd
Sie fanden ihn
lästig überflüssig
passé
Der Generationenkonflikt äußert sich
in vielfältigen Aspekten
subkutanen Motiven
semantischen Differenzen.*





Wat sech hei op e 50jähregen a méi jonk *Tresenhocker* bezitt, huet en däitleche Bezug zur Realitéit a léisst sech och op aner Beräicher bezéien, op d' Lëtzebuerger Literatenszenen z.B. an deeër de Poldi eng wichteg Roll spillt. Mir, déi Enn de 40er, Ufank de 50er Joeren gebuer gouwen, déi sech heinsto gär als 68er oder Spéit-68er verstinn, ginn dem Poldi oft op d'Nerven, mat eise politiséierten Diskussiounen, mat eisem affichéierten Emanzipatiouns- uproch, mat der Aart a Weis, wéi mer mat eise Kanner ëmginn. Dem Poldi seng däitlech spierbar Loscht, eis vun Zäit zu Zäit d'Leviten ze liesen, verhënnert awer nët, dass hie fähig ass zum Dialog, zur Unerkennung an zur Solidaritéit. Am literaresche Liewe vun haut ass de Poldi dofir ouni Zweifel eng vun de wichtigen Integrationsfiguren, manner de Repräsentant vun enger Generatioun, wéi de Garant vun enger komplizéierter an nët ëmmer selbstverständlecher Kontinuitéit an der Differenz.

Poldi, och dofir soe mir Dir Merci a wënschen Dir der bei deng 88 op d'mannst nach eng Dozen derbäi.

Germaine Goetzinger

26. März 2003





Allocution de Jean David

**le 20 décembre 1999,
à l'Athénée de Luxembourg,
avec présentation de son roman**

"Le Jardin de l'Incertitude"

devant les Anciens de l'Athénée

Chers collègues Anciens, Mesdames, Messieurs,

A la lecture de l'invitation, reçue il y a quelques jours, je me suis senti perplexe: ne contenait-elle pas déjà tout sur "mon" Athénée, sur moi, sur mon livre? A la réflexion, je me suis résigné: il ne me restera plus qu'à vous en dire un peu plus, sur chacun de ces thèmes.

Tout de même...sur l'invitation, parmi mes activités de jeunesse à Luxembourg, celle de ...concertiste, en quelque sorte, en accordéon! Jamais, au grand jamais je n'aurais eu l'idée de me produire avec cet instrument! J'y étais bien trop nul, dans les quelques airs que j'écorchais sur ses touches. L'accordéon, lui, a bien une histoire. S'il vous reste l'envie de l'entendre, tout à l'heure je vous en dirai deux mots.

Après avoir affronté, cet après-midi, les lycéens "en exercice" - et aussi des lycéennes, qui désormais fréquentent également l'Athénée - j'ai l'honneur de m'adresser ce soir à ses Anciens. J'en suis un également, sa connotation égalitaire n'est pas pour me déplaire: elle les place sur le même pied tous âges confondus - et vous êtes certainement, dans votre grande majorité, plus jeunes que moi dans la carrière.

Ceci me permet de demander au Président de notre Association des Anciens, Joseph Mersch, à qui je dois le plaisir d'être parmi vous ce soir, la permission de l'appeler par son prénom. A notre première rencontre, il m'a dit qu'il se trouvait avec moi dans l'ancien Athénée, en 1937. Mais alors que j'y terminais mes études, il était en septième... pour moi un «bleu»!

"Alors...très honorable Président, comment vous appellent ceux qui ont la chance de se compter parmi vos amis...Joseph...Joss...Sepp..?"

En m'invitant, le Président m'a remis l'insigne que j'arbore avec fierté, ce hibou porteur de sagesse aux dires des Anciens. Chez les Diables Mauves, la troupe des scouts de la F.N.E.L. à Luxembourg, ma première patrouille était celle des Hiboux. C'est cet oiseau que je pris par la suite pour emblème.

Le Chef-Scout de la F.N.E.L. était Georges Schommer, dont vous savez qu'il remplit par la suite, pendant la guerre, d'éminentes fonctions au sein du "Gouvernement Luxembourgeois en Exil". Georges Heisbourg, ancien de l'Athénée de ma promotion et au côté de qui je me trouvais assis de la 5^e à la première, le rapporte avec précision dans son ouvrage portant ce titre, précisément, ouvrage très complet et documenté sur ce sujet important.

Georges Schommer donc, Le Loup Gris qui dans sa gentillesse acceptait que nous l'appelions "Menni", m'avait fait cadeau, comme à d'autres adolescents, de sa précieuse amitié. Lorsqu'il estimait que j'exagérais dans mes critiques (j'en formulais, j'en formule toujours sûrement trop souvent), il me reprenait avec sa courtoisie, dont il ne se départait pas même dans ses observations ironiques: "Prince des Rouspéteurs...Altesse Rouspétissime...puis-je vous faire observer..." J'étais confus, j'essayais de m'amender...Mais je décidai de compléter mon totem: en tant que scout, je signerais "Hibou Rouspéteur".

C'est par cet oiseau des nuits, insigne des Anciens de l'Athénée, que je reviens à vous.

Tout à l'heure, j'ai dit aux lycéens ce que j'estimais devoir, entre autres, à mon séjour à l'Athénée: des bases pour recevoir l'enseignement, ensuite un fond de culture classique tant française qu'allemande, anglaise sans oublier la latine, et à travers ce fond de culture jusqu'à une précieuse orientation pour la conduite dans la vie.

Je n'en doute pas: après mes séjours à l'étranger dans mon enfance (deux ans à Berlin et trois ans en Pologne à Katowice), cette formation culturelle acquise à Luxembourg pendant toute mon adolescence a fait de moi un Européen convaincu, un de ceux qui sont fiers de partager des valeurs de civilisation avec les citoyens de tous les pays de notre grande patrie commune.

Vers la fin de mon exposé néanmoins - j'allais dire "si vous êtes sages"...je ferais mieux de dire "s'il vous reste encore un peu de patience..." - j'essaierai de vous égayer par l'évocation d'un moment, peut-être deux, rarissimes comme vous le supposez, pendant lesquels l'ambiance studieuse de rigueur ne régnait pas tout à fait dans notre classe.

Maintenant, je veux mettre d'abord l'accent sur mon attachement à votre pays, après y avoir habité pendant plus de dix ans, et entretenu depuis mais trop rarement à mon gré les relations et les amitiés que j'y avais nouées. Je me référerai à cet égard à mon essai "Pourquoi je me sens - presque - Luxembourgeois", dont je vous lirai une ou deux parcelles. Rédigé à la demande de Monsieur Gilbert Trausch, il a paru en 1988 dans la revue "Hémecht", en tant que contribution française aux côtés de l'anglaise et de l'allemande, sur le thème intitulé "Le Regard de l'Hôte".

Ensuite, je m'efforcerai de vous exposer ce que j'essaie de faire, vous lisant à l'appui de courts extraits de mon roman **"Le Jardin de l'Incertitude"**.

"...Pétange...Rodange...Bascharage...Sanem..." Ce sont les tout premiers mots que j'ai retenus, chantés l'un après l'autre aux fenêtres du train omnibus, lors de ses brefs arrêts sur le court trajet qui me séparait de ma Terre Promise. A l'époque - il y a bien longtemps de cela, en 1931 - je me rendais pour le week-end ou même - ô merveille! - pour plusieurs jours de Longwy où j'avais décidé que j'étais malheureux, à la ville de Luxembourg où habitait ma famille.

Potache en France qui retrouvais des frères et soeur encore dépayés, c'était aussi dans ce train que j'avais les premiers contacts avec des habitants de ce pays inconnu. C'étaient les représentants de l'autorité, policiers et douaniers aux uniformes différents. C'était encore le contrôleur, qui s'enquérât auprès des voyageurs s'ils étaient montés dans le train depuis le dernier contrôle.

Pour moi, ces agents officiels me confirmaient d'abord que j'étais bien en route pour retrouver les miens. Pourtant, aujourd'hui encore, il me semble que la distinction que je faisais ne passait pas seulement par cette donnée subjective, ni par de simples différences de tenues. Garçon de treize ans grandissant dans la conviction d'appartenir à un grand pays, je ne voyais rien à redire à l'attitude des fonctionnaires français qui les avaient précédés au passage de la frontière. Et pourtant, j'enregistrais après la mine courtoise certes, mais indifférente avec laquelle ces derniers me rendaient mon passeport, le regard bienveillant que me lançaient leurs successeurs, et même après quelques rencontres une ou deux paroles amicales de reconnaissance, auxquelles leur accent donnait une saveur particulière: "...De nouveau en vacances?"

Je n'étais pas le seul à bénéficier de leurs attentions. Il devait se trouver nombre d'habitues parmi les voyageurs de ce petit train, souvent ces hommes en uniforme les interpellaient en parcourant le wagon dans le passage central. Les voix portaient loin, je percevais des bribes de paroles échangées, ces personnages en service me semblaient poursuivre ou reprendre avec leurs interlocuteurs successifs un même dialogue. Je ne comprenais pas ce qu'ils se disaient, mais le ton m'indiquait que ces gens se connaissaient. Je les imaginais faisant partie d'une sorte de famille agrandie, dont les membres profitaient de leur brève rencontre pour échanger des nouvelles. Et moi, qui ne parlais pas leur langue, à qui ils prenaient la peine de s'adresser en français, j'avais l'impression de frapper à leur porte. A l'époque je n'osais encore espérer qu'un jour, moi aussi, j'entrerais dans leur grande parenté.

Certes, j'y suis bien entré par la suite, lorsque j'ai quitté ce collège de Longwy où je ne faisais rien, pour entrer à l'Athénée en habitant de Luxembourg "à temps complet", et que j'ai fait partie de la troupe des "Diables Mauves". Peu à peu, j'ai appris ce langage nouveau, ce luxembourgeois grâce auquel je m'assimilais aux habitants du pays qui le parlaient.

Dirai-je un mot de ce langage? Je lui ai réservé plusieurs pages, dans mon essai, relevant sa spécificité, la force de sa survie dans une collectivité de quelques centaines de milliers d'habitants. J'observais aussi ce qui faisait notamment, à mes yeux, son originalité: un vocabulaire, des expressions suscitant fréquemment, avec une économie de moyens surprenante, des évocations pittoresques ou amusantes.

Ainsi, je me souviens du tonnerre de rires que déclencha une saillie, dans une pièce de "Lauffe Guill" et "Weihnachts Titt", jouée par les Diables Mauves au Casino, à leur fête de Noël au milieu des années trente. Dans l'histoire volontairement abracadabrante, le patriarche Noé venait d'achever la construction de l'Arche, en prévision du déluge. Constatant le commencement de celui-ci, il s'était exclamé:

- Deen do Uewe ka säi Wasser net méi halen!...

Je reviens à ce sentiment confus que j'avais, lors de mes tout premiers contacts dans le train, à propos de ces gens qui se parlaient entre eux, de leur appartenance "à une sorte de famille agrandie". Certes, je devais ce sentiment pour une large part à ce luxembourgeois, qu'ils parlaient alors que je l'ignorais. Mais il y avait encore autre chose. Je venais de France, un pays tellement plus grand où, abstraction faite des relations de proximité, les gens le plus souvent s'ignoraient entre eux. Ici, il me semblait, à moi nouvel arrivant qui ne connaissais personne, qu'au contraire les gens se connaissaient tous.

De mon essai je résumerai encore une petite histoire, que je situai à une époque plus récente, celle d'un de mes voyages "de retrouvailles" à Luxembourg. L'ami qui me recevait chez lui, c'est mon complice de toujours. S'il n'a plus, pour cacher son goût de la plaisanterie, le visage candide qu'il conserva presque jusque dans l'adolescence, il le dissimule maintenant...derrière son microcospe avec lequel il scrute les mystères des champignons...

A l'issue d'une promenade à la recherche de ces cryptogames, nous étions entrés dans le café d'un village. Après m'avoir signifié "à la tienne" en levant son "Humpen" à hauteur de ses yeux, mon ami en prit une lampée copieuse, avant de le reposer avec un soupir d'aise...appuyé. A la table voisine, un consommateur avait suivi l'opération, appréciant en connaisseur la baisse du niveau dans le verre. C'était un homme à la mine réjouie, corpulent - de mauvais esprits auraient mis la courbe avantageuse de son gilet au compte d'une "Béierpanz". Il observa, en connaisseur:

- Di éischt Schlupp ass di bescht!

Tout dépourvu de ventre qu'il est, mon ami lui lança un regard complice. Et il rétorqua:

- C'est vrai! Mais c'est aussi parce qu'on sait que d'autres gorgées suivront! Profonde vérité que salua un rire approbateur.

Et c'était parti. On parla des mérites comparés de la "Mousel" et de la "Diekirch", des bières en bouteille qui maintenant rivalisaient avec les bières servies à la pression. Mon ami m'ayant présenté, "un Français en visite", notre nouvelle connaissance m'avait salué et s'était désigné:

- Ech sin de Scheiderte Léon.

Je ne pouvais guère que suivre l'entretien, qui prenait déjà un tour personnel. Notre ami procédait à une revue de débits de boisson accueillants dans la région, dévoilant des connaissances étendues en la matière. Pour ne pas demeurer en reste, mon ami avait cité le café de Gondrange. De Scheiderte Léon connaissait fort bien le patron, ainsi que sa femme Maisie. Il s'apprêtait à raconter la première journée d'école du second de leurs trois garçons, en nous priant d'accepter une tournée pour lui tenir compagnie.

Mais l'après-midi était déjà avancé, nous dûmes prendre congé. Sortis du café, j'observai:

- J'ai donc fait ;la connaissance, en même temps que toi, d'un autre membre de votre grande famille...

- C'est vrai, répondit mon ami. Après quelques mots échangés entre inconnus, nous nous trouvons fréquemment quelque point commun, quelque sujet qui nous rapproche. J'avoue que je trouve un bien grand charme à ces conversations bon enfant, que l'on tient au hasard de rencontres!

L'échelle humaine...En contraste, je pense à cette chanson, peuplée de millions de petits Chinois ("...et moi, et moi..."). Je songe aux gigantesques rassemblements urbains qui se multiplient de par le monde. Je pense aux entités économiques démesurées, multinationales notamment, où le qualificatif "Anonyme" enlève toute connotation humaine à leur titre trompeur de "Société". J'évoque encore ces transports toujours plus rapides, censés rapprocher des cargaisons de passagers de leurs frères toujours plus éloignés, qu'ils ignoreront pourtant toujours davantage.

Dans notre course effrénée tout autour de cette planète, sur notre Terre qui se rétrécit sans que nous y prenions garde, nous nous connaissons de moins en moins entre nous.

Par contraste, cette échelle humaine que j'évoquais, c'est pour moi ce que l'esprit appréhende de lui-même, de manière directe. Ainsi, dans votre pays dont vous avez si bien sauvegardé l'indépendance, avec votre langue que vous conservez tout trilingues que vous voulez être, vous me semblez à cet égard exemplaires.

Vous avez fixé là les conditions les plus propices à une sorte de convivialité nationale.

Et qu'importe, après tout, si dans certains cas ces relations dérivent vers ce que vous appelez le "Beschass", que d'aucuns parmi vous qualifient de national? D'abord, de ce travers vous n'avez pas l'exclusivité, dans toute collectivité un peu fermée on trouvera la même propension à éplucher la conduite d'autrui, à la critiquer ensuite. Et puis, cette critique même n'est-elle pas souvent salutaire?

Votre attachement à votre pays, je l'ai évoqué dans mon essai, très longuement. L'extrait que je vais vous en lire, je l'ai choisi pour vous parce que ce sentiment, eh bien, vous me l'avez communiqué lorsque je vivais avec vous.

"Je conserve un souvenir précieux, celui d'une manifestation patriotique à laquelle j'ai pu participer, grâce à mon appartenance à la troupe des scouts. C'était un 23 janvier, en 1933 ou 1934, à une époque en tout cas où on célébrait l'anniversaire de la Grande-Duchesse Charlotte à sa date réelle. Cet hiver-là, il faisait vraiment froid, pourtant tous les garçons arboraient leur tenue habituelle, chemise de flanelle et culotte courte, sous lesquels, il est vrai, ils avaient enfilé les uns par-dessus les autres de multiples couches de sous-vêtements.

C'était le soir, je tenais ma place comme les autres, dans la retraite aux flambeaux. Nous marchions trois par trois, je me retournais souvent pour voir serpenter derrière moi le long ruban de feu, le parcours sinueux choisi à travers la ville empêchait de voir la fin du cortège qu'on pouvait imaginer interminable. Dans les rues étroites, derrière les fenêtres des maisons et même sur les trottoirs où les spectateurs s'étaient rassemblés malgré le froid, le public suivait notre progression que rythmaient les accents de la musique militaire marchant en tête.

Après le parcours de la Grand'rue, passé le "Roude Pëtz", la foule était plus dense, dès l'amorce du tournant les rangs s'épaississaient. Moins de cent mètres nous séparaient du Palais Grand-Ducal, nous allions le longer sur notre gauche. La Grande Duchesse nous y attendait.

Nous le savions. La musique s'était tue, mais nous attaquions le pavé d'un talon plus décidé, nous bombions le torse et nous tendions le bras qui brandissait notre torche. Tout s'est passé en quelques instants, beaucoup trop vite à notre gré, déjà notre troupe défilait devant la sorte d'avancée du palais, après la grande porte cochère.

Les fenêtres étaient éclairées, celle du milieu était même ouverte. Le couple princier s'y tenait debout, à côté de l'uniforme sombre du prince posté un peu en retrait la robe de la Grande Duchesse paraissait plus blanche encore.

Il n'y avait eu ni concertation, ni signal convenu. La tête levée vers elle, nous criions, de toutes nos forces:

- "Vive! Vive!..."

...Et moi comme les autres, comme les spectateurs attroupés en face, à droite, sans me soucier davantage qu'eux de ce que l'objet de nos vœux n'ait pas été désigné auparavant, au moins une fois. Le cri l'impliquait en lui-même: "Vive!...Vive!..." Nous étions passés, nous criions encore, nous avions distingué le sourire sur le visage penché vers nous, la main levée en guise de salut amical.

Je n'étais pas royaliste, je me demande même si mes camarades se posaient eux-mêmes des questions à ce sujet, consciemment tout au moins. Mais à ce vocable, il suffit de changer une lettre. Loyaliste, je l'étais du fond du coeur, du même loyalisme exprimé dans les cris de tous, les miens mêlés à ceux de mes compagnons, à ceux des spectateurs massés devant les fenêtres. En acclamant leur souveraine, ils acclamaient leur pays qu'elle incarnait si bien. Et moi qui criais avec eux, j'acclamais la souveraine du pays où je vivais.

Le défilé devait prendre fin Place de la Constitution. Pendant la dernière partie du parcours les esprits de tous restaient emplis de la même vision: une silhouette blanche, aux côtés de laquelle se tenait un officier comme pour la protéger, une tête penchée vers nous qui nous souriait parce que nous l'acclamions, une main qui nous saluait gentiment.

Bientôt, encore ému, je jetai à mon tour mon flambeau encore allumé, aux pieds de la "Gëlle Fra". Les flammes montaient haut, de ces centaines de torches allumées, jetant leurs reflets jusque sur la robe dorée, là-haut, qui déshabille si savamment les formes de la belle dame.

En dépit de ce beau feu de joie, nous n'étions pas très réchauffés dans nos tenues légères. "Lauffe Guill", notre scout-master, rompit les rangs pour nous renvoyer chez nous, après avoir lancé une dernière boutade, désignant la statue figée dans le ciel: "Ce n'est pas le moment qu'elle lâche sa couronne pour la laisser tomber dans le feu..."

Pour conclure sur ce sujet, je vous lirai les trois derniers paragraphes de cet essai.

"Quand je rentre chez moi après un de mes trop brefs séjours à Luxembourg, j'ai l'esprit rempli de souvenirs, amassés en renouant avec mes amis, en voyant ou revoyant des coins, des paysages de leur beau pays. Là-bas, j'ai parsemé le français que mes amis ont bien voulu écouter, qu'eux-mêmes dans leur courtoisie ont employé la plupart du temps pour me faciliter nos contacts, de quelques mots, voire de quelques expressions en luxembourgeois qui me sont venues ou revenues, un peu par osmose.

Alors, à la maison, je me sens tout fier de mon élocution, de mon vocabulaire que je m'imagine avoir retrouvés. Je me plante devant ma glace et je prononce, complaisamment:

"Ech sin e Lëtzebuerger!"

C'est le commencement d'un discours, qui tourne vite court...Mais je m'aperçois que dans ma bouche, ces quatre mots sont davantage qu'une boutade."

.

Me voici à la seconde partie de mon propos: vous dire ce que j'essaie de faire.

Pourquoi j'écris? Il y a environ vingt-cinq ans, une dure période que je traversais m'avait fait retrouver, comme une sorte de refuge, cette envie si ancienne, éprouvée confusément dans mon adolescence, enfouie depuis sous mon activité professionnelle.. Cette fois, cette envie était devenue un besoin, qui ne me lâchait plus: j'écrivais.

J'avais soumis un manuscrit (une autobiographie) à une maison d'édition. Elle me l'avait refusé, mais le directeur littéraire qui avait accepté de me recevoir avait jugé bon de m'éclairer sur mes mobiles profonds:

" - Vous écrivez, me dit-il, sentencieux, parce que maintenant on ne se confesse plus."

Surpris un instant, je lui répondis que j'étais protestant.

Il n'avait pas donné la bonne raison, même si le besoin de rapporter quelque chose qui nous tient à coeur entre pour une bonne part dans l'écriture. Mais ce besoin est partagé par bien du monde...pensez aux bavards, par exemple!

En plus, dans l'écriture, il y a cette obscure envie d'arrêter, de fixer ses pensées. L'écriture leur donne une présence réelle, en dehors de l'esprit qui les a conçues, elle leur confère la durée. N'oublions pas non plus, pour ceux qui ont le respect de l'écriture, la recherche du terme propre, de l'expression qui rendra le mieux l'expression de la pensée.

Le champ de l'écriture est infini: on écrit sur ce qu'on aime. On écrit des biographies, d'hommes qu'on admire; on écrit de l'Histoire (je vous ai parlé de mon ami Georges Heisbourg, auteur d'ouvrages historiques). On écrit des traductions (un condisciple, Marcel Gérard, en a effectué une, très difficile, des "Carmina Burana").

On écrit des ouvrages techniques, des mathématiques - qui dira le charme trouble des logarithmes, le mystère planant autour des fonctions et des racines, l'attrait perfide de multiples inconnues?

On écrit des histoires. Pour moi, en écrire une revient à la vivre. Est-elle réelle? En l'écrivant, on la revit. Et si on l'imagine, de l'écrire la fait naître vraiment.

Raconter une histoire, c'est partir d'une idée qui vous vient, c'est la laisser se développer, en l'aidant quand il le faut. C'est trouver les personnages qui l'habitent, leur donner la consistance dont ils ont besoin.

Alors... la dernière phrase écrite, le miracle se produit: l'histoire vit désormais de sa propre vie, elle existe vraiment. Pour autant, elle ne quitte pas son auteur où ses personnages vivent toujours, plus réels parfois que certaines personnes de son entourage!

L'écriture, donc, pour moi c'est d'abord ça: donner la vie à une histoire. Ensuite, dans la pensée, il est un petit pas que l'on franchit très vite: si mon histoire me plaît, plairait-elle, plaira-t-elle à d'autres?... Mais là commence une autre expérience, celle de la réalité: qu'il y a loin de la coupe aux lèvres!

Votre histoire ne "passe" pas? Ce peut être de votre fait - Dieu sait à quel point c'est possible!... Ce peut être le fait du lecteur de votre oeuvre, mais professionnel celui-là...

Ces personnages importants, qu'ils sélectionnent les oeuvres à éditer, qu'ils en fassent la critique (ou qu'ils n'en parlent pas, tout simplement), je me défends de prétendre les pourfendre. Seul un auteur arrivé, reconnu peut se permettre de les juger. Tout de même, à propos du sens de leur activité, j'émettrai mon point de vue, en toute simplicité.

D'abord, avant d'éreinter une oeuvre - ou de l'ignorer, ce qui est pire encore - il faudrait songer à ce qu'elle représente pour son auteur, qui peut-être y a mis le meilleur de lui-même.

Ensuite, pour la juger, il ne faudrait pas prendre pour seul critère ce qui est considéré, dans l'instant et par une "intelligentsia" qui s'érigerait en aréopage, comme "moderne", "nouveau", "d'avant-garde", voire "engagé" (dans ce cas "politiquement correct", évidemment). N'en déplaît aux dépisteurs de "créations", voire "d'OEUVRE", en super-majuscules, "tout a été dit, depuis qu'il y a des hommes et qu'ils pensent".

A propos d'oeuvre, je m'exprimerai plus nettement. A mes yeux, ce qui importe dans une oeuvre, c'est elle-même, indépendamment de toute contingence, de relation avec l'actualité, de la mode...et même de l'auteur. Bien souvent du reste, le lecteur oublie ce dernier.

Il ne faudrait pas non plus prétendre instruire le public, l'éduquer, l'orienter sur la voie jugée la seule bonne. Ce rôle de guide, j'ai entendu sur France Inter, ces jours-ci, un lecteur professionnel de manuscrits le revendiquer sans ambages. Avec cela, dans la même phrase et avec la même assurance, il se reconnaissait, pour seul critère dans ses choix, sa propre subjectivité sur laquelle il insistait.

Et enfin, "last but not least", il faudrait aussi tenir compte du "public" - n'est-ce pas à lui que l'oeuvre est proposée? Le public... Tous LES publics, y compris les populaires. L'oeuvre plairait-elle au public, à UN public? Si on pouvait l'augurer, pourquoi en priver ce public...et de quel droit?

Certes, mes amis, je reconnais qu'ainsi je plaide "pro domo" - mais pourquoi pas, puisque je veux vous dire ce que j'essaie de faire? Et le voici.

Je tente, dans une langue que je m'efforce de maîtriser, de raconter des histoires, dont les personnages qui vivent en moi vivraient aussi dans l'esprit des lecteurs - s'il devait s'en trouver pour moi. J'aspire à réaliser, dans la qualité, une littérature de "divertissement", dans le sens de "entertainment, Unterhaltung".

Ces deux derniers mots, permettez-moi de les expliciter. "Entertainment", je l'entends encore chanter à mes oreilles, dans l'air qui revient en leitmotiv dans la présentation des oeuvres maîtresses de la Metro Goldwyn Meyer, si je ne me trompe..."That's Entertainment..." Et "Unterhaltung", je l'associe à la "Unterhaltungsmusik", celle qui emplissait les écouteurs de mon poste à

galène dans ma chambre, jusque tard dans la nuit (qu'on était loin des "rap", "hip-hop", "techno" et autres merveilles contemporaines!).

J'ai donc fait éditer "Le Jardin de l'Incertitude". Pour en dire deux mots, quelle meilleure entrée en matière trouverais-je, que la référence à "Die Warte - Perspectives" du 16 septembre 1999, où parut un article à son sujet, sous la plume de "Georgette", Madame Bisdorff? Son analyse de mon roman, avec les critiques que j'assume, exprime et le sens et l'esprit dans lequel je l'ai écrit. Sans Georgette, que je me plais à remercier encore, rien de ce qui se passe ici ne serait arrivé.

Je ne voudrais pas déflorer l'histoire que raconte le roman. Je vous en livre un bref résumé - celui-là même que j'ai présenté tout à l'heure aux jeunes gens qui vous ont précédés. Ensuite, je vous en soumettrai quelques courts extraits.

Donc, **"Le Jardin de l'Incertitude"**, c'est

La Romance d'Irène.

C'est un morceau de la vie d'une jeune femme de vingt-trois ans, dans l'inconsciente quête de son destin. Après de dures épreuves traversées précédemment, elle mène une existence terne et solitaire, peu soucieuse de sa beauté que rehausse son port altier, dans une petite localité de Normandie.

Et ce seront ses rencontres croisées, avec un peintre réputé qu'un amour disparu continue de hanter, avec un jeune homme trop beau aux passages en météore....

Son sens profond? Je ne me posais pas la question lorsque je l'écrivais, je me racontais une histoire...Mais des personnages savants - de ceux qui se délectent à trouver "un sens profond" dans des choses simples - ils pourraient d'aventure tomber sur ce roman. Ils pourraient y analyser l'étude d'influences réciproques, celles de la beauté et de l'amour sur l'inspiration créatrice, celles de l'éveil au sens artistique sur l'épanouissement de la personnalité.

Voulez-vous traverser le jardin d'Irène? C'est au tout début de mon histoire, un dimanche matin.

"Pieds nus, elle foule le plancher aux lames usées, séparées par de larges interstices. La fenêtre au Nord-Est est ouverte, elle pousse le volet. Elle n'a sur elle que sa chemise de nuit, mais en face d'elle il n'y a que le jardin, la forêt qui le prolonge. Le soleil lui fait plisser les paupières, son visage, ses bras reçoivent la caresse de ses rayons déjà chauds. Le ciel a bien le bleu transparent espéré, en face au-delà des vieux pommiers du petit pré la masse verte de la forêt remplit le paysage. Comme on doit être bien, sous cette frondaison!

Il est encore tôt, pour un dimanche matin...Il n'y a personne - ici, il ne passe jamais personne...Si elle osait?...Les mains sur l'appui de la fenêtre, elle passe une jambe, tâte le sol du pied. L'autre jambe, vite! La chemise de nuit retombe, la voilà à nouveau convenable. Savourant son escapade, elle avance à petits pas dans l'herbe fraîchie par la nuit, la rosée perlant aux brins lèche ses chevilles et même ses mollets.

A peine plus large que la maison, le jardin est pris entre deux murets dont les pierres s'écroulent par endroits. Leur protection illusoire s'arrête avant le fond du jardin où quelques buissons ont remplacé les vieux pommiers. Au bout ne subsiste pas même la trace d'un mur, des plaques de mousse disputent à l'herbe un sol plus noir, plus souple.

Des brindilles craquent sous ses pas, elle fixe le sol pour éviter de marcher sur quelque ronce, mais il n'y en a pas dans ce coin, où elle s'arrête un instant. Derrière elle, au-delà des arbres rabougris, se trouve sa maison. Et au-dessus d'elle, coiffant le tronc lisse à quelques pas, commence déjà l'étendue de la forêt. En pleine force, le feuillage ne laisse le soleil atteindre les brins d'herbe que par endroits.

Est-elle encore dans son jardin, ou déjà dans la forêt?

Elle repart, aux aguets, accompagnée de rares pépiements. Dans l'air calme, elle perçoit à peine le murmure dans les ramures, là-haut. Le claquement sec d'une brindille plus grosse la fait sursauter, tandis qu'au-dessus d'elle un pigeon ramier surpris s'envole lourdement.

Elle suit une sente à peine visible, peut-être les lapins l'empruntent-ils, serpentant au pied des arbres. Continuant d'avancer elle écarte doucement les premières fougères. A plusieurs reprises, elle est allée à la rencontre de leur mer verte, sa surprise à nouveau est d'y pénétrer si facilement.

Après quelques pas, elle l'a absorbée, elle aussi. Sa tête en émerge tout juste, autour d'elle les troncs des arbres en jaillissent immobiles, comme englués. Elle a l'étrange impression de se trouver prise à ce piège, elle aussi figée.

Lorsqu'elle bouge, lorsque simplement elle se penche pour contempler les découpures des innombrables feuilles, les minces tiges ne cèdent que pour mieux l'enserrer dans leur caresse, à peine rêche. Elle s'y abandonne, promenant ses bras sur la surface fragile, y plonge sa tête, enjambe même une brassée de ces tiges au tendre frôlement.

S'accroupissant ensuite, elle s'engloutit dans la marée verte, si dense qu'elle aperçoit à peine le vert plus pâle des frondaisons à travers l'entrelacs des fougères. Simplement effleurée, la frêle toiture s'agite en tous sens, comme affolée.

En dessous, dans la demi-obscurité verte, le sol proche où s'enfoncent ses pieds apparaît noir, les doigts qu'elle y plonge en ressortent couverts d'une poussière à l'odeur un peu fade de feuille morte. Devant son orteil à moitié enfoui, une grosse fourmi s'arrête indécise, contourne l'obstacle avec précaution. Si Irène demeurerait immobile un moment, l'insecte ne se détournerait plus."

Quelque temps plus tard, Irène fait le ménage dans l'atelier du peintre. En son absence, elle contemple ses toiles.

"La première montre un orage sur la mer dans la tempête. L'eau, le ciel semblent mêlés dans des verts salis de jaune, de gris et même de noir, un blanc souillé de traînées ourle les vagues et cerne les nuages amoncelés. Au premier plan, saisie en vue à fleur d'eau par l'avant, une barque de pêche penche tellement que la vague suivante déferlant sur tout le tableau devrait la submerger. A droite de la barque, un éclair cisaille le ciel, la flaque blanche de son impact sur l'océan fait pendant au jaillissement de la lumière dans les nuages. Ce n'est plus qu'un esquif en perdition, faisant ressortir le déchaînement dans la tempête de la guerre que se livrent le ciel et la mer.

Encore sous le choc, Irène contemple la deuxième toile. Dans une vue plongeante, une plage s'étend sur toute la largeur. Au premier plan, des

touffes de varech croupissent dans des flaques, parmi des débris rejetés et des éclats de briques que les vagues ont commencé de polir. La marée est basse, au loin l'océan s'estompe en trait gris-vert sous le ciel sombre. Rasant le sable, des goélands affrontent le vent, d'autres glissent sur lui comme des fétus. L'un des oiseaux vole tout proche, Irène imagine la plainte stridente qui doit s'échapper de son bec grand ouvert. Et ce cri, aussi, la fait frissonner.

A côté, des toiles neuves roulées reposent sur le sol, un peu plus loin d'autres toiles sont ficelées en paquet adossé au mur. Irène ne songe pas à le défaire, mais elle veut encore examiner la dernière toile sur chevalet.

Il s'agit d'une marine, sous le soleil. Coupée d'ombre, la lumière fait surgir les objets, comme en relief. Au premier plan, sur une balustrade rongée par le sel, des plaques de rouille sont à moitié détachées, elles doivent s'effriter sous les doigts. En dessous apparaît un bateau de pêche, sa proue comme neuve peinte en vert et blanc arbore le nom "L'Espérance". Sur les flancs de la barque la peinture s'écaille, les planches se disjoignent. Derrière le mât déchiqueté, la cabine jaunâtre est défoncée, à la poupe les poutres de la membrure sont brisées. La quille s'enfouit dans le sable, ce n'est plus qu'une épave dans une flaque d'eau salie.

Avec effort, Irène s'arrache à sa contemplation. Cachée ou ostensible, la violence de ces toiles la fascine, autant que le désespoir qui s'en dégage. Pourquoi monsieur Sauriel peint-ils de tels tableaux?"

Quelque temps après, Irène se sent à la fois en confiance, et troublée, auprès du peintre dont elle est devenue le modèle.

"L'automne s'étire, bientôt s'annoncera la période des fêtes. Pour Noël, Irène aidera au "Drap d'Or", remplaçant Thérèse qui devra s'absenter. C'est monsieur Garraud qui l'en a priée, il a dû sentir qu'Irène l'aurait refusé à sa femme. Jacques a regretté qu'elle ne puisse venir chez lui pour Noël.

- Surtout pour vous, Irène, a-t-il ajouté, pour moi c'est fête tous les jours tant que je peux peindre...mais doublement fête quand vous venez me voir! Aussi viendrez-vous pour la Saint Sylvestre, j'y tiens absolument. Ce soir-là, pas de pose pour vous, ni de ménage ou de cuisine!

Un vendredi soir, un peu avant la mi-décembre, Irène s'apprête à partir. Jacques la retient un instant, elle sent la pression de ses doigts à travers la manche de sa blouse.

- Irène, dit-il, demain j'ai rendez-vous à Deauville, avec le directeur de ma galerie à Paris. Je rentrerai pour le dîner...et j'aurai faim! Venez comme d'habitude, le soir nous pourrons travailler un peu!

Irène acquiesce, elle aime venir chez lui, elle aime faire ce qu'il lui demande.

Rentrée chez elle, elle décide de se coucher tôt. Avant le dîner, elle reste assise un moment, caressant Olive repu étendu sur ses genoux. Presque immobile, elle ne sent plus rien que sous ses doigts la tiédeur soyeuse du petit corps qui s'abandonne à elle. Mais Olive se redresse bientôt, arquant le dos et sortant furtivement ses griffes qui égratignent les cuisses de sa maîtresse. Elle proteste et il saute à terre pour se diriger à petits pas vers la porte, la queue dressée et la tête tournée vers elle. En se levant pour le faire sortir, elle lui dit:

- Alors, tu m'abandonnes, ce soir?

Elle le regarde quitter la zone éclairée et s'enfoncer dans la nuit.

Lorsqu'elle se glisse entre les draps, elle se pelotonne, frileuse, attendant que sa propre chaleur l'enveloppe doucement. Demain soir, elle posera encore pour Jacques, elle verra peut-être son visage changer d'expression en se tournant vers elle avant de fixer sa toile à nouveau, une onde de chaleur la parcourra, comme maintenant entre ses draps réchauffés.

Etendue sur le dos, Irène fixe la nuit, elle y fait défiler des images lointaines. Celle de son mari au début, qui la dévêtait impatient de triturer sa chair. Cette autre vision violente, qu'elle chasse aussitôt, où l'homme à qui elle s'était offerte assouvissait son désir. Était-ce le scandale, après, qui l'avait laissée engourdie, ou plutôt cette brutalité l'avait-elle déçue, endolorie et insatisfaite? Depuis lors, malgré parfois cette envie, comme ce soir, elle s'était refusée aux avances plus ou moins discrètes.

Lorsque Jacques la trouble avec son regard insistant, songe-t-il à elle, dans son désir? Elle imagine les fortes mains de l'artiste, si précises, courant douces et fermes sur son corps."

Irène a retenu à dîner un jeune homme, un inconnu qui parlait aux enfants auprès des chevaux dans le parc du château. Insouciant, il ne sait où il passera la nuit.

" - Irène...ne vous donnez pas tout ce mal pour moi!

Irène regarde le grand garçon, si beau. Elle le retient encore...mais il va repartir, la laissant toute seule...Elle s'entend lui murmurer:

- Je...je ne veux pas que vous partiez!

Gilles sourit. Doucement, il dégage sa main prisonnière pour enserrer Irène dans ses deux bras, il dit à son oreille, tout bas:

- Irène...ne vous ai-je pas dit que vous étiez trop gentille pour moi?

Après le long baiser que Gilles lui donne, pour de bon cette fois, Irène s'agite encore, ravie mais embarrassée par la situation qu'elle-même a créée. Elle se dégage, referme vite pour de bon la porte sur le taudis où elle voulait reléguer Gilles. Devant sa chambre où elle le conduit, elle parle très vite en lui jetant des regards qu'elle détourne aussitôt:

- Gilles...Je vais au cabinet de toilette...Couchez-vous, avant vous éteindrez la lumière, le commutateur est à la porte. Je reviens, dès que je suis prête...

Avant qu'elle se sauve, Gilles l'a emprisonnée à nouveau pour l'embrasser. Maintenant, en se frottant dans l'eau tiède, elle songe au grand garçon qui se déshabille derrière la porte. Dès qu'elle l'a aperçu, sa silhouette mince et vigoureuse, sa peau sombre, ses longues mains et ses yeux qui hésitent entre le bleu et le noir l'ont troublée. Depuis, son esprit ne cesse de s'occuper de lui.

Et lui? Que pense-t-il d'elle? Que cache-t-il derrière ses plaisanteries, son sourire éclatant, son regard qui la détaille? Elle croit qu'il la désire, mais saura-t-elle lui plaire, autant qu'elle le voudrait?

Est-ce vrai, au moins, ce qu'elle a entendu si souvent au cours du passé récent, est-elle belle, elle aussi? Devant sa glace, elle retire le bonnet mis pour passer sous la douche. Ses cheveux cascadenent sur ses épaules, sa poitrine, elle y passe le peigne, la brosse pour les lisser.

Elle est prête. Elle n'a pas besoin de chemise de nuit, pour le rejoindre... en

semblant d'excuse, elle se dit qu'à côté, il doit faire nuit... Une dernière fois, elle se contemple, fait glisser ses mains le long de son corps. Une pensée lui vient, qu'elle voudrait chasser. Mais elle est tenace, ancrée comme cette odeur vénéneuse elle-même, dont on ne sait plus comment se débarrasser... Cette liqueur ambrée, dont le nom s'inscrit en lettres noires sur le flacon de cristal, elle en voudrait le parfum sur elle à nouveau, maintenant: "Habanera..."

A Paris, au vernissage des oeuvres du peintre dont Irène est autant le modèle que l'inspiratrice, l'artiste va ouvrir l'exposition à ses visiteurs.

"Le silence s'est rétabli, dans l'attente de la présentation de ses oeuvres par le peintre, comme annoncé. Il se tient devant les invités, à peine en retrait d'une femme masquée, dont la chevelure coule sur sa poitrine en cascade noire. La tenue de velours noir du peintre fait ressortir sa robe chatoyante, dans laquelle elle se dresse comme une haute flamme.

Jacques s'écarte, tire un rideau masquant le mur. Les exclamations fusent à nouveau, à l'apparition d'un portrait en pied, grandeur nature. Fauvert murmure à Vieulin, ironique:

- Enfin, voici au moins une des toiles annoncées!

Vieulin, qui a tout de même quitté des yeux la femme masquée, répond de même:

- Mais quelle toile!

Il s'agit de la réplique, en tous points mais transcendée par l'artiste, de la femme masquée. Celle-ci, aux côtés du peintre, bouge tout juste la tête pour parcourir l'assistance de son regard camouflé. Comme pour lui rendre sa liberté, Jacques lâche sa main et déclare, désignant le tableau:

- Cette toile, "La Femme au Masque", résume en elle tous les portraits de mon exposition.

C'est bien la même femme, dans la même position, mais dans un décor tout différent. L'absence de murs, et même de sol semble la faire flotter dans l'espace, plus altière encore. De chaque côté d'elle, des esquisses de tableaux superposés montent à l'infini, tous en écarlate à gauche et en rose éclatant à droite. Les deux tons se rejoignent au sommet, fondus en incendie sur lequel se détache la chevelure noire de la Femme au Masque.

C'est dans ces instants de contemplation que se joue au coeur des spectateurs le combat que prévoyait Van der Pleek: qui va l'emporter, de la femme vivante, si proche qu'ils la toucheraient s'ils l'osaient, ou de l'image qu'en a rendue l'artiste sur son tableau? Presque de face, avec la même noblesse d'attitude, laissant errer par les meurtrières de son loup rouge le même regard lointain, elle est revêtue de la même tenue d'apparat qui souligne ses formes."

Le jeune homme trop beau, revenu après son premier passage, rend visite à l'orgueilleuse Evelyne, la châtelaine qui est une des patronnes d'Irène.

"Du perron, elle appelle:

- Monsieur?

Il se retourne, au milieu de la cour, affiche le sourire dans lequel elle voudrait ne voir que l'admiration. Il va vers elle, sa démarche si souple la fait songer à une bête de proie...En arrivant, il murmure:

- Vous avez fait vite!

Il lui emboîte le pas, dans le hall ses regards courent sur les lambris, s'arrêtent sur les armures, plongent dans le salon à travers la grande porte. Il s'est engagé dans la vaste pièce, comme s'il y était invité, murmurant:

- Quelle belle vue, sur votre parc!

Madame Berlancourt le suit, résignée: après tout, pourquoi pas au salon?

Après avoir contemplé la terrasse, la perspective au-delà, le visiteur se retourne, promène ses regards sur les multiples tableaux, les fauteuils, les canapés. Evelyne songe, à nouveau irritée: "Il est chez lui!"

De son allure de chat, il se dirige vers un coin de la pièce, où un objet brille faiblement sur une étagère.

Elle murmure:

- Attendez!

Elle se hâte vers l'interrupteur, fait jaillir de l'ombre la statuette d'argent. Muet, l'homme regarde l'adolescent nu, son corps déhanché s'appuyant sur une jambe. Baissant la tête dans une confusion feinte, il cache d'un linge son intimité. Ses boucles serrées cernent un visage dont les traits réguliers paraîtraient un peu durs si leur jeunesse ne les revêtait d'une apparence de féminité.

Le visiteur tend la main, emprisonne les jambes de l'adolescent et l'enlève de l'étagère. De l'index de l'autre main, il caresse lentement le corps lisse, son regard s'attarde sur lui, l'abandonne pour contempler son hôtesse à ses côtés, retourne encore à l'objet précieux. Découvrant ses dents dans son sourire, il demande à mi-voix:

- C'est vous?

La question atteint Evelyne à la fois comme une caresse, un contact de cet index qui parcourt toujours les formes brillantes, et comme le cinglement d'une lanière autour de son corps. Elle a un rire nerveux, baisse aussi la voix, d'instinct, pour répondre:

- Ne voyez-vous pas que c'est un garçon?

- Si, répond-il.

Elle se sent rougir sous son regard, elle se force à parler:

- Asseyez-vous, vous avez à m'expliquer...

- Comment vous appelez-vous?

Interdite, elle le regarde. Elle ne sait plus qu'il vient de l'interrompre, elle murmure:

- Evelyne...

Avec précaution, il repose la statuette. Il la contemple une dernière fois, reporte son regard sur elle et murmure:

- Je m'appelle Gilles...

Elle demeure figée, tandis qu'il s'avance. Quand son bras l'enserme pour l'attirer, est-ce lui qui penche la tête, ou elle qui se tend, de toutes ses forces, pour atteindre ses lèvres?"

Gilles est revenu à Irène. Celle-ci l'a emmené se promener dans "sa" forêt. Il jouera de la guitare pour elle, elle dansera pour lui.

"...Voici le petit arbre, perdu au milieu des sapins: du doigt Irène tâte le renflement autour de la cicatrice, elle s'exclame triomphante:

- C'est ici! Plus qu'un dernier effort!

Suivie de Gilles protégeant sa guitare de son mieux, elle pénètre sous les sapins, s'efforçant de préserver son visage, ses bras des griffures des aiguilles.

Ils débouchent enfin sur le petit pré rond, nappe verte enchâssée dans les sapins. Son herbe épaisse, déjà haute, est piquetée de fleurs rouges de trèfle, l'ombre des sapins y mord un mince croissant sur le côté. Pleine d'attente, Irène se tourne vers Gilles, elle demande:

- Ca te plaît?

Il laisse errer ses regards, de la sertissure sombre à la placette noyée dans le soleil et il répond simplement:

- Beaucoup!

S'avançant de quelques pas, il pose sa guitare dans l'herbe, se laisse glisser à côté d'elle avec un soupir d'aise. Couché sur le dos, il murmure comme s'il ronronnait:

- Qu'on est bien!

Irène vient s'étendre à ses côtés sur cette couche élastique, tiède contre ses mollets nus. Tirant une des longues tiges dressées autour d'elle, elle en mordille l'extrémité blanche et tendre, au goût sucré. Elle ferme les yeux, le soleil revêt l'intérieur de ses paupières d'un voile rouge, brûlant.

Gilles aussi s'est emparé d'un brin d'herbe, qu'il promène dans la saignée du bras d'Irène. Il murmure, moqueur:

- Tu as la chair de poule! As-tu froid?

Irène gémit:

- Tu me martyrises! Si tu tenais ta promesse?

Gilles se redresse, attire sa guitare en disant:

- C'est bien pour toi! mais n'oublie pas la tienne!

Irène garde les yeux fermés, elle attend, elle veut laisser la musique l'enivrer. Alors, elle se lèvera, sa danse la transcrira dans l'air.

Gilles commence très doucement, les notes s'égrènent comme l'écho d'un concert lointain. Sans rythme, sans mélodie, c'est une mélopée assourdie, parfois coupée de la résonance plus forte d'un accord.

Irène imagine un campement de bohémiens, ancestral, comme on n'en rencontre plus guère. Quelques maigres chevaux attachés à des piquets broutent une herbe rare, des femmes sont assises sur les marchepieds de roulottes de bois à la peinture écaillée. Les volants de leurs jupes défraîchies recouvrent leurs jambes écartées jusqu'à leurs pieds nus déformés par la marche, dévoilant parfois un mollet nerveux. Leurs cheveux luisants cachent une partie de leur visage, laissant visible sur leur front un signe bleu, mystérieux.

Elles ne font rien, ces femmes. Elles attendent que là-bas devant elles le feu de bois achève la cuisson, dans la marmite d'où s'échappe un fumet de bouillon de poule. Les hommes reviendront tout à l'heure du village où ils ont rendu les chaises rempaillées. Si le café ne les a pas trop retenus, ils rapporteront un peu d'argent. On mangera, on ravivera le feu pour s'asseoir en cercle autour de lui, ce sera la fête.

De tout jeunes enfants, assis dans la poussière, jouent avec des cailloux et des bouts de bois. Ils sont si sales qu'on voudrait les plonger dans un baquet, avec leurs guenilles. Mais ils sont si beaux, aussi, avec leur peau mate, leurs yeux noirs sous leurs cheveux bouclés et leur bouche plus rouge qu'une cerise, qu'on voudrait les serrer contre soi pour les embrasser, avec leur crasse.

A l'écart des autres, un enfant un peu plus âgé ne joue pas. Immobile, il penche la tête au-dessus d'une main décharnée, dont les tendons saillants animent des doigts aux ongles noirs. L'enfant ne quitte pas des yeux la main, son jeu qui emplit sa tête, son corps tout entier, le transportant dans une autre vie. Le propriétaire de la main est vieux, les rides creusent son visage, des mèches blanches s'échappent de son béret râpé. Sa tête est tout aussi immobile, mais le rêve qu'il pince dans ses cordes et qui chante aux oreilles de l'enfant, ce rêve passe également dans ses yeux.

...Réelle celle-là, la guitare résonne à côté d'Irène. Les longs doigts se crispent sur une suite d'accords, amorcent une mélodie douce et légère, son rythme pénètre Irène qui se dresse à demi. Agenouillée, elle regarde autour d'elle, elle tourne la tête, elle tend les bras... Quand elle se lèvera, elle dansera la vision que le vieil homme inspirait à l'enfant penché sur sa guitare."

Un drame est survenu. Irène est convoquée par le juge d'instruction, deux gendarmes la conduisent auprès de lui.

"Les deux hommes font monter Irène à l'arrière de la voiture. le brigadier conduit, les deux hommes se taisent, le lieutenant ne tourne pas la tête... Irène a la bizarre impression qu'ils ne se sentent pas à l'aise, mais elle n'ose pas ouvrir la bouche, interroger ces nuques, ces épaules raidies sous l'uniforme.

Au palais de justice, Irène enfle les couloirs entre les hommes martelant le carrelage. Devant une porte matelassée portant l'inscription "Cabinet de Monsieur le Juge d'Instruction", le lieutenant lui dit:

- Veuillez attendre ici, je vais prévenir Monsieur le juge.

Il frappe, disparaît derrière la porte, tandis que le brigadier la fait asseoir sur le banc d'un meuble verni au dossier bien raide le long du mur et se place debout devant elle, toujours muet.

Un faible murmure filtre à travers la porte, Irène sent monter l'angoisse. Elle éprouve une impression de vide, pourtant on ne lui ferait pas avaler une bouchée. Sa gorge est sèche, sa langue paralysée. Saura-t-elle parler tout à l'heure? Que lui veut ce juge? Elle se sait innocente, pourtant elle a peur, dans cette enceinte où les hommes, les femmes sont des prévenus, des inculpés, des accusés...

A cet instant un homme passe devant elle, jeune comme elle. Ses poignets sont réunis par des bracelets d'acier, reliés par une chaîne au poignet d'un des deux gardiens qui le convoient. En la croisant, le malheureux arbore un air indifférent, il esquisse même un sourire de bravade. Irène le suit des yeux, se répétant qu'elle n'a rien à se reprocher. La pensée lui vient pourtant que tout à l'heure, elle pourrait se trouver dans la même situation, enchaînée entre deux gendarmes...

Subitement, l'attente prend fin. La porte s'ouvre, le lieutenant Bodard apparaît, le brigadier lui fait signe de se lever. A cet instant, Irène préférerait presque revenir à la situation incertaine qu'elle trouvait insupportable. Elle va apprendre ce qu'on lui veut, elle le redoute encore davantage que d'en être ignorante...

Après quelques pas, elle se trouve face à un homme assis derrière un bureau surchargé de dossiers. Un bon moment, il garde les yeux baissés sur

ses papiers, elle ose à peine bouger. De côté lui parvient un bruit de machine à écrire, aux mains de quelque secrétaire qu'elle évite de regarder."

Le Directeur de la galerie de tableaux a emmené Irène déjeuner au Casino de Deauville. L'heure du départ de son train pour Paris approche, il va devoir la quitter.

"Il fait signe au garçon, pendant qu'il règle l'addition Irène quitte la table, rejoint la grande baie pour contempler la vaste étendue que borde au loin le liseré blanc des vagues de l'océan.

Elle ferme les yeux, revivant des impressions si proches, si précieuses dans son souvenir...Le souffle à ses côtés résonne encore à ses oreilles, puissant, un peu court, une foulée plus lourde, mais plus longue que la sienne s'assourdit dans le sable avec sa propre foulée.

Elle rouvre les yeux, sentant Robert derrière elle, qui l'attend. Toujours immobile, sans s'arracher vraiment à son évocation, elle prononce à mi-voix:

- Il faudra que je retourne sur la plage à marée basse, la nuit...

- La nuit, répète Robert étonné, pour quoi faire?

Irène se retourne, fixe Robert en esquissant un sourire embarrassé. Elle reprend ensuite sa contemplation solitaire, dont elle ne sort pas vraiment lorsqu'elle murmure, si bas que pour entendre sa voix lointaine Robert doit pencher la tête vers la sienne rivée sur l'horizon:

- Un jour, peut-être...je vous raconterai..."

.....

Voilà. Je vous ai transmis mon message, j'espère ne pas vous avoir importunés trop. Dans ce cas, vous saurez pourquoi j'écris, vous le saurez mieux que le directeur de la maison d'édition.

"J'étais parmi vous . . ."

Jean David

[à suivre]

Jacques Devinez

Irène

roman



ÉDITIONS
DES
ÉCRIVAINS

Note d'information de l'auteur

à propos de son ouvrage:

"Le Jardin de l'Incertitude"

L'ouvrage est épuisé chez l'éditeur.

Mais l'auteur a voulu tenir compte de certaines critiques qui lui avaient été faites.

Il a opéré les aménagements qui lui paraissaient utiles, il a fait rééditer

l'ouvrage, sous le titre:

"Irène", et sous le pseudonyme

Jacques Devinez (comme c'est fort!)

L'ouvrage est disponible chez l'éditeur:

Société des Écrivains F-75001 Paris

tél. 01 39 08 05 38, fax. 01 39 75 60 11

147 / 149, rue Saint-Honoré

Etre élève



L'année 1997 fut une année décisive pour nous. Papa et Maman nous avaient poussés à entrer dans le camp privilégié des élèves luxembourgeois, à savoir celui des élèves de l'Athénée de Luxembourg. Combien d'anciens élèves du Kolléisch ont occupé plus tard des postes importants dans le monde politique et économique de notre pays!

La nouvelle de notre admission fut accueillie avec joie et soulagement par toute la famille. Désormais nos parents n'auraient plus à se taire lors des conversations pseudo-mondaines: leur rejeton était élève à l'Athénée!

Après deux mois d'attente impatiente, le grand jour vint. Intimidés et impressionnés à la fois par le discours d'accueil du directeur, nous entrâmes avec une certaine hésitation dans les salles de classe pour faire la connaissance de nos nouveaux camarades et surtout de nos professeurs. Bien sûr, nous étions renseignés sur les profs du Kolléisch, sur ceux qui étaient réputés «difficiles» ou «faciles». Mais tous ces noms et sobriquets qui jusque là n'avaient pas de visage prenaient vie! Et quel choc! La plupart avaient l'air sérieux, grave, morne et gris: ils nous parlaient sur un ton sûr, n'admettant aucune riposte de ce qu'il fallait faire et ne pas faire pour réussir nos classes... L'enthousiasme de fréquenter le Kolléisch fut vite passé et nous voilà pris dans la machine infernale de distribution de savoir.

Il est vrai que peu à peu les rapports entre les profs et les élèves sont nettement plus personnels. Est-ce que les professeurs sont vraiment moins grincheux qu'au début, ou est-ce que nous nous sommes habitués à la vie somme toute stricte du lycée? Quoi qu'il en soit, après six années passées au Kolléisch, nous nous y sentons à l'aise et parfaitement intégrés dans la grande famille des «Athéniens».

Le projet d'établissement

Beaucoup de choses ont d'ailleurs changé depuis notre admission comme «septis».

Il est vrai que nous comptons désormais parmi les grands. On nous demande notre avis. Nous avons des représentants au conseil d'éducation et au projet d'établissement. Nous y sommes les partenaires égaux des délégués des professeurs et des parents. Et notre avis est pris au sérieux. L'Athénée est déjà à son deuxième projet d'établissement. Le premier visait la prise en charge de l'élève; l'objectif de ce projet consiste à inciter l'élève au travail autonome et responsable. La réussite scolaire est aussi fonction d'une bonne méthodologie et d'une bonne organisation du travail.

Dans ce contexte, la manipulation des nouvelles technologies (de la communication) joue un rôle essentiel.

Le centre de ressources multimédia

Qui dit Athénée, dit centre de ressources multimédia, véritable joyau de notre lycée. L'équipement est des plus performants, l'accompagnement est excellent. Le Kolléisch a son propre site Internet qui est constamment mis à jour. Toute personne intéressée y trouvera des informations sur les activités scolaires et parascolaires, les projets éducatifs, les conférences et expositions... Mais qui plus est, l'Athénée cherche à intégrer les nouvelles technologies dans l'enseignement. Nous sommes censés préparer des dossiers dans nombre de branches en recherchant les données sur Internet. Les échanges scolaires avec nos lycées partenaires à l'étranger sont préparés par le biais d'e-mail. Qui n'a pas encore visité notre cybercafé? Tous les élèves de l'Athénée y ont accès et peuvent y faire des recherches documentaires et scientifiques. Une surveillance très sévère nous empêche de faire des bêtises! Les quelques gaillards qui ont essayé de s'amuser sur le site Internet ont vite été repérés grâce à un système de contrôle des plus élaborés. L'installation d'un «serveur mail» permet aux professeurs et aux élèves d'avoir une adresse de courrier électronique personnelle pour le «Kolléisch» pendant toute la durée de leurs études à l'Athénée. Et figurez-vous! On a entendu dire que même des profs de latin qui comptent parmi les plus récalcitrants aux nouvelles technologies se sont essayés à ce nouveau médium.

L'ouverture au monde

La dernière trouvaille en date est la visioconférence. Si l'équipement est prêt dès la rentrée, nous serons en contact avec nos lycées partenaires étrangers pour préparer des projets éducatifs conjoints. Le Kolléisch a de nombreux contacts à l'étranger.

Nous avons eu la chance de participer à une simulation du Parlement européen avec des délégations des trois pays baltes que des professeurs de l'Athénée avaient organisée dans le cadre de la présidence luxembourgeoise.

Qui ne se souvient pas du concert commun donné par la section musicale de l'Athénée avec le lycée partenaire de Budapest lors de la visite officielle de Monsieur le président de la République de Hongrie à Luxembourg,

M. Arpad Gônez? Les autorités étaient manifestement émues face aux 120 jeunes Luxembourgeois et Hongrois, chantant d'une seule voix. «Voilà l'Europe de demain telle que je me l'imagine», fut le commentaire enthousiaste du président de la Hongrie.

L'Athénée s'est largement ouvert au monde. Les échanges scolaires sont nombreux.

Ils se basent sur des projets éducatifs définis en commun avec le lycée partenaire, sont interdisciplinaires et organisés le plus souvent dans le cadre des programmes européens Socrates/ Lingua ou Comenius, programmes soutenus par la Commission européenne. Citons à titre d'exemple le projet «Latein auf Stein» avec des lycées allemand et autrichien ou «Journal européen», projet qui est en train de se construire avec notre lycée partenaire de Blois ou encore le projet «Dichtung und Wissenschaft, Live» qui vise à compléter le cours théorique par la pratique.

Depuis longtemps l'apprentissage ne se fait plus uniquement en salle de classe. Apprendre, c'est découvrir, c'est expérimenter sur place, c'est aussi partir à la recherche de l'autre, c'est apprendre à travailler et à vivre ensemble.

En ce sens nous pensons que l'Athénée est sur la bonne voie.

Une échéance importante: l'an 2003

En 2003, le «Kolléisch» fêtera son 400^e anniversaire. Tout le bâtiment sera complètement rénové. De nouvelles salles d'éducation artistique ont déjà été aménagées au troisième étage. La bibliothèque a un nouveau «look»; avec ses 30 000 volumes et sa vidéothèque, elle compte parmi les plus importantes bibliothèques du pays.

Notre nouveau complexe sportif fait des jaloux. N'oublions pas la cafétéria «Haag Rock Café» où nous pouvons nous reposer et nous divertir.

Dans un proche avenir, toutes les salles de classe seront repeintes, la façade du bâtiment sera refaite et les fenêtres seront remplacées. D'ici quelques années, le «nouvel» Athénée, qui avait ouvert ses portes en 1964, aura changé de visage et nous risquons de ne plus reconnaître notre cher «Kolléisch» si un jour, devenus étudiants, nous éprouvons le besoin de visiter les lieux où finalement nous avons passé des jours heureux.

Mais la direction, d'habitude assez ouverte aux préoccupations des élèves, vient d'inventer un truc pour les ennuyer: une salle de compositions! Nous avons beau loucher vers le banc du voisin, mettre des lunettes, cacher de petits papiers aux endroits les plus discrets.... impossible de copier, même pour les plus expérimentés.

Nous sommes bien des partenaires égaux de la communauté scolaire de l'Athénée, mais parfois, certains partenaires «sont plus égaux que d'autres».

Presse à l'école:

Astrid Wagner, Catia Da Silva Campos,
Sina Khabirpour, Claudine Molitor, Nadine Hoffmann.